UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FEMMES À LA RENCONTRE DE LA NATURE : HABITER, CORPORALITÉS ET RÉAPPROPRIATIONS DANS *INTO THE FOREST* DE JEAN HEGLAND ET *WILD* DE CHERYL STRAYED

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
NOÉMIE DUBÉ

FÉVRIER 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci :

À mes parents, Marcella et Serge, pour votre confiance et votre soutien constants. Je vous aime gros comme dix univers collés.

À ma sœur, Taïna, pour toutes les aventures, toutes les discussions, toutes les confidences, tous les fous rires et plus encore. T'es une de mes humaines préférées.

À ma directrice, Rachel Bouvet, pour la complicité, les projets stimulants et les innombrables opportunités; merci, aussi, pour toutes les petites attentions.

À mes ami.e.s, Anne-Sophie, Gabriel, Lisa-Marie, Julie, Marie, Joël, Manon pour les moments privilégiés, pour votre écoute et vos histoires. Vous ne m'avez jamais lâchée, vous êtes les *best* (mais, ça, vous le savez déjà).

À Fanny Blanchet de m'avoir suggéré de lire *Into the forest* et à Jean-Pascal Bilodeau d'avoir ramené *Wild* à ma mémoire.

À la BANQ et aux Bibliothèques de l'UQÀM et de l'Université Concordia d'avoir nourri, et surtout, entretenu ma curiosité dévorante.

Au CRSH et au FRQSC dont le soutien financier pendant les années 2019 et 2020 m'a permis de m'investir entièrement dans mes recherches.

Pour ma sœur

Pour ma mère

Pour toutes celles qui se cherchent… et qui se trouvent parfois

« Habitant[e]s délicat[e]s des forêts de nous-mêmes[1] »

[1] Supervielle, Jules (1996) « Nocturne en plein jour ». in *Œuvre poétique complète*. Paris : Gallimard. coll. Bibliothèque de la Pléiade. p. 380.

AVANT-PROPOS

En entrant au Indigo du centre-ville de Montréal en cette belle journée du mois de juin 2018, j'étais loin de me douter que cette simple recherche de lectures d'été allait me mener jusqu'ici. Loin de me douter que ce petit roman à la couverture fleurie, d'abord destiné à être lu sur le balcon avec une coupe de rosé, finirait par guider mes efforts pendant près de deux ans.

Qu'il stimulerait une recherche bien plus qu'académique; une recherche qui s'étendrait à toutes les facettes de ma vie, motivant un retour depuis longtemps nécessaire à moi-même, à mon corps, à mes émotions et objectifs. Que les questionnements émergeant de sa lecture m'entraineraient dans une exploration spirituelle, ancrée dans les philosophies écoféministes.

Oui, ça aura été une période intense, une période d'incertitudes et de changements, une période de réflexions et de lectures interminables… Mais, en regardant ce que j'ai accompli et ce qui m'attend, je ne regrette rien, submergée que je suis par la fierté et la reconnaissance. Fière parce que j'ai atteint, voire dépassé, les objectifs que je m'étais fixés et reconnaissante pour toutes les sphères de ma vie, alignées et vibrant au diapason, se rapprochant de la posture holistique, immanente, même recherchée par les écoféminismes. Fière de ma persévérance et de mes découvertes, reconnaissante pour l'épanouissement permis par ces deux années ainsi que pour les relations développées. Fière, finalement, de mes apprentissages et, surtout, reconnaissante pour ceux qu'il reste encore à faire.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS iv

RÉSUMÉ viii

ABSTRACT ix

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I : ANCRAGES THÉORIQUES 13

1.1 Approche géopoétique 13

1.1.1 Présentation 13
1.1.2 Notions fondamentales 14

1.2 Approche écoféministe 16

1.2.1 Présentation 16
1.2.2 Deux grandes écoles de pensée 18
1.2.3 Notions fondamentales 19

1.3 Affinités et différences 23

1.4 Phénoménologie bachelardienne : Immensité intime et abritement 30

1.5 Habiter : À la rencontre entre ménagement et appropriation 32

1.6 Le chemin, la cabane, la maison 34

1.6.1 Le chemin : Lieu, mouvement et stratification 34
1.6.2 La cabane : Lieu d'ouverture au monde 37
1.6.3 La maison : Appropriation, identité et correspondance au corps 39

1.7 Pour la suite…? 42

CHAPITRE II : SPATIALITÉS 44

2.1 Femmes à la rencontre des confins 44

2.1.1 Balises et projections 44
2.1.2 Entre désert et forêt : La question des confins 45
2.1.3 Désert 46
2.1.4 Forêt 47
2.1.5 Entre peur et attraction : Difficile liberté de mouvement pour les femmes 48
2.1.6 Décloisonnement et agentivité de la nature ou l'importance de la littérature 50

2.1.7 Apprentissages 53
2.1.8 La forêt comme espace de mémoire....54

2.2 Cartographies....55

2.2.1 *Into the forest* : Esquisse d'une cartographie....56
2.2.2 *Wild* : Suivre le cours de la Pacific Crest Trail....57

2.3 Retour sur trois figures spatiales : Le chemin, la cabane et la maison 58

2.3.1 Le chemin ou habiter le parcours....58
2.3.2 De la tente à l'arbre creux : Polymorphisme de la cabane....60
2.3.3 La maison natale 62

2.4 Recentrements 64

2.4.1 Premier mouvement de recentrement ou le côté sombre des contes 64
2.4.2 Transgression de la frontière de tulipes 65
2.4.3 Deuxième mouvement de recentrement : La maison comme menace 67

2.5 Ménagement et appropriation....69

2.5.1 Différentes étapes des entreprises de ménagement et d'appropriation 69
2.5.2 Expansion 71
2.5.3 Ouverture à la forêt....72
2.5.4 Appropriation....74
2.5.5 Adaptation à la forêt et appropriation de l'arbre creux 77

2.6 Appropriation symbolique et immensité intime....81

2.6.1 De la logique de la maison à celle de la cabane : Ouverture, hybridité et renaissance..82
2.6.2 Accouchement 84
2.6.3 Du vide au plein : L'immensité intime comme élément de guérison 86

2.7 Clore pour mieux ouvrir 87

CHAPITRE III : CORPORALITÉS....89

3.1 Ouverture et exploration....89

3.1.1 *Tracks* 90

3.2 *Reclaim* 92

3.3 Corps 93

3.3.1 Marquage du corps....94
3.3.2 Transformations : Passage de la loi sociale aux lois de la nature....95
3.3.2.1 Outils....97
3.3.3 Potentiel de résistance du corps et émancipation des normes sociales....98
3.3.4 Métamorphose de la danse d'Eva : Actualisation de l'émancipation.... 100

3.4 Réhabilitation 103

3.4.1 Errance 104
3.4.2 Marche : Décentrement, douleur et traversée du deuil.... 106

3.4.2.1 Pourquoi marcher? ... 106
3.4.2.2 Décentrement et recentrement ... 106
3.4.2.3 La douleur : Puissant agent de transformation ... 108
3.4.2.4 Marcher pour guérir du deuil ... 110
3.4.3 *Reclaim* de la sexualité ... 112

3.5 Écriture : Formes, mouvements et potentialités ... 113

3.5.1 Fragmentation et non-linéarité ou l'influence de l'environnement ... 113
3.5.2 Écrire pour guérir ... 116
3.5.3 Marche, lecture et écriture : Similarité des mouvements et réciprocité ... 117
3.5.4 Écrire pour dialoguer avec l'environnement ... 120

3.6 (Ré)inventions ... 122

3.6.1 Savoirs et souvenirs ou l'importance des livres ... 123
3.6.2 La littérature comme outil d'activisme ... 125
3.6.2.1 Littérature et *reclaim* ... 126
3.6.3 Changer le(s) récit(s) ... 130

CONCLUSION ... 133

ANNEXE A : ESQUISSE CARTOGRAPHIQUE DU ROMAN *INTO THE FOREST* ... 138

ANNEXE B : CARTE INSÉRÉE AU DÉBUT DE *WILD : FROM LOST TO FOUND ON THE PACIFIC CREST TRAIL* ... 139

BIBLIOGRAPHIE ... 140

RÉSUMÉ

Ce mémoire interroge plusieurs facettes de la relation unissant les femmes et la nature à partir de l'analyse conjointe de *Into the forest*, de Jean Hegland et de *Wild : From Lost to Found on the Pacific Crest Trail* de Cheryl Strayed. Faisant appel aux théories géopoétique et écoféministes, le premier chapitre jette les bases d'un dialogue fécond entre ces deux approches, créant des liens entre leurs notions fondamentales. Dédié à la dimension spatiale de la relation entre les femmes et la nature, le second segment, pour sa part, s'attarde notamment aux dynamiques de recentrement, d'ouverture et de décentrement, aux processus de ménagement et d'appropriation ainsi qu'aux figures spatiales du chemin, de la cabane et de la maison en convoquant les travaux de certain.e.s philosophes. Dans l'intensité du contact avec la forêt et le désert, des adaptations et apprentissages se font alors que les frontières de l'intimité s'ouvrent pour accueillir l'immensité des paysages naturels. Finalement, convoquant la notion de *reclaim* ainsi que diverses théories du corps, le troisième chapitre explore l'aspect corporel du lien femmes – nature, remarquant ses impacts sur les corps des protagonistes, en plus de s'intéresser aux similarités entre les mouvements de la marche, de l'écriture et de la lecture. L'analyse expose ainsi l'importance de la nature dans la réhabilitation, par les jeunes femmes, de leurs identités, de savoirs et d'héritages déligitimés, de leurs sensations et de leurs corps, émancipés des normes sociales patriarcales. La réappropriation et la revalorisation de l'association entre les femmes et la nature se présentent alors comme des étapes primordiales à la mise en place de relations justes et égalitaires entre toutes les formes du vivant, une entreprise au sein de laquelle la littérature pourrait être un puissant outil d'éducation, de sensibilisation et de démocratisation.

MOTS-CLÉS : Femmes, Nature, Écoféminismes, Géopoétique, Corps, Jean Hegland, *Into the forest*, Cheryl Strayed, *Wild*, Forêt, Marche, Habiter

ABSTRACT

This master's thesis explores numerous facets of the relationship uniting women and nature by the joint analysis of Jean Hegland's *Into the forest* and Cheryl Strayed's *Wild: From Lost to Found on the Pacific Crest Trail*. Calling forth geopoetic and ecofeminist theories, the first chapter lays the foundations of a fruitful dialog between these two approaches, linking their respective fundamental notions. Questioning the spatial dimension of the relationship between women and nature, the second segment explores the recentering, opening and decentering movements, the "ménagement" and appropriation processes and spatial figures such as the path, the hut and the house, calling forth works by different philosophers In the intensity of the contact with forest and desert, adaptations and learnings are made while intimacy's frontiers open up to let in natural landscape's immensity. Summoning the Reclaim notion as well as different corporality theories, the third chapter then explores the corporeal aspect of the women-nature relationship, noting its impacts on the protagonists' bodies and developing on the similarities between the actions of walking, writing and reading. Thus is highlighted the importance of nature in the rehabilitation, by the young women, of their identities, of delegitimated knowledge and heirlooms, of their sensations and, finally, of their bodies, emancipated from patriarchal social norms. The reclaiming and revaluation of the women-nature association then appears as one of the primary steps to take in order to implement fair and egalitarian dynamics between all forms of life, a project in which literature could play an important educational, awareness-raising and democratizing role.

KEY WORDS : Women, Nature, Ecofeminisms, Geopoetics, Body, Jean Hegland, *Into the forest*, Cheryl Strayed, *Wild*, Walking, Dwelling

INTRODUCTION

Femme, forêt, désert. Mots-univers, vastes et complexes, uniques et distincts et pourtant toujours déjà unis. Corps, écriture, adaptation. Ilots de langage alignés sur la page, ne semblant, de prime abord, partager que les espaces blancs qui les distinguent les uns des autres, et pourtant… La frontière ne sépare-t-elle pas autant qu'elle unit? Ne dessine-t-elle pas, par sa présence même, des lignes aussi indélébiles que franchissables? Nature, habiter, mouvement. Lignes devenant liens attendent d'être filées, d'abord ténues et incertaines, puis s'entremêlant pour montrer l'ampleur de leur vastitude, la fertilité de leurs résonnances. Femme-forêt-désert-corps-écriture-adaptation-nature-habiter-mouvement. Le chemin s'allonge vers l'horizon, le réseau s'étend pour y englober le paysage. Ne reste alors qu'à suivre son cours, fil d'Ariane rhizomatique, pour voir jusqu'où il nous mènera.

Le présent mémoire s'intéresse à toutes les facettes de la relation entre les femmes et la nature afin d'observer de quelles manières la fréquentation des espaces sauvages a une influence sur les pratiques de l'habiter des protagonistes, tout comme sur leurs corps et leurs identités. Prenant pour corpus le roman *Into the forest*, de Jean Hegland et l'autobiographie *Wild : From Lost to Found on the Pacific Crest Trail*, de Cheryl Strayed, je centrerai mon analyse sur les personnages principales[2] de ces œuvres : Nell, Eva et Cheryl. Allant à l'encontre des normes sociales patriarcales reléguant les femmes à la sphère domestique, les trois jeunes femmes partent, envers et contre tout, à la rencontre de l'immensité de la nature, lui ouvrant les frontières de leur intimité. Nécessitant beaucoup de temps et d'adaptation, les différentes étapes de ce processus d'ouverture nous sont relatées en détails dans les textes qui, tous deux, empruntent la forme du journal intime.

Complémentaires dans leur traitement de la thématique, les ouvrages de Hegland et Strayed permettent d'observer diverses manières de se (ré)approprier les espaces naturels. Dans le cas de

---

[1] Dans la mesure où mon analyse se centre spécifiquement autour de trois protagonistes féminines, j'ai décidé d'accorder le terme « personnage » au féminin. L'utilisation du mot au masculin aurait effectivement semblé particulièrement incongrue dans le cadre de la réflexion résolument écoféministe que développe ce mémoire. Par ailleurs, je considère que c'est par le biais de telles initiatives que nous contribuons à modifier la langue afin de la rendre toujours plus représentative et inclusive.

Nell et Eva, cette entreprise s'actualise par leur travail de ménagement et d'appropriation d'un nouveau chez-soi au cœur de la forêt. Pour sa part, Cheryl se familiarise progressivement avec l'immensité des paysages montagneux états-uniens en parcourant, à pied, le fil de la Pacific Crest Trail. Dans les deux cas, il s'agira donc de voir comment la fréquentation prolongée de la nature, avec tous les apprentissages et adaptations qu'elle implique, conditionne non seulement une réappropriation de l'espace, mais aussi du corps, émancipé des normes sociales, ainsi qu'une (re)construction identitaire suivant de nombreux deuils et traumatismes. Se profilent les prémisses d'un dialogue, la possibilité d'un échange fécond entre femmes et nature alors que les unes s'ouvrent à l'autre, s'alliant pour jeter les bases d'une relation véritablement égalitaire.

Évidemment, une problématique aussi vaste et complexe requiert une panoplie d'outils qui, grâce à la diversité de leurs domaines d'origine, permettront de la déplier et de l'explorer extensivement. Les questions entourant le corps, les femmes, la nature, l'habiter et l'écriture sont effectivement particulièrement foisonnantes et il s'avère possible de les aborder selon de multiples angles qui, tous, ont leur pertinence. Pour ma part, j'ai choisi de m'intéresser à ces thématiques du point de vue des relations – femmes/nature, corps/espace, écriture/mouvement, intimité/immensité. Dans cette optique, il convenait d'élire des théories axées sur l'examen de ces relations et ayant développé, pour ce faire, des notions visant à rendre compte de ce qui, généralement, échappe au langage humain, trouvant davantage à s'exprimer dans les expériences concrètes, les sensations, les émotions… C'est donc pour ces raisons que mon choix s'est arrêté sur l'écoféminisme et la géopoétique, deux approches profondément informées par nos rapports à l'espace et travaillant à construire des relations sensibles et égalitaires avec l'environnement. Deux approches, donc, dont les différences de regards et de théories se révèlent complémentaires, dont la rencontre conditionne l'émergence d'une analyse plus nuancée et représentative de la complexité des réalités étudiées. De fait, alors que l'écoféminisme se centre sur la remise en question de l'association – en apparence naturelle – entre les femmes et la nature non pas pour la faire disparaitre, mais bien pour se la réapproprier et la revaloriser, la géopoétique accorde une place primordiale à la rencontre physique, sensible, entre une personne et l'espace, dans un objectif d'ouverture et d'apprentissages.

C'est d'ailleurs cette importance accordée aux expériences qui unit les travaux de Cheryl Strayed et Jean Hegland. Née en 1956, à Pullman, dans l'État de Washington, Hegland fait des études à l'Université de l'État de Washington où elle obtient, en 1979, un *BA* en *Liberal Arts* puis, en 1984,

un *MA* en Rhétorique et Enseignement de l'écriture créative. Après ses études, on lui offre rapidement un poste au département d'Anglais du *Santa Rosa Junior College* où elle enseigne, notamment, la création littéraire. Depuis plusieurs années, elle participe à de nombreuses conférences et ateliers de création littéraire à travers le monde. Familière avec les paysages forestiers, Hegland habite une maison située au cœur de la forêt nord-californienne, l'espace même où prend place le récit d'*Into the forest*. Bien qu'elle écrive principalement des œuvres de fiction, l'autrice accorde une grande importance à ses recherches préliminaires, s'attardant à vivre des expériences similaires à celles de ses personnages. Dans le cadre d'une entrevue, elle affirme :

> A story doesn't seem authentic and feel deeply imagined unless its author understands very precisely what it is she's trying to describe, and that can require a lot of research. […] In addition to « book learning » and Web-browsing, I often try to give myself many of the same experiences my characters would have had. For example, I experimented with gathering, processing, and eating acorns while I was writing *Into the forest* (Hegland, 2020).

Un tel travail de recherche est précisément ce qui fait d'*Into the forest* un roman aussi poignant, les expériences vécues par les protagonistes se révélant informées par le vécu de leur autrice.

C'est d'ailleurs une démarche créative similaire qui mène Cheryl Strayed à l'écriture de son autobiographie *Wild : From Lost to Found on the Pacific Crest Trail*. Née en 1968 à Spangler, en Pennsylvanie, l'autrice passe la majorité de sa jeunesse dans l'État du Minnesota. En 1991, elle obtient un *BA* en Anglais et en *Women's Studies* de l'Université du Minnesota et complète, en 2002, un *MA* en écriture à l'Université de Syracuse. Deuxième d'une famille monoparentale de trois enfants, elle développe dès son plus jeune âge une relation fusionnelle avec sa mère, Bobbi, dont le tragique décès d'un cancer fulgurant plonge Strayed dans plusieurs années de dépression et d'auto-destruction. C'est pour se sortir de cette situation que l'autrice, alors âgée de 26 ans, déracinée de sa famille et de son ex-mari et en proie à la dépendance à l'héroïne, décide de s'engager sur la Pacific Crest Trail pour tenter de se retrouver et de faire la paix avec le décès de sa mère. Émergera de cette difficile et transformatrice traversée une autobiographie puissante et authentique, sensible et inspirante. Suite à l'énorme succès de *Wild*, Strayed devient particulièrement active en tant que conférencière et dirige de multiples ateliers d'écriture.

Publié en 1996, *Into the forest* est le premier roman de l'autrice états-unienne Jean Hegland. Adapté en film en 2015[3] par Patricia Rozema, il met en scène deux sœurs, Nell et Eva, qui vivent en compagnie de leurs parents dans leur maison familiale située en plein cœur de la forêt californienne. Isolée par plusieurs kilomètres de dense végétation de la petite ville de Redwood, la famille mène une vie paisible et recluse jusqu'au moment où une crise nationale majeure plonge le pays dans le chaos. Au moment où l'accès à l'électricité et au carburant devient de plus en plus difficile, que les systèmes de communication s'effondrent et que les hôpitaux tout comme les magasins souffrent cruellement des manques d'approvisionnement, les protagonistes, auparavant entièrement dévouées à leurs passions respectives, doivent rapidement se familiariser avec la forêt environnante. Encore ébranlés par le décès tragique de leur mère en proie au cancer, Nell, Eva et leur père décident de s'isoler dans leur demeure, comptant sur le potager, le verger, le ruisseau et la forêt pour les aider à survivre durant cette période d'instabilité. Malheureusement, la tragédie frappe encore et les deux sœurs – dont la survie dépendait grandement des compétences et connaissances forestières de leur père – se retrouvent complètement seules et désemparées au moment où ce dernier décède d'un accident. Poussées par la nécessité de survivre, les jeunes femmes doivent traverser leur deuil, confronter leurs peurs et traumatismes, pour s'adapter aux conditions de vie exigeantes de la forêt. Or, loin de se faire aisément, ces adaptations exigent beaucoup de courage et de résilience alors que Nell et Eva acceptent graduellement d'abandonner le confort et la routine de leur maison familiale pour s'ouvrir à l'inconnu. L'acceptation, par les protagonistes, de leur nouvelle réalité inscrit ainsi *Into the forest* parmi les récits écologiques de résignation (Kerridge, 2002), faisant la paix avec l'inévitabilité de la fin du monde et s'attardant à explorer les manières de survivre après l'apocalypse plutôt que les solutions pour l'empêcher.

Contrairement à ce que Kerridge peut laisser entendre, la puissance du roman de Hegland tient principalement dans cette acceptation des nouveaux paradigmes de la forêt, acceptation dont toutes les phases sont décrites en détails. En ce sens, Hegland s'attarde, tout au long de son texte, à montrer les métamorphoses traversées par Nell et Eva qui, respectivement âgées de 18 et 19 ans,

---

[3] Cette adaptation filmique a véritablement permis de sortir le roman de Hegland de l'ombre dans laquelle il était tombé. Deux ans après la parution du film, *Into the forest* est traduit en français par les éditions Gallmeister et l'autrice est invitée à participer à de nombreuses conférences et colloques pour discuter de son œuvre. C'est d'ailleurs sa rencontre avec Jean Hegland, lors du festival littéraire « Étonnants Voyageurs » de Saint-Malo, qui motive Christian Guay-Poliquin à rédiger, pour la revue *Spirale*, un compte-rendu d'*Into the forest* dans lequel il met en lumière la dimension profondément humaine du roman ainsi que le travail d'émancipation et de de réappropriation qu'il met en scène. (Guay-Poliquin, 2018)

forgent activement leurs identités au fil de leurs expériences. Évidemment, la crise dans laquelle leur pays est plongé modifie radicalement leur mode de vie, mais aussi la manière dont elles entrevoient le futur, le récit rendant fidèlement compte de toute la gamme d'émotions – de la frustration au désespoir, en passant par la peur, mais aussi par l'amour – ressenties par les personnages au fil du long processus d'adaptation qui signe la disparition de leur vie antérieure. Par ailleurs, une autre force majeure du roman de Hegland tient sans aucun doute dans sa capacité à exposer les dynamiques spatiales s'actualisant via l'élargissement ou le rétrécissement de l'espace intime de Nell et Eva. Il s'avère alors particulièrement intéressant de se pencher sur les actions et pratiques mises en place par les protagonistes pour protéger les frontières de leur intimité ou encore se réapproprier la nature en tant qu'espace habitable. C'est notamment ce sujet qu'Heidi Hutner explore dans son article « Ecofeminism, Motherhood, and the Post-Apocalyptic Utopia in *Parable of the Sower*, *Parable of the Talents* and *Into the forest* » paru en 2008 dans l'ouvrage *Women Writing Nature : A feminist View*, dirigé par Barbara J. Cook. De fait, Hutner soutient que, dans leurs romans, Butler et Hegland font appel à des sociétés féminines utopiques pour tenter de venir à bout des oppressions et de l'exploitation touchant les femmes et la nature en donnant à voir des communautés ancrées dans une « egalitarian "partnership ethic" between the "human community and non-human nature". » (Cook, 2008, 4)

La seconde œuvre de mon corpus, *Wild : From Lost to Found on the Pacific Crest Trail*, est le deuxième ouvrage de Cheryl Strayed. Publié en 2012, il a ensuite été adapté en film par Jean-Marc Vallée en 2014. Relatant le parcours de l'autrice sur la Pacific Crest Trail, le récit se déroule au cœur des magnifiques paysages sauvages de la Californie et de l'Oregon, ce chemin, long de plusieurs milliers de kilomètres, suivant les chaines de montagnes qui traversent l'Ouest des États-Unis, du Mexique au Canada. S'inscrivant dans le genre des récits de voyage, l'ouvrage de Strayed est, selon Jono Lineen, un parfait exemple d'un nouveau type de récit de voyage visant d'abord et avant tout à rendre compte des expériences vécues par l'auteur.trice plutôt qu'à décrire les endroits visités (Lineen, 2019). À cet égard, en plus de rendre compte de l'expérience, inédite pour elle, de la marche sur de longues distances, l'autrice raconte les événements qui l'ont menée à se lancer dans cette grande aventure malgré son inexpérience la plus complète. Des souvenirs d'enfance et de jeunesse, tout comme ceux entourant le décès de sa mère et sa dépression profonde qui s'en est suivie, s'entremêlent donc avec le récit du chemin parcouru chaque jour, pendant plus de cent jours. Au fil de sa progression, Strayed parvient à faire la paix avec son passé, avec les erreurs

qu'elles a commises et les souffrances qu'elle a dû traverser, la beauté et l'immensité de la nature qui l'entoure contribuant à sa guérison. Plus encore, les difficultés rencontrées sur la PCT permettent aussi à la narratrice de prendre conscience de sa force et de sa résilience alors qu'elle travaille à reconstruire son identité détruite par la perte de ses proches.

En ce sens, de nombreux articles se penchent sur la guérison mise en scène par Strayed dans son récit. Dans son article « Writing from the Body : Memoirs by Women », Suzanne Koven observe ainsi la popularité montante d'un nouveau genre d'autobiographie/auto-fiction dans lequel les narratrices explorent « their physical as well as their emotional power » (2013, 175) à travers, notamment, le lien qui unit le corps et l'écriture. Dans le même ordre d'idée, Shelly Sanders plonge au cœur du style littéraire de *Wild* afin d'examiner comment les tensions entre beauté et laideur, corps et écriture ainsi que passé et présent contenues dans l'écriture de Strayed travaillent à générer la fascination du lectorat qui s'identifie à la narratrice. Forte de ces observations, la théoricienne avance que c'est précisément le sentiment de fascination qui encourage les lecteur.trice.s à mettre en place des changements dans leurs propres vies (Sanders, 2017, 14). Reprenant la dimension transformatrice de *Wild*, Megan C. Brown l'examine, pour sa part, d'un point de vue foucaldien en affirmant que les autobiographies sont en fait des technologies bio-politiques contribuant à reconduire les valeurs et idéaux hégémoniques états-uniens. Elle formule donc des mises en garde à l'endroit de ces ouvrages qui se lisent comme « a set of instructions, teaching ways of being and acting in the world. » (Brown, 2013, 364)

En plus d'offrir un compte-rendu détaillé des adaptations physiques nécessaires pour soutenir l'intensité de la marche de longue durée et les marques que ces changements laissent sur le corps de la narratrice, *Wild* met en lumière les liens unissant mouvement et écriture. De ce récit ancré dans le parcours, mais effectuant aussi régulièrement des retours dans le passé, peut émerger une réflexion fertile sur les rapports entre la marche, l'écriture et la lecture ainsi que sur leurs dimensions transformatrices. Par ailleurs, le témoignage de Strayed donne à voir le pouvoir guérisseur de la nature au contact de laquelle la protagoniste réussit à faire la paix avec les souffrances et deuils qu'elle a vécus et à les laisser derrière elle en vue d'entamer son processus de reconstruction identitaire. C'est d'ailleurs cette relation à la nature que Tanya Y. Kam examine dans son article « Forests of the Self : Life Writing and 'Wild' Wanderings » alors qu'elle compare, d'un point de vue féministe, les livres *Into the Wild*, de John Krakauer, et *Wild*. Son analyse laisse

transparaitre l'importance que joue le genre dans le regard posé sur la nature, le rapport masculin entretenu avec cet espace relevant de la « frontier masculinity [which] depends on romanticised conceptions of the wilderness, rugged self-sufficiency, courage, masculine physicial strength, autonomous individualism and the active subordination of nature. » (Kam, 2016, 353) S'intéressant au témoignage de Strayed, l'autrice note que la narratrice ne tente en aucun cas de dominer l'environnement, le percevant plutôt comme un endroit propice au développement de son autonomie et à la résistance aux normes patriarcales.

Malgré les différences de tons, de prémisses et de genres littéraires, les œuvres de Hegland et Strayed présentent de nombreux points communs, justifiant l'intérêt d'une analyse conjointe. Notamment, les protagonistes mises en scène sont toutes des jeunes femmes qui, loin d'être familières avec la vie en nature, se retrouvent soudainement, par choix ou par la force des choses, dans l'obligation d'apprendre à survivre au sein d'environnements naturels complètement isolés de la civilisation. Narrés par Nell et Cheryl, les récits qui nous sont donnés à lire se centrent sur les expériences et apprentissages des protagonistes, rendant compte de leurs peurs et insécurités ainsi que de leurs manières de les surmonter pour guérir de leurs traumatismes et de leurs deuils. À cet égard, les travaux des deux autrices accordent une grande importance à la relation se développant entre les jeunes femmes et la nature qui les abrite.

Considérant que les thématiques abordées par ce mémoire sont irrévocablement ancrées dans les corps et individualités, puisque tout savoir, toute parole, toute réflexion s'avère toujours située, émergeant d'un point de vue unique, il apparait nécessaire de faire part de ma cartographie personnelle, de détailler les appartenances qui influencent ma posture en tant que chercheuse. Dans une perspective féministe – conséquemment écoféministe aussi –, la définition, par tout.e auteur.trice ou chercheur.euse, de la posture depuis laquelle il.elle parle, réfléchit et observe le monde, se révèle particulièrement pertinente puisqu'elle contribue à expliquer le raisonnement qui en découle et, surtout, à mettre en lumière ses angles morts; il est évidemment impossible de prendre en considération toutes les réalités et dynamiques qui influencent une problématique. En ce sens, le mouvement écoféministe reconnait ouvertement l'inexistence fondamentale d'un point de vue omniscient ou objectif, choisissant de se revendiquer de la subjectivité inhérente au fait d'être un individu unique et incarné. Ainsi, Warren, en formulant les prémisses d'une éthique écoféministe, insiste sur le fait que « an ecofeminist ethic makes no attempt to provide an

"objective" point of view, since it assumes that in contemporary culture there is really no such point of view. As such, it does not claim to be "unbiased" in the sense of "value-neutral" or "objective". » (2000, 100) Il va sans dire que l'adoption d'une telle posture requiert une grande ouverture à l'égard des points de vue et opinions d'autrui – l'alliance des différents regards contribuant à la croissance de réflexions et de discours toujours plus inclusifs et représentatifs de la diversité des réalités et héritages – et la capacité de remettre en question ses opinions qui, au contact de réalités autres, sont appelées à se modifier, à se nuancer.

L'examen de ma cartographie personnelle – incluant mes appartenances géographique, sociale, économique, culturelle, linguistique, etc. – révèle que je suis une femme québécoise, cisgenre, blanche, francophone, issue de la classe moyenne et citadine. Bien qu'ayant toujours vécu en ville, je suis familière avec les paysages naturels nord-américains, avec la vastitude des lacs et des forêts qui, au Québec, ne sont jamais bien loin. En ce sens, les environnements décrits par Hegland et Strayed convoquent en moi des images et sensations familières, conditionnent la réémergence de nombreux souvenirs aux parfums de résine et de feuilles mortes. Par ailleurs, comme le présent mémoire en témoigne, je bénéficie d'une éducation universitaire, en plus d'avoir accès à toutes les ressources dont j'ai besoin pour vivre confortablement et m'épanouir. Le milieu dans lequel je suis née, tout comme la couleur de ma peau, ont fait en sorte de m'épargner de nombreuses oppressions et contribuent, encore aujourd'hui, à me garantir un espace au sein de la plupart des structures et institutions sociales où faire entendre ma voix, pour faire valoir mes droits et revendications. Dans la mesure où la société dans laquelle j'évolue reconduit encore de nombreuses dynamiques d'exploitation et d'oppression, la plupart de mes appartenances sont synonymes de privilèges dont je profite parfois sans même en être consciente. C'est pourquoi il est, à mes yeux, de la première importance de poser un regard critique sur ma situation afin d'être lucide quant aux privilèges dont je bénéficie et de m'assurer, autant que faire se peut de ne pas contribuer au maintien de telles dynamiques.

Malgré qu'il soit difficile, voire impossible de renier ces privilèges, je souhaite travailler à l'avancement de la justice sociale en usant de ma tribune pour sensibiliser et éduquer, tout en prenant garde de ne pas m'approprier la parole de communautés touchées par d'autres formes d'oppression que celles dont j'ai pu être la cible. Il est primordial d'être consciente des limites de mes connaissances et de mon vécu afin de savoir reconnaitre les moments où il convient de

suspendre mon discours pour mieux prêter oreille aux réalités différentes de la mienne. Ainsi, par prudence et par considération, les théories, tout comme le corpus choisis pour ce mémoire sont majoritairement issus du milieu occidental – je parle ici de l'Europe et de l'Amérique du Nord –, cette décision ne se voulant aucunement un acte d'enfermement dans la sécurité du connu, mais bien une reconnaissance des limites de ma posture. Par ce choix, je souhaite ajouter ma brique à l'édifice des connaissances tout en pointant ses béances qui, je l'espère, seront bientôt comblées par une diversité de voix et de points de vue. C'est donc consciente de ces faits que je m'engage dans cette exploration, demeurant toujours ouverte, enthousiaste, à apprendre et à me sensibiliser.

Dans un autre ordre d'idée, il semble nécessaire de fournir les définitions de certains termes centraux à mon analyse. Les catégories de pensée telles que « femmes » ou « nature » condensent une multitude de valeurs et de significations qu'il convient de clarifier pour assurer la rigueur du raisonnement qui suivra. Néanmoins, il va sans dire que les définitions que je propose sont des interprétations personnelles de notions complexes et qu'elles ne se veulent en aucun cas l'imposition d'un certain point de vue aux dépends d'autres. Ainsi les lignes qui suivent émergent-elles avant tout de la nécessité de fournir des bases solides sur lesquelles construire ce mémoire. Bien que la présente démarche contienne une bonne part d'exploration, les approches théoriques choisies n'étant encore que peu connues dans le domaine littéraire, la mise en place d'une grille de lecture, aussi minime soit-elle, demeure nécessaire pour dissiper certaines confusions, certains malentendus qui pourraient émerger de définitions divergentes d'un même concept.

S'il y a bien un terme qu'il semble primordial de définir, c'est celui de « femme ». De tout temps, cette catégorie de pensée a fait l'objet de débats et de resignifications, les personnes se réclamant de cette identité n'étant pas toujours en accord avec la définition hégémonique qui en est donnée. Je commencerai donc par dire qu'une femme est toute personne qui se considère comme telle, et ce peu importe sa ou ses manières de performer son genre ou ses organes génitaux. La séparation opérée entre sexe et genre, notamment grâce aux théories *queer*, a grandement contribué à exposer le caractère construit de cette identité, mettant en lumière l'ensemble des normes qui lui sont associées. Or, malgré la constatation de son caractère socialement construit, de nombreuses pratiques, attitudes, caractéristiques physiques, occupations et attentes demeurent, encore aujourd'hui, fortement associées à ce genre, imposant une perception des femmes loin de rendre compte de toute la diversité des personnes s'identifiant comme telles.

D'ailleurs, dans la mesure où nos sociétés patriarcales occidentales fonctionnent encore selon une compréhension binaire du monde, l'hégémonie veut que soit femme toute personne qui n'est pas homme. Bien que nous sachions pertinemment que la réalité, dans toute sa complexité, ne peut en aucun cas être saisie à travers un ensemble de dichotomies, il n'en demeure pas moins que la pensée et la vision du monde patriarcale sont celles qui gouvernent nos communautés et qui, de ce fait, influencent et forment nos manières de réfléchir et de comprendre le monde. Ces dichotomies, innombrables, touchent toutes les facettes de nos sociétés. Ainsi, pour ne nommer que celles-ci : femme/homme, émotions/raison, nature/culture, corps/esprit, etc. Se profilent des constellations, des associations, alors que tous les éléments situés du même côté du dualisme en viennent à être considérés comme des attributs fondamentaux, « naturels », des êtres faisant partie de ces catégories. C'est donc suivant cette logique que se trouvent associées aux femmes la nature, les émotions et la fertilité, incluant toutes les tâches liées de près ou de loin à la reproduction et au maintien de la vie. On s'attend conséquemment à ce que les femmes soient responsables de toutes les activités relevant des domaines de la famille, des soins, de l'entretien de la maisonnée, de l'alimentation, etc. Nul besoin de mentionner que les deux côtés du dualisme ne sont pas perçus égalitairement. À cet égard, Sandilands, reprenant la pensée de Plumwood, observe :

> As Plumwood describes this process, in the philosophical logic of the operation of hierarchical dualism, these lower halves are also constructed as polarized from the upper halves. In addition, their existences are valued solely in terms of their instrumental value, as reflected in contemporary notions of so-called resources, a construction in which nature only has merit in terms of its use or exchange value to humans, and in definitions of women in terms of their relationships to men (as wives, mothers, virgins, whores, chattel). (2000, 16)

Cette logique dualiste hiérarchisée contribue à maintenir la subjugation d'une « moitié » du monde, entretenant un vaste réseau d'exploitations et d'oppressions touchant toute personne qui n'est pas un homme blanc issu de la classe moyenne ou aisée. C'est dire que

> The symbolic system of patriarchy is […] characterized as a weave of mutually reinforcing dualisms that constructs, marginalizes, and inferiorizes numerous social groups, while providing powerful justifications for coercing oppressive relations between groups based on race, nation, class, sexuality, age, and species. To study the formation and deployment of dualisms is finally to recognize that these forms of oppression must be seen not only as parallel, but interlocking. (Carr, 2000, 17)

Suivant ce fil de pensée, il apparait que la dévalorisation et l'exploitation des femmes s'actualise aussi, sous d'autres formes, à l'endroit de la nature perçue comme la figure ultime de l'altérité dans le cadre d'une pensée patriarcale occidentale technologique, industrielle et désincarnée.

Terme hautement polysémique, « nature » peut signifier l'environnement qui nous entoure, les espaces sauvages qui ne sont pas habités par l'humanité et bien plus encore. Dans le contexte de la logique dualiste patriarcale, « nature » condense aussi tout ce qui n'est pas humain, tout ce qui est sauvage et indompté. À cet égard, Mellor observe :

> « Nature » […] is a very problematic concept. Sometimes, if refers to a metaphysical idea of « Nature », often taken to be a consciously knowing agent – the « mind of nature ». At other times it refers to the physical world that is the « object » of scientific study and material exploitation. Sometimes it is taken to be only that aspect of non-human nature that has not been contaminated by « man » – nature as wilderness. At other times it is taken to be the whole planetary ecosystem which includes human beings. (1997, 8)

C'est dire que même si, en tant qu'humain.e.s, nous sommes toujours irrémédiablement lié.e.s à la nature dans la mesure où elle est le milieu dans lequel nous vivons, la nourriture que nous mangeons, l'eau que nous buvons, l'air que nous respirons, elle s'avère tout de même comprise comme fondamentalement « autre », les discours construits par les systèmes patriarcaux visant à s'en distancer le plus possible en vue de mieux l'exploiter. D'entité vivante et agentive, la nature se trouve réduite à un ensemble de ressources à l'entière disposition de l'humanité :

> La nouvelle image de la nature, organisée autour des idées d'ordre et de pouvoir, comme celle d'une matière passive destinée à être conquise, contrôlée, démantelée, a légitimé l'exploitation des ressources naturelles, et facilité le règne de « la science, de la technologie et de l'industrie», la triade toujours mise en avant par les adeptes du progrès. (Larrère, 2015, 108)

Il va sans dire qu'une telle conception oublie la complexité et la puissance de la nature dont l'influence touche l'ensemble du vivant, incluant les humain.e.s. Tout de même, puisque la majorité des réflexions se construisent sur les bases de la division entre l'humanité et la nature[4], proposant des manières de retrouver le lien qui nous unit à elle, je définirai, dans le cadre de ce mémoire, la nature en tant qu'espace sauvage, mais aussi en tant que force active et diversifiée se distinguant de l'humanité. Des animaux aux plantes, en passant par les montagnes et rivières, la nature est donc cette entité dont la complexité et la vastitude ne peuvent jamais être complètement saisies. Une part d'elle demeure toujours indomptable par le langage humain :

> [Nature] is wild. It is not simply the diversity of nature or our diversity as nature, but the unspeakable complexity, a web of relations and experiences so complicated and diverse that it defies linguistic appropriation and can only be experienced as strange and wonderful. […] The world overflows its signification; nature appears as unrepresentable and as reflecting and constituting the equally unrepresentable moments of specifically human existence. Nature here embodies both the Otherness « out there » and the Otherness in ourselves; even as we begin to sense differently, closure of human perception and identity becomes impossible, as there is always the stranger within us. (Sandilands, 1999, 200)

---

[4] Je reprends ici la posture adoptée par Catriona Sandilands dans *The Good-Natured Feminist* (1999).

Cette définition typiquement écoféministe de la nature sera ainsi celle qui guidera ma réflexion tout au long de ce mémoire qui se déploiera en trois chapitres.

Le premier sera dédié à la mise en contexte des deux approches théoriques choisies, la géopoétique et l'écoféminisme, s'attardant à définir certaines notions fondamentales à chaque pensée. Suivra une comparaison des deux approches, notant leurs différences et similarités en vue de tisser des liens pour finalement proposer des outils d'analyse hybrides. Le second chapitre, pour sa part, s'intéressera spécifiquement à la dimension spatiale de la relation entre les femmes et la nature, prenant comme objet principal d'étude le roman *Into the forest* et les dynamiques spatiales telles que le ménagement et l'appropriation qui y sont mises en scène. Les diverses pratiques associées à ces entreprises de (ré)appropriation y seront analysées en détail, notamment à l'aide de la phénoménologie bachelardienne et des théories de l'habiter qui viendront compléter les outils d'analyse géopoétiques et écoféministes. Finalement, le troisième et dernier chapitre sera dédié à la facette corporelle, physique, du rapport établi entre les femmes et la nature, s'intéressant aux effets de cette relation sur les corps des protagonistes, en plus de s'attarder aux liens qu'il est possible de tisser entre les mouvements de la marche, de l'écriture et de la lecture.

À ce point, il convient de mentionner que la posture d'analyse que j'adopte dans le cadre de ce mémoire – à la rencontre entre géopoétique et écoféminismes – est, à ma connaissance inédite, et présente, pour cette raison, une bonne part d'exploration. Face à la complexité des thématiques abordées et à la constatation que les œuvres choisies n'ont été que peu étudiées d'un point de vue littéraire écoféministe ou géopoétique, mon objectif n'est donc pas de fournir une analyse comparée définitive des œuvres de Hegland et Strayed, mais bien de contribuer à enrichir les connaissances qui les entourent en plus d'ouvrir une piste de réflexion au croisement de l'écoféminisme et de la géopoétique.

CHAPITRE I

ANCRAGES THÉORIQUES

1.1 Approche géopoétique

1.1.1 Présentation

La géopoétique est une approche transdisciplinaire[5] originellement pensée par Kenneth White au courant des années 1980 et se développant encore aujourd'hui. La publication du livre *Le Plateau de l'albatros*, en 1994, marque la naissance officielle de cette réflexion dont les notions fondamentales sont exposées dans cet ouvrage. Depuis, la démarche alliant création et recherche a été adoptée par plusieurs artistes, chercheur.euse.s et auteur.trice.s dans de nombreux pays tels que, pour ne nommer que ceux-ci, le Québec, la France et la Belgique.

De tout temps sceptique face aux classifications et catégorisations rigides, White se refuse à offrir une définition succincte et immuable de la géopoétique qui se veut une entreprise de remise en question des rapports actuels que nous – en tant que sociétés humaines et individus qui les constituent – entretenons avec le monde qui nous entoure. Ces questionnements et critiques s'accompagnent donc d'une volonté de transformer les rapports afin de les rendre « plus sensible[s] et intelligent[s] » (White, 1994, 11). En ce sens, la géopoétique se revendique d'une « poétique située, ou plutôt se déplaçant en dehors des systèmes établis de représentation » (11). C'est dire que la question de la transdisciplinarité se trouve au cœur de la réflexion géopoétique qui travaille

[5] La transdisciplinarité diffère de la pluridisciplinarité en ce qu'elle ne s'associe, au départ, à aucune approche particulière, préférant plutôt convoquer des notions issues de plusieurs domaines pour développer ses pratiques et ses analyses. À ce sujet, Rachel Bouvet, dans son essai *Vers une approche géopoétique*, mentionne : « Dans son manifeste sur *La transdisciplinarité*, le physicien Basarab Nicolescu explique que celle-ci "concerne, comme le préfixe « trans » l'indique, ce qui *est* à la fois *entre* les disciplines, *à travers* les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline." » (2015, 8, l'autrice souligne) Elle ajoute que « dans le cas de la géopoétique, le champ s'inscrit d'emblée à la croisée des disciplines artistiques et scientifiques, sans qu'il y ait de direction donnée au préalable à la "traversée des disciplines". » (8-9)

à mettre en place une approche holistique et heuristique, autant artistique qu'académique, pour penser les relations complexes que nous entretenons avec nos environnements. Ainsi dans son *Plateau de l'albatros*, White affirme au sujet de la géopoétique :

> Il s'agit d'un *mouvement* qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur la terre. Il n'est pas question de construire un système, mais d'accomplir, pas à pas, une exploration, une investigation, en se situant, pour ce qui est un point de départ, quelque part entre la poésie, la philosophie et la science. (12, l'auteur souligne)

1.1.2 Notions fondamentales

Comme l'extrait précédent le laisse transparaitre, le mouvement, le dynamisme, à la fois physique et mental, occupent une place primordiale dans la démarche géopoétique. Ils se manifestent, notamment, à travers le refus des définitions et catégorisations rigides qui structurent bon nombre de domaines académiques et artistiques. Cette approche propose donc un point de vue davantage ancré dans le cheminement qu'axé sur le résultat, prônant l'alliance entre l'expérience concrète, physique, et l'exploration intellectuelle. En résulte une mise en relation du mouvement du corps et du mouvement de la pensée. Dans une perspective littéraire, ces deux mouvements – physique et intellectuel – se trouvent complétés par un troisième, tout aussi important : celui de la lecture. Rachel Bouvet, dans son ouvrage *Vers une approche géopoétique*, qui vise l'adaptation des principes géopoétiques à un contexte d'analyse littéraire, soutient qu'

> Opter pour une approche géopoétique lors de la lecture implique de privilégier un rapport à l'espace fondé sur la *mobilité*, le *mouvement*, plutôt que sur la stabilité, la surface à occuper; une posture ouverte, une attention dirigée vers l'avant, autrement dit soumise à une certaine tension, une attitude où la pensée ne se dévoile qu'en *cheminant*; une pratique sémiotique fondée sur le *dynamisme* plutôt que sur une définition rigide des signes et donnant davantage de prise à l'évocation qu'à la représentation; une visée interprétative plutôt qu'un résultat d'analyse cohérent, univoque, fermé sur lui-même; une déstabilisation qui déporte sans cesse le lecteur vers un ailleurs, vers le dehors, là où les paroles bruissent à la manière du vent dans les voiles (2015, 107, je souligne).

Conséquemment, loin d'aborder le texte en tant qu'entité isolée de tout contexte, l'analyse littéraire géopoétique cherche avant tout à le mettre en relation avec le monde qui l'abrite en interprétant l'acte de lecture du point de vue du déplacement, du voyage et accordant une grande attention à l'appel vers l'ailleurs et le dehors ainsi qu'aux diverses découvertes que ces mouvements génèrent. Cette posture entreprend donc de tisser des liens intellectuels, expérientiels, corporels, relationnels entre le texte donné à lire, les lecteur.trice.s et l'environnement dans sa dimension la plus inclusive. Dans cette optique, une légitimité égale est accordée aux apprentissages issus d'expériences directes

du monde qui viennent enrichir les savoirs théoriques. Émergent de cette démarche la mise en place d'un processus de décloisonnement et de déhiérarchisation des connaissances et des expériences ainsi que l'adoption d'une vision holistique axée sur l'établissement d'un rapport sensible et intelligent à la Terre.

Mais, qu'entendent les géopoéticien.ne.s par le terme sensible? Mot polysémique s'il en est un, il concentre, dans le cadre de la réflexion géopoétique, les dimensions corporelle, intellectuelle et émotionnelle. Sensibilité s'entend donc à la fois comme capacité de réagir, de s'adapter à une situation donnée en faisant appel à un ensemble de compétences et de connaissances; comme faculté de s'émouvoir et d'établir une relation émotionnelle avec quelque chose – un espace, par exemple – ou quelqu'un; comme la dimension corporelle de notre perception ancrée dans les sensations virtuellement infinies dont nous pouvons faire l'expérience grâce à nos cinq sens. C'est à la rencontre de ces trois aspects de la sensibilité qu'émerge la géopoétique, alliant à la fois savoirs et compétences, subjectivité et corporalité en plus de la reconnaissance de la relation unique et privilégiée qu'il est possible d'entretenir avec notre environnement si seulement nous nous mettons à son écoute, en apprenant les nombreux langages qui le traversent et le sculptent :

> Déchiffrer l'écriture des pierres et des racines, capter les formes du relief et des ailes, décrypter les volutes des coquillages et les traces laissées par l'eau sur les rivages, saisir les infimes nuances du langage animal, se plier au rythme cyclique du végétal et à l'éphémère : ce sont ces gestes, nécessairement empreints de sensibilité et aiguisés par les connaissances, qui permettent de lire le monde, pas seulement les langages créés par les êtres humains, plus faciles à comprendre par définition, mais aussi les formes minérales, végétales, animales, aquatiques. (29)

La géopoétique tient donc de l'apprentissage – ou s'agirait-il plutôt de retrouvailles? – de langages intrinsèquement différents de ceux des humain.e.s. Des langages plantant leurs racines non pas dans la parlure, mais dans le corps, dans les gestes exécutés tant de fois qu'ils en viennent à paraitre naturels, dans le rythme quasi-inconscient de la marche, dans l'attention portée aux plantes, aux animaux, aux conditions climatiques, libérée des objectifs utilitaristes. L'attention géopoétique relève donc du contact sensible avec l'environnement en vue de prendre conscience, d'entrer en dialogue avec ces multiples couches de sens toujours déjà là, bel et bien présentes et signifiantes pour les formes du vivant à qui elles s'adressent. Il convient alors d'aborder ces langages avec humilité, en tentant de décentrer notre regard, d'abandonner une posture trop souvent anthropocentrée. Or, il va sans dire que la géopoétique n'est pas le seul mouvement se revendiquant d'une telle posture qui se retrouve aussi au cœur de la pensée écoféministe.

1.2 Approches écoféministes

1.2.1 Présentation

Le terme « écoféminisme » apparait pour la première fois en 1974 dans l'ouvrage *Le féminisme ou la mort* de l'autrice française Françoise d'Eaubonne. Dans cet essai, la militante féministe et écologique met en relation la destruction et l'exploitation de la nature et l'oppression des femmes (Howell, 1997, 231). Mais, si d'Eaubonne est la première à proposer le mot « écoféminisme », elle n'est certainement pas la seule, à cette époque, à problématiser les similarités et intersections entre ces deux formes d'oppression. De fait, la pensée écoféministe trouve un terreau fertile dans les nombreux mouvements de militance écologique, qui voient le jour aux États-Unis au courant des décennies 70 et 80 ainsi que dans la pensée féministe de la seconde vague :

> Ecofeminism brings together elements of the feminist and green movements, while at the same time offering a challenge to both. It takes from the green movement a concern about the impact of human activities on the non-human world and from feminism the view of humanity as gendered in ways that subordinate, exploit and oppress women. (Mellor,1997, 1)

L'association féconde de ces deux approches permet rapidement à l'écoféminisme de développer de nombreuses ramifications et de faire son entrée dans le domaine académique à partir des années 90. Or, il convient de remarquer que l'écoféminisme, comme toute discipline centrée sur l'interrogation et l'analyse des structures sociales ainsi que des relations de pouvoir qu'elles maintiennent, est loin d'être un mouvement unifié et se segmente en de multiples approches théoriques adoptant des lexiques et des grilles d'analyse variées :

> [I]n the realm of theory alone, ecofeminists have taken diverse strands from feminist spirituality, social ecology, transpersonal psychology, Foucauldian genealogical criticism, Heideggerian philosophy, antiracist pedagogy, postcolonial literary criticism, and gay and lesbian history (to name but a few) and have woven from them a vibrant and genuinely interdisciplinary tapestry of ideas and debates. (Sandilands, 1999, 48)

C'est précisément dans cette diversité d'approches que se situe toute la force de la pensée écoféministe qui relève le défi de créer une théorie aussi dynamique qu'inclusive. Bien entendu, certaines opinions et notions sont partagées par toutes les branches de l'écoféminisme, ce qui rend possible la proposition d'une définition assez générale.

Mouvement autant militant que théorique, l'écoféminisme vise à remettre en question et à critiquer le système patriarcal occidental qui, de multiples façons directes et détournées, justifie, voire même

encourage[6], l'exploitation et l'oppression conjointe des femmes et de la nature. Pour ce faire, les écoféministes se penchent sur les dichotomies qui structurent nos sociétés ainsi que sur la hiérarchisation des valeurs inhérente à ce mode de pensée dualiste :

> The common core that unites ecofeminist thought worldwide is its critique of the patriarchal nature of western society. The current threat to the natural world is seen as resulting from the existence of hierarchical dualisms in western society (man/woman, public/private, society/nature, mind/body) and western patterns of knowledge (reason/emotion, abstract/concrete, expert/vernacular). (Mellor, 1997, 69)

Les écoféministes s'emploient donc à replacer la nature au centre de leurs pensées en vue de construire des rapports égalitaires non seulement entre les humain.e.s, mais aussi entre l'humanité et toutes les formes du vivant. Ce retour critique à la notion de nature a aussi pour effet de susciter une remise en question de l'association traditionnelle entre les femmes et cette dernière afin de mettre en lumière les manières par lesquelles ce rapprochement bénéficie au système patriarcal occidental en contribuant à justifier l'exploitation, l'oppression et la dévalorisation des deux. Pour résumer brièvement ce qui définit la pensée écoféministe, voici une citation de Mary Mellor énumérant les éléments fondamentaux d'une telle démarche :

> [A] critique of the dualism of (western) patriarchal society that makes a distinction between humanity (man) and the natural world; the subordinate position of women in that dualism, so that women are associated with, and materially experience, a relationship with the natural world; the necessity of creating a non-destructive connectedness between humanity (man) and the natural world; the centrality of women to creating that connectedness. (59-60)

Loin d'arrêter sa réflexion à ces deux formes de domination, l'écoféminisme se caractérise aussi par sa volonté de développer un projet de société libre de toute forme d'oppression (sexiste, raciste, âgiste, capacitiste, hétéro-sexiste, environnementale, spéciste, coloniale, etc.) et basée sur des valeurs traditionnellement associées au féminin – donc généralement dévalorisées – telles que l'amour, l'entraide, la solidarité et le *care*. Ainsi, Karen J. Warren, en formulant son éthique écoféministe, insiste sur le fait que cette dernière « provides a central place for values typically unnoticed, underplayed, or misrepresented in traditional ethics (e.g. values of care, love, friendship, and appropriate trust). These are values that presuppose that our relationships to others are central to an understanding of who we are. » (2000, 100) La question des relations s'avère donc primordiale pour les écoféministes dans la mesure où elle contribue à la déconstruction des

[6] « What distinguishes ecofeminists is our emphasis on the mechanisms by which the privileging of production over reproduction and ecology intersects with and reinforces sexism, symbolically (in language and discourse) and actually (in social practice). » (Carr, 2000, 16)

dichotomies traditionnelles qui perdent toute leur force dans le cadre d'une réflexion centrée sur l'importance des influences que chaque composante d'un (éco)système exerce sur les autres.

1.2.2 Deux grandes écoles de pensée

Bien que les diverses approches écoféministes puissent toutes être regroupées sous la définition générale tout juste proposée, ce champ théorique et activiste se démarque avant tout par son foisonnement et son dynamisme. Par conséquent, les discours et outils d'analyse employés pour problématiser et analyser les relations sociales et écologiques selon une perspective écoféministe sont loin d'être unifiés. Tout de même, il est possible de mettre en lumière deux postures particulières – l'écoféminisme culturel/spirituel et l'écoféminisme social – même s'il convient de souligner que ces distinctions sont rarement aussi nettes au sein des discours. Il est aussi important de remarquer que ces divergences de points de vue ne doivent pas être systématiquement perçues comme la conséquence d'un manque de rigueur dans la construction de ce champ théorique, mais être plutôt valorisées dans la mesure où elles contribuent à entretenir le dynamisme de la pensée en entretenant un dialogue constant entre de nombreuses disciplines.

L'écoféminisme culturel/spirituel base sa réflexion sur la prémisse d'une connexion fondamentale entre la nature et les femmes. Selon ce courant de pensée, les femmes bénéficieraient d'un lien privilégié avec la nature, lien qui se manifesterait notamment par le biais d'une plus grande sensibilité à ses rythmes qui trouvent écho dans les corps marqués par les menstruations et, dans certains cas, par la maternité. C'est dire que cette école de pensée met de l'avant les similarités concrètes entre les femmes et la nature afin de s'opposer à la domination du monde naturel et des sociétés par le principe masculin et les valeurs qui y sont traditionnellement associées. Or, un tel discours s'avère particulièrement controversé et nombreuses sont les accusations d'essentialisme. Plus encore, l'association de cette branche de l'écoféminisme avec la pratique de diverses formes de spiritualités inspirées du paganisme, du culte de la déesse et des spiritualités autochtones génère des réactions pour le moins partagées. C'est notamment pour cette raison que l'écoféminisme, en tant que théorie, a longtemps peiné à être reconnu au sein des institutions académiques.

L'écoféminisme social, pour sa part, développe plutôt son appareil réflexif en se basant sur l'étude des structures sociales entourant, entre autres, la division genrée du travail et des ressources ainsi

que la construction des genres. Puisant, notamment, dans les théories *queer*, postmodernes et matérialistes, cette branche de l'écoféminisme ne théorise pas les relations entre les femmes et la nature en termes de connexion essentielle, préférant centrer son analyse sur le contexte social dans lesquelles celles-ci ont été mises en place et ont ensuite évolué. Cette pensée adopte donc un discours visant à déconstruire les catégorisations et associations en place depuis si longtemps qu'elles nous semblent aujourd'hui naturelles. À cet égard, Mary Mellor relève, de façon concise, les distinctions entre les deux écoles de pensée tout juste exposées :

> Those who come from a cultural or spiritual feminist background will tend to stress male domination *per se*, and even maleness itself, as the cause of ecologically destructive and socially oppressive behaviour. Those who come from a socialist feminist background see the division of power, and particularly of labour, between men and women as holding the key to unsustainable patterns of development. The two groups also differ in the connections they see between women and the natural world. Those from a cultural and spiritual feminist background will tend to stress an elemental connection between women and 'nature', while those who take a more social constructionist view of gender relations will tend to stress the historical and contextual basis of that connection. (Mellor, 1997, 6, l'autrice souligne)

1.2.3 Notions fondamentales

Comme je l'ai mentionné plus tôt, les écoféministes ont su relever les nombreux dualismes qui structurent les sociétés patriarcales occidentales. Le fait de placer sous la loupe ces catégories apparaissant si naturelles de prime abord contribue à exposer le caractère socialement construit de ces schèmes de pensée ainsi que les ramifications et impacts qu'ils ont dans notre manière de percevoir et d'interagir avec les femmes et la nature. Cette posture critique permet aussi d'examiner les dynamiques présentes entre ces deux éléments. De plus, cette approche souhaite trouver des manières de réfléchir à la relation unique qui s'est développée entre ces deux entités de par leur association du même côté de la division patriarcale du monde :

> A constant and ongoing focus of ecofeminist theorizing, as well as critiques of ecofeminism, has been how to conceptualize the « special connection » between women and nature often presumed by the designation *ecofeminism*. […] In a culture that is in many ways antinature, which constructs meanings using a hierarchical binarism dependent on assumptions of culture's superiority to nature, understanding women as more « natural » or closer to nature dooms them to an inferior position. Furthermore, in a political economy dependent on the freedom to exploit the environment, a moral and ethical relation to nature is suspect. If women are equated with nature, their struggle for freedom represents a challenge to the idea of a passive, disembodied, and objectified nature. (Sturgeon, 1997, 28, l'auteur souligne)

Plus encore, plutôt que de chercher à tout simplement inverser ces dichotomies en vue de les rendre favorables aux femmes au détriment des hommes, les écoféminismes[7] se donnent avant tout l'objectif de développer une vision holistique, rhizomatique et ouverte des relations qui lient la nature – dans ses infinités de formes – et les humain.e.s (Sandilands, 1999, 195). C'est dire que, dans le cadre d'une telle réflexion, les catégories jusqu'ici reconduites et structurantes pour la tradition de pensée occidentale se trouvent vidées de leur sens, réconciliées en tant que divers éléments interagissant constamment au sein d'un réseau déhiérarchisé. Les frontières que nous percevions autrefois comme rigides et immuables se révèlent ainsi dans toute leur porosité alors que nous prenons conscience de tous les éléments, humains comme non-humains, vivants comme inertes, qui nous influencent en permanence :

> La vieille vision mécaniste de la réalité a érigé des dichotomies, séparant la substance du processus, le soi et l'autre, et la pensée du sentiment. Mais étant donné les interactions imbriquées des systèmes ouverts, ces dichotomies ne tiennent plus. Ce qui avait paru être des entités autonomes distinctes est désormais considéré comme des idées tellement interdépendantes que leurs limites ne peuvent être dessinées que de façon arbitraire. Ce qui semblait être « autre » peut également être interprété comme une extension du même organisme, comme le compagnon de cellule d'un corps plus vaste. (Macy, 2016, 176-177)

Dans cette optique, la diversité autant biologique que culturelle s'avère une notion structurante de la pensée écoféministe qui insiste sur l'importance de reconnaitre et de respecter les différences au lieu de chercher à les effacer au profit d'une vision monolithique. De fait, comme la comparaison des postures écoféministes spirituelle/culturelle et sociale a pu le démontrer, les divergences de point de vue font en sorte de dynamiser ce champ de réflexion en plus de travailler à rendre la production discursive et théorique qui en résulte la plus inclusive et représentative possible. À l'image d'un écosystème, les différences et spécificités sont perçues comme une richesse contribuant au développement d'une vision toujours plus large, sensible et sensibilisée. En ce sens, ce n'est qu'à la rencontre, à l'écoute des voix et des réalités uniques à chaque communauté (biologique, sociale, culturelle ou de genre) qu'une éthique écoféministe viable peut émerger :

> An ecofeminist ethic is an inclusivist ethic that grows out of and reflects the diversity of perspectives of women and other Others. It emerges from the voices of those who experience disproportionately the harmful destruction of nonhuman nature. An ecofeminist ethic,

[7] Compte tenu de la variété des points de vue et des outils d'analyse pouvant être convoqués dans le cadre de diverses réflexions écoféministes, je crois qu'il est impossible de regrouper ces approches en une vision et une définition unifiée. Pour cette raison, j'ai choisi d'accorder, à partir de maintenant, ce terme au pluriel afin de rendre compte du foisonnement des discours qui s'en réclament. Par contre, le singulier sera conservé lorsque des termes généraux tels que « pensée » ou « discours » seront employés, puisque ces derniers font plutôt référence aux objectifs et valeurs partagées par l'ensemble des écoféminismes.

> therefore, presupposes and maintains difference – difference among humans as well as between humans and nonhuman animals and nature – while also recognizing commonalities among these groups. (Warren, 2000, 99-100)

Cette éthique écoféministe s'accompagne aussi d'une entreprise de réappropriation (*reclaim*) et de revalorisation de valeurs depuis longtemps rejetées par les systèmes patriarcaux occidentaux, car associées aux femmes et/ou à la nature, toutes deux positionnées du « mauvais » côté du dualisme nature/culture. Ce mouvement de réappropriation, loin de proposer un retour à une réalité et à des conditions de vie passées, prône plutôt le réinvestissement, la (re)construction des rapports, inspirés des savoirs et des valeurs traditionnellement liées au féminin, mais, cette fois, libérés des hiérarchies dans lesquelles ils s'inscrivaient jusqu'alors. Ainsi, Émilie Hache observe que

> Si l'on devait choisir un geste, un mot capable d'attraper et nommer ce que font les écoféministes, ce serait *reclaim*, un terme que les écoféministes empruntent au vocabulaire écologique. *Il signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation.* Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant. (2016, 22-23, je souligne)

Il s'agit donc non seulement de réhabiliter une nature détruite par l'exploitation humaine, mais aussi la relation que nous entretenons avec cette dernière. Car, c'est en entreprenant de modifier le regard que nous posons sur elle – notamment par le biais de l'éducation et de la sensibilisation – que nous arriverons à (re)développer des rapports sains et égalitaires avec nos milieux naturels. Évidemment, cette entreprise de guérison requiert la volonté de se mettre à l'écoute de l'environnement dans toute sa complexité afin d'apprendre à déchiffrer les multiples langages qui le définissent, tout comme les signes qui y sont disséminés par les innombrables formes du vivant. Pour ce faire, loin de se contenter d'adopter une posture passive, le processus de réhabilitation nécessite une implication active dans le travail de restauration passant, notamment, par les soins apportés aux milieux naturels qui ont le plus souffert de pratiques d'exploitation destructrices. Or, une telle posture n'est pas sans faire écho à la pensée de Heidegger sur l'habiter, telle qu'il la formule dans son fameux essai « Bâtir, habiter, penser » :

> Les mortels habitent alors qu'ils sauvent la terre […]. Sauver (*retten*) n'est pas seulement arracher à un danger, c'est proprement libérer une chose, la laisser revenir à son être propre. Sauver la terre est plus qu'en tirer profit, à plus forte raison que l'épuiser. Qui sauve la terre ne s'en rend pas maitre, il ne fait pas d'elle sa sujette (2017 [1958], 177-178, l'auteur souligne).

Par ailleurs, cette réhabilitation écoféministe ne concerne pas uniquement la nature, mais touche aussi, de manière centrale, les rapports au corps féminin. Ainsi, elle vise à modifier le regard que

nous portons sur lui afin qu'il soit non plus perçu comme une chose abjecte devant être ignorée au profit d'un intellect tout puissant, mais bien comme partie intégrante de l'identité de chacune méritant d'être aimée dans toute sa complexité, que ce soit pour sa force et sa résilience autant que pour sa vulnérabilité et son ouverture à l'environnement. Plus encore, cette dimension de la pensée écoféministe insiste sur la nécessité d'adopter un regard qui s'opposerait aux pressions exercées par les normes sociales sur les corps féminins en prônant la reconnaissance et la valorisation de la différence et, surtout, de la diversité. Il va sans dire que de telles réflexions s'avèrent particulièrement pertinentes dans le cadre de mon mémoire dans la mesure où elles sous-entendent une modification inhérente des rapports que nous – en tant que sociétés, en tant que femmes et surtout en tant qu'individus – entretenons avec les (le nôtre, ceux des autres) corps afin de les rendre plus sains, libérés des normes sociales patriarcales et des dualités qui, si souvent, nous encarcanent. Car, comme le dit si bien Émilie Hache,

> Se réapproprier ce qui relève de la féminité, c'est d'abord apprendre à aimer son corps contre la haine de la culture patriarcale – apprendre à ne pas dénigrer ses menstruations, son pouvoir de donner la vie, l'entrée dans la ménopause; aimer tous les corps de femmes, les pleins, les longs, les courts, les vieux, les jeunes, comme encore nos désirs sexuels multiples. Cette importance donnée au corps, au corps féminin, est une façon de nous réapproprier la part biologique de notre existence, là encore, pour sortir du dualisme nature/culture nous demandant de choisir entre un corps sans esprit et un esprit sans corps. (2016, 24-25)

Comme l'analyse des œuvres de mon corpus en témoignera, le corps, ainsi que les rapports que les protagonistes entretiennent avec ce dernier, jouent un rôle fondamental dans leurs processus de (re)construction identitaire et dans leur appréhension des espaces naturels. C'est au fil de leurs explorations spatiales qu'elles parviennent graduellement à guérir de leurs blessures autant physiques que psychiques, finissant par prendre conscience de toute la puissance et des capacités – jusque-là sous-estimées – de leurs corps féminins enfin libérés, grâce au contact avec la nature, des diktats de la société patriarcale occidentale qui les marquaient jusqu'alors.

Par conséquent, la réhabilitation écoféministe implique nécessairement des transformations : du rapport à la nature, du rapport au corps, des rapports que nous développons et entretenons avec les autres formes du vivant – humain comme non-humain. Évidemment, de telles modifications s'inscrivent obligatoirement au sein d'un processus dynamique d'apprentissages et d'adaptations qui ne peuvent qu'avoir des impacts sur l'identité des personnes qui l'entreprennent. Un échange s'instaure entre les individus et leurs milieux alors qu'ils.elles sont influencé.e.s par leur environnement autant qu'ils.elles l'influencent en retour. De cette relation ancrée dans la

réciprocité émergent des solutions créatives, inspirées des spécificités de chaque milieu, proposant des manières alternatives d'entrer en contact et de cohabiter, sur un mode respectueux et égalitaire, avec le monde naturel.

1.3 Affinités et différences

Après avoir respectivement défini la géopoétique et les écoféminismes qui guideront conjointement mon analyse, il convient maintenant de les comparer afin de relever leurs nombreux points de contact et d'expliquer en quoi leurs divergences, loin d'être problématiques, s'avèrent plutôt complémentaires. Fait intéressant, bon nombre des notions décrites précédemment se retrouvent dans les deux approches bien qu'elles soient théorisées à l'aide de vocabulaires et d'outils d'analyse différents. Le but de cette section est donc de rapprocher ces notions très similaires en vue de formuler certains des outils transdisciplinaires auxquels je ferai ensuite appel lors de mon analyse des ouvrages de Strayed et de Hegland.

Tout d'abord l'une des distinctions majeures pouvant être établie entre les écoféminismes et la géopoétique concerne sans contredit l'activité militante. De fait, les écoféminismes s'ancrent dans la longue tradition des mouvements de revendications féministes en plus de plonger leurs racines à même les organisations militantes écologiques et anti-nucléaires états-uniennes actives au courant des décennies 70 et 80. La pensée théorique formulée dans le cadre de ces réflexions s'accompagne donc nécessairement d'un volet militant, fondamentalement informé par les réalités uniques de femmes originaires de partout dans le monde :

> Ecofeminism can never *only* be an academic discourse. Its roots are in lived experiences, and harsh ones at that – in struggles for survival, and care, for both human and nonhuman. The grassroots activism of ecofeminism is necessarily part of this political and philosophical movement's identity and purpose. (Bedford, 2018, 197, l'autrice souligne)

En contraste, la géopoétique ne propose pas une implication sociale aussi marquée. Malgré le fait qu'elle revendique une posture résistante face à l'attitude utilitariste uniquement axée sur la rentabilité de la nature prônée par le système patriarcal occidental (Bouvet, 2015, 56), son champ d'activité demeure avant tout ancré dans les domaines artistiques et académiques plutôt que dans l'activisme social. Ses revendications et son travail se concentrent ainsi principalement sur la remise en question des divisions entre les disciplines géographique, littéraire, philosophique, géologique, biologique, artistique, etc. dans le but de proposer une approche ouverte, nourrie par la

transdisciplinarité, en vue d'arriver à saisir de manière plus diversifiée et holistique les complexités du monde et des rapports que nous entretenons avec lui.

Dans un autre ordre d'idée, alors que la plupart des réflexions écoféministes s'attardent à développer une vision alternative de nos sociétés, mettant en pratique les valeurs du *care*, de la solidarité et de l'égalité pour tous.tes les humain.e.s et les règnes, la question de l'analyse littéraire ne semble malheureusement que peu développée (Carr, 2000, 18). De fait, il ne se trouve qu'un nombre limité de recherches adoptant une approche écoféministe dans le domaine des études littéraires[8] et encore moins d'articles proposant des outils spécifiques pour mener de telles analyses. La lecture des quelques comptes-rendus existants ne fournit donc pas une grille d'analyse assez solide pour que je puisse l'adopter dans le cadre de mon mémoire. Tout de même, il est possible de relever certaines caractéristiques définissant une approche écoféministe des textes littéraires. Principalement, une telle posture d'analyse accorde une attention toute particulière aux manifestations des grands dualismes propres aux sociétés patriarcales occidentales ainsi qu'aux impacts qu'ils peuvent avoir sur et dans les œuvres littéraires. Mais, loin de se consacrer uniquement à pointer la présence de tels éléments, une analyse littéraire écoféministe entreprend aussi de les questionner et de les déconstruire en mettant à jour toutes les ramifications de cette pensée duelle dans le texte.

Un autre objectif majeur de cette posture d'analyse est l'inclusion, dans le canon littéraire, d'œuvres issues de voix jusqu'à maintenant peu entendues et donnant à voir des relations – avec la nature, les animaux, les autres humain.e.s – égalitaires et sensibles[9]. C'est dire que l'art, et, conséquemment, l'analyse qui en est faite, se révèle un excellent outil de transmission et de démocratisation des valeurs et des projets écoféministes, contribuant activement à développer un nouveau langage qui permettrait de mieux rendre compte des innombrables liens unissant les humain.e.s et la nature :

---

[8] Parmi les ouvrages ayant contribué au développement d'une approche écoféministe des textes littéraires, il convient de mentionner, entre autres, *Ecofeminist Literary Criticism. Theory, Interpretation, Pedagogy* (1998) de Greta Gaard et Patrick D. Murphy, *New Essays in Ecofeminist Literary Criticism* de Glynis Carr (2000) et (*Women Writing Nature. A Feminist View* (2008) de Barbara J. Cook.

[9] « Ecofeminist literary critics must continue to expose oppressive ideologies of gender as they intersect with other ideologies of difference in a wide range of literary and other texts […]. In producing such critiques of ideology, however, ecofeminist literary critics must not neglect its more "positive", creative tasks, including the discovery and popularization of a new "green" canon whose texts inspire, give pleasure, and help us construct new values for the twenty-first century and beyond. » (Carr, 2000, 24)

> Ecofeminist literary criticism, in the process of diversifying what literature speaks, what language implies, assumes that the more-than-human world is always present; « nature » is not spiritually, physically, or semantically separate from human culture. Diverging from traditional literary criticism or philosophical inquiry, ecofeminism, when applied to literature, submerges both the writer and the reader in an *earth*text. The initial, participatory practice of engaging in the more-than-human world creates a desire to express *differently*. (Waller, 2000, 137, l'autrice souligne)

Par ailleurs, il convient aussi de mentionner que certains écrits écoféministes, notamment ceux de Greta Gaard (1998), Stacy Alaimo (2000) et Karen J. Warren (2000), proposent une réflexion intéressante sur les possibilités qu'offre la narration en tant que posture innovatrice dans le cadre d'une réflexion éthique de nos rapports à la nature (Warren, 2000, 102-105). Pour ce qui est de la géopoétique, qui accorde une place centrale à la littérature, de tels outils d'analyse ont été développés par Rachel Bouvet dans son ouvrage *Vers une approche géopoétique*. Or, ce que je retiens avant tout du texte de Bouvet, c'est la nécessité d'adopter une posture de lecture ouverte dans le but d'aborder le texte non pas dans sa pure textualité, mais aussi dans les liens que le travail de lecture contribue à tisser avec le monde. Le décloisonnement occupe, encore une fois, une fonction fondamentale dans la mesure où l'analyse littéraire vient s'inscrire dans une « "textonique" pour reprendre le néologisme créé par Kenneth White, c'est-à-dire que l'analyse du texte vise au bout du compte une ouverture sur le monde » (Bouvet, 2015, 179).

Et c'est grâce à cette « textonique » que l'échange entre la géopoétique et les écoféminismes peut s'établir. De fait, il est possible de faire dialoguer ces deux approches en s'intéressant aux méthodes proposées par ces deux champs de réflexion pour arriver à l'ouverture et au décloisonnement. Alors que les écoféminismes se concentrent sur la déconstruction des dualismes qui structurent nos sociétés patriarcales occidentales, la géopoétique, quant à elle, se consacre avant tout à développer des outils transdisciplinaires (Bouvet, 2015, 11) afin d'entrer en contact avec le monde de manière plus holistique. Tout de même, la pluridisciplinarité marque aussi les écoféminismes qui n'hésitent pas à s'inspirer des sciences sociales, de la biologie, de l'écologie, etc. pour mener à bien leurs réflexions. En ce sens, il semble que ces approches participent d'une même entreprise de revalorisation de savoirs depuis longtemps délégitimés et de reconstruction de différents domaines de notre société afin de les rendre plus ouverts, fluides et inclusifs. Comme je l'ai mentionné précédemment, les écoféminismes travaillent à problématiser toutes les formes que peut prendre l'oppression en vue de créer des liens de solidarité entre les luttes pour l'égalité et de

travailler à la représentation des différentes communautés concernées. Ce faisant, ce domaine de pensée entreprend de développer un discours véritablement intersectionnel qui, loin de chercher à gommer les caractéristiques propres à chaque réalité, souhaite plutôt les faire dialoguer :

> What makes an action or analysis ecofeminist is its intersectional approach to understanding and acting to correct eco-social and environmental problems. Specifically, ecofeminism is unique for bridging human justice, interspecies justice, and human environmental justice, while other feminist environmental perspectives ignore the species question, or subordinate it (they also fail to challenge the culturally produced links among gender/ race/ sexuality/ nation/ nature, and often reinscribe them as a result). (Gaard, 2016, 69)

Positivement, la sensibilité écoféministe permet d'introduire de nombreux enjeux sociaux au sein de la pensée géopoétique[10] qui, en général, ne s'intéresse que très peu à la dimension sociale de sa pratique. De fait, les géopoéticien.ne.s problématisent rarement, voire jamais, la posture individuelle (*standpoint*) à partir de laquelle ils.elles réfléchissent. Or, ceci rend leurs discours susceptibles, comme le souligne Gaard au sujet d'autres courants féministes écologiques, de reconduire certaines dynamiques oppressives de manière inconsciente ou, à tout le moins, involontaire. Heureusement, les similarités sont nombreuses entre ces deux approches, rendant possible l'établissement d'un échange fécond et la construction d'outils d'analyse d'autant plus pertinents qu'ils émergent de la complémentarité des réflexions. Il s'agira donc d'approfondir le volet poétique et littéraire de l'écoféminisme et de renforcer la dimension sociale de la géopoétique en vue de multiplier les angles d'approche et d'arriver à l'analyse la plus complète et représentative possible des textes de mon corpus.

Tout d'abord, les deux approches trouvent sans contredit un point commun majeur dans leur volonté de sortir des catégories de pensée connues et reconnues en adoptant une posture réflexive fluide. En d'autres termes, autant la géopoétique que les écoféminismes refusent la rigidité des dualismes et des frontières au profit d'une pensée ancrée dans le dynamisme. C'est notamment pour cette raison que Kenneth White refuse d'offrir une définition nette de la géopoétique, puisqu'une telle définition, aussi générale soit-elle, aurait pour effet de circonscrire, d'encarcaner une démarche, une réflexion émergeant plutôt « de lieu en lieu, de chemin en chemin », (1994, 11)

---

[10] La géopoétique peut parfois être confondue avec les approches écocritique et géocritique. Pour plus d'informations sur les distinctions entre ces diverses approches qui, bien que différentes, présentent de nombreux recoupements, voir l'article de Rachel Bouvet et Stephanie Posthumus « Eco- and Geo-Approaches in French and Francophone Literary Studies » (2016).

c'est-à-dire autant du mouvement de la pensée que de celui du corps. Similairement, Warren conçoit l'éthique écoféministe en tant que « theory-in-process that will change over time. » (2000, 98) Ces deux écoles de pensée se veulent donc évolutives, visant à s'adapter aux réalités et discours sociaux, artistiques, écologiques et académiques qui se modifient au fil du temps.

Cette mouvance de la pensée s'accompagne d'ailleurs d'une attention aux mouvements, mais aussi, de manière plus générale, à la sensibilité et aux expériences du corps. Dans cette optique, il s'agit de développer un savoir incarné, allant à l'encontre de la division corps/esprit centrale à la pensée patriarcale occidentale. Pour ce faire, la géopoétique insiste sur l'importance de l'expérience des lieux, du dehors en tant que manière privilégiée d'établir des liens avec le monde, mais aussi du dialogue entre les différentes formes de savoirs. À ce sujet, Bouvet mentionne :

> Marcher, penser, avancer : les forces intérieures qui nous poussent à aller dehors se nourrissent à la fois du besoin de marcher et de voyager qui nous démange parfois au point de sentir les fourmillements dans les jambes, et d'une pulsion de curiosité, d'une soif de connaitre qui procure des élancements dans l'esprit. […] Le mouvement apparait donc comme un principe premier de la géopoétique. […] Il s'agit de se mettre en route, à la fois physiquement et intellectuellement, afin de traverser les cultures et les disciplines avec une liberté assumée (2015, 23).

Pour sa part, la théorie écoféministe travaille à mettre en valeur l'infinité des éléments naturels, physiques, intellectuels, sociaux, etc. qui influencent la construction de l'identité d'une personne donnée. De cette manière, elle ouvre les frontières du corps en démontrant sa perméabilité aux énergies qui le façonnent alors même que l'individu façonne son environnement en retour. En ce sens, bien qu'ils ne se réclament pas explicitement de ces théories, les travaux de David Abram sur les interconnexions entre les individus (humains comme non-humains) et leurs environnements sont fréquemment convoqués dans le cadre des réflexions écoféministes:

> The boundaries of a living body are open and indeterminate; more like membranes than barriers, they define a surface of metamorphosis and exchange. The breathing, sensing body draws its sustenance and its very substance from the soils, plants and elements that surround it; it continually contributes itself, in turn, to the air, to the composting earth, to the nourishment of insects and oak trees and squirrels, ceaselessly spreading out of itself as well as breathing the world into itself, so that it is very difficult to discern, at any moment, precisely where this living body begins and where it ends. (Abram, 1996, 46-47)

La fluidité, le mouvement, autant que le décloisonnement apparaissent donc comme des notions primordiales de ces deux pensées qui travaillent à la fois à ouvrir les frontières du corps, des divers règnes du vivant et de la réflexion. Dans cette situation, le corps brille par son importance puisqu'il

se présente comme l'interface grâce à laquelle peut s'instaurer un rapport sensible et profond à l'espace et à travers laquelle se développe une multiplicité de connaissances et de compétences.

Cette ouverture fondamentale des frontières affecte la manière même de penser le corps et de vivre les expériences incarnées. De fait, le corps, en tant qu'entité physique, mais aussi en tant que notion, occupe une place centrale dans la construction des pensées écoféministes et géopoétique dans la mesure où ces deux domaines postulent l'importance de la déhiérarchisation et du décloisonnement. En ce sens, le corps n'est plus perçu, dans le cadre des écoféminismes, comme un élément isolé, indépendant du monde qui l'entoure et dont les humain.e.s seraient les seul.e.s maitre.sse.s. C'est dire que ce champ théorique s'intéresse tout particulièrement aux multiples facteurs sociaux, culturels, biologiques, écologiques, etc. qui s'allient, se nouent et se dénouent en un mouvement permanent construisant et modifiant l'identité, développant et marquant le corps d'individus ou de communautés donnés. Dans un tel contexte, le corps humain est donc compris comme un constituant à part entière d'un système dynamique beaucoup plus vaste[11].

Similairement, la géopoétique, par la posture ouverte et la mise à l'écoute du monde qu'elle prône, accorde aussi une importance particulière au corps en tant qu'interface par excellence pour établir un rapport sensible au monde. De fait, la démarche géopoétique privilégie le développement de l'attention portée, lors du contact avec un certain environnement, aux perceptions des émotions, mais aussi à celles des cinq sens venant très souvent enrichir les connaissances encyclopédiques et théoriques. Ainsi, le corps géopoétique devient d'autant plus perméable aux stimulations extérieures que ses frontières sont brouillées par l'expérience d'un sentiment d'immanence :

> Pénétrer dans la cosmosphère exige une expérience des sens qui s'origine en ce point nodal où l'intérieur et l'extérieur mettent fin à leur souveraineté, où l'esprit et les choses sont délogés de leur autarcie. Alors seulement prend corps ce que M. Merleau-Ponty nomme le « chiasme perceptif », c'est-à-dire l'interversion du dehors et du dedans: le Cosmos pénètre dans le sujet et le sujet se prolonge dans le monde. […] le corps ne fait plus séparation mais pont, reliance, […] le corps se dilate en devenant connaturel aux formes extérieures, et […] les formes extérieures accèdent à une texture psychique. (Wunenburger cité par Bouvet, 2015, 31)

Face à cette position sensible, profondément réceptive à toutes les stimulations extérieures et aux flots d'énergie qui façonnent le vivant, les catégorisations rigides s'effacent au profit d'une réflexion

[11] Pour rendre compte de toutes ces influences, la théoricienne Stacy Alaimo développe le concept de trans-corporalité qui « superbly theorizes the body's inseparability from material and discursive processes. As bodies, she says, we are very literally a part of our environment which "is always the very substance of ourselves". » (Grewe-Volpp, 2016, 218)

ancrée dans la fluidité des diverses disciplines convoquées. De plus, cette ouverture, loin d'être uniquement intellectuelle et corporelle, prend aussi une dimension spatiale. De fait, les écoféminismes placent l'espace de la nature au cœur de leurs théories en travaillant à élargir l'ouverture des frontières déjà entamée par les féministes de la deuxième vague qui affirmaient – dans un discours véritablement révolutionnaire à cette époque – que « le privé est public ». À ce jour, dans le cadre de la pensée écoféministe, les sphères domestiques et publiques, urbaines et sauvages se condensent et se rencontrent, laissant place à une vision de l'espace décloisonnée, informée par les innombrables tensions et dynamiques propres aux (éco)systèmes :

> Les systèmes de vie évoluent avec flexibilité et intelligence, non pas en se fermant à leur environnement et en érigeant des murs de défense, mais en s'ouvrant toujours plus largement aux courants de matière énergétique et informationnelle. […] Ici le pouvoir, loin d'être identifié à l'invulnérabilité, exige précisément le contraire – une ouverture, de la vulnérabilité et une disposition à changer. (Macy, 2016, 178)

La question de l'ouverture se situe aussi aux fondements de la géopoétique, trouvant à s'exprimer dans sa recherche de la vastitude non seulement à travers la rencontre de divers espaces naturels, mais aussi au sein du processus même d'écriture. À cet égard, White observe : « Je dirais aussi que l'écriture géopoétique, c'est d'abord la tentative de se situer dans le plus large espace possible. C'est le moyen *d'ouvrir un monde*. » (2008, 80, l'auteur souligne) Dans cette perspective, l'ouverture ne peut se manifester que si nous prêtons oreille à notre environnement et acceptons d'être guidé.e.s par l'appel du dehors nous encourageant à quitter momentanément nos abris. C'est donc motivé.e.s par notre immensité intime que nous laissons l'immensité du monde nous pénétrer et entrer en dialogue avec notre pensée et nos perceptions en vue de mieux les métamorphoser :

> L'écriture prolonge le mouvement d'ouverture au monde amorcé par l'acte de paysage, au cours duquel le sujet prend conscience de l'indétermination fondamentale située au cœur de son appréhension du réel. Lorsque la perception des linéaments du monde s'aiguise, lorsque le sujet s'investit affectivement dans sa relation avec la terre, son paysage intérieur évolue. (Bouvet, 2015, 113)

Or, il convient de mentionner que les travaux de Bachelard, ancrés dans la phénoménologie, précèdent de plusieurs années le développement de la géopoétique. Néanmoins, ils ont beaucoup inspiré la géographie humaniste qui, à son tour, a fortement influencé les réflexions géopoétiques. De fait, la notion d'immensité intime s'est avérée un outil particulièrement opératoire dans le cadre des réflexions et analyses des chercheur.e.s œuvrant dans ce domaine d'études.

1.4 Phénoménologie bachelardienne : Immensité intime et abritement

C'est dans son ouvrage *La poétique de l'espace* (2012 [1957]) que Bachelard développe sa pensée sur l'immensité intime. Convoquant divers textes poétiques, le théoricien réfléchit aux rapports se construisant entre les humain.e.s et certaines figures spatiales telles que la maison ou encore les espaces marquants par leur immensité. Dans ce contexte, l'immensité intime correspond, selon Bachelard, à l'impression de résonnance ressentie lorsque la grandeur d'un paysage fait écho à la vastitude intérieure d'une personne. Paradoxalement, cette impression se fait sentir lorsque l'immensité extérieure nous fait prendre conscience de notre propre petitesse. Les frontières de l'être s'ouvrent alors, nous permettant d'accéder à une certaine forme d'immanence :

> Même si nous sommes conscients de notre être chétif – par l'action d'une brutale dialectique – nous prenons conscience de la grandeur. Nous sommes alors rendus à une activité naturelle de notre être immensifiant. L'immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. (Bachelard, 2012 [1957], 169)

Ainsi, à travers le contact avec l'immensité spatiale, nous nous trouvons projeté.e.s vers l'extérieur et prenons de ce fait conscience de notre immensité intérieure. Mais, dit Bachelard, l'immensité intime ne se résume pas seulement à une résonnance entre intériorité personnelle et extériorité spatiale, elle est aussi vécue comme une intensité de l'être au monde :

> Nous découvrons ici que l'*immensité* du côté de l'intime est une *intensité*, une intensité d'être, l'intensité d'un être qui se développe dans une vaste perspective d'immensité intime. En leur principe, les « correspondances » accueillent l'immensité du monde et la transforment en une intensité de notre être intime. Elles instituent des transactions entre deux types de grandeurs. (176, l'auteur souligne)

Une relation dynamique s'instaure donc entre les deux types d'immensité qui semblent alors mutuellement s'encourager dans leur élargissement[12] jusqu'à ce que les frontières qui les séparent deviennent extrêmement ténues. Dans ce contexte, les valeurs associées à l'immensité s'immiscent à l'intérieur qui acquiert ainsi un statut équivalent à l'extérieur : « La grandeur progresse dans le monde à mesure que l'intimité s'approfondit. […] Lentement, l'immensité s'institue en valeur première, en valeur intime première. » (178) Un échange, une dialectique s'établit entre intimité et immensité, entre intérieur et extérieur qui se révèlent indissociables, complémentaires.

---

[12] « Sans cesse les deux espaces, l'espace intime et l'espace extérieur viennent si l'on ose dire, s'encourager dans leur croissance. » (Bachelard, [1957] 2012, 183)

Le mouvement d'ouverture inhérent au sentiment d'immensité intime trouve sa contrepartie dans celui de l'abritement. Parfois, le contact prolongé avec l'immensité d'un paysage peut effectivement entrainer un besoin de recentrement, de blotissement, visant à maintenir les frontières de l'être qui s'ouvre à son environnement. En parlant de l'espace de la forêt, Bouvet dit : « Se réfugier dans la cabane apparait donc comme une manière de réagir face à l'infini de la forêt. Face à l'immensité, le réflexe est de se blottir au creux d'un espace restreint, chaud, intime, ce qui rejoint la réflexion bachelardienne sur l'immensité intime, sur la solitude ». (2018, 42)

Il va sans dire que ces valeurs de blotissement se trouvent profondément associées à la maison, lieu par excellence de l'intimité : « [O]n prend la maison comme un espace de réconfort et d'intimité, comme un espace qui doit condenser et défendre l'intimité. » (Bachelard, 2012 [1957], 59) Or, un paradoxe similaire à celui que l'on retrouve au cœur de la notion d'immensité intime se profile dans l'essence même de ce lieu. De fait, bien que la maison apparaisse comme un lieu fermé dont la fonction première est de protéger ses habitant.e.s de l'extérieur, elle tend tout de même à s'ouvrir, à multiplier ses dimensions par les rêveries et souvenirs qu'elle abrite. Ainsi, Bachelard soutient que plus le sentiment de sécurité associé à la maison est puissant, plus son ouverture sera grande : « nid, chrysalide et vêtement ne forment qu'un moment de la demeure. *Plus condensé est le repos, plus fermée est la chrysalide, plus l'être qui en sort est l'être de l'ailleurs, plus grande est son expansion.* » (72, je souligne) En ce sens, l'abritement et la protection offerts par la maison sont loin d'être synonymes d'enfermement. Une certaine ouverture demeure toujours, comme pour faire écho, voire contrepoids, au recentrement permis par ce lieu. La dialectique entre extérieur et intérieur, entre immensité et intimité, entre ouverture et recentrement se maintient.

Cette ouverture, cette disponibilité de l'être à son environnement ne sont pas sans rappeler certains éléments des discours écoféministes et géopoétiques. Ainsi, comme nous l'avons vu précédemment, Joana Macy, en développant sa pensée sur les flux d'informations qui traversent sans cesse notre environnement, soutient que les organismes vivants, plutôt que de chercher à s'isoler de leurs milieux, évoluent en s'ouvrant toujours davantage à eux (2016, 178). Similairement, la notion d'immensité intime – par la résonnance qu'elle stipule entre une personne et son environnement – évoque la sensibilité et l'écoute recherchées dans le cadre de la démarche géopoétique. C'est dans l'intimité du contact avec l'espace qu'il est possible d'atteindre la

disponibilité physique et psychique nécessaire à l'établissement d'un rapport géopoétique au monde :

> La géopoétique place au premier plan de ses préoccupations l'exploration physique des lieux, *in situ*, l'interaction concrète avec l'environnement, qu'il soit naturel ou urbain, la perception intime des paysages, le cheminement singulier d'un individu, immergé dans le monde. Entrer en contact avec le dehors, avec les choses, implique d'adopter une démarche particulière, où l'on tente de se débarrasser des filtres qui composent la manière habituelle de voir les choses, de décentrer le regard, l'ouïe, le toucher, afin de laisser le monde venir à soi. (Bouvet, 2015, 26, l'autrice souligne)

1.5 Habiter : À la rencontre entre ménagement et appropriation

Lors de sa célèbre conférence « Bâtir, habiter, penser », Martin Heidegger s'applique à définir la notion d'habiter. Pour ce faire, le philosophe plonge dans l'étymologie du terme afin de mettre en lumière les diverses significations qu'il condense. Il commence par détailler la signification de l'habiter comme la manière, pour les humains, d'être au monde[13]. Il poursuit ensuite en s'intéressant à la dimension de soin et de culture contenue dans ce terme et termine en remarquant l'importance du bâtir sous-entendu dans cette pratique complexe et polysémique. En se basant sur ces trois composantes de l'habiter – la manière d'être au monde des humain.e.s, les soins et la culture et, finalement, le bâtir –, le théoricien déploie sa pensée, s'attardant à démontrer que l'actualisation de ce concept dépend nécessairement d'un travail, d'un ménagement visant à la fois à libérer et à protéger toute chose se trouvant dans un espace donné :

> Ce ménagement lui-même ne consiste pas seulement en ceci que nous ne faisons rien à celui ou à cela qui est épargné. Le véritable ménagement est quelque chose de *positif*, il a lieu quand nous laissons dès le début quelque chose dans son être, quand nous ramenons quelque chose dans son être et l'y mettons en sûreté, quand nous l'entourons d'une protection – pour parler d'une façon qui s'accorde avec le mot *freien*. Habiter, être mis en sûreté, veut dire : rester enclos (*eingefriedet*) dans ce qui nous est parent (*in das Frye*), c'est-à-dire dans ce qui est libre (*in das Freie*) et qui ménage toute chose dans son être. *Le trait fondamental de l'habitation est ce ménagement*. (Heidegger, 2017 [1958], 175-176, l'auteur souligne)

À la lumière de cette citation, il apparait que le ménagement implique la mise en place d'une frontière à l'intérieur de laquelle les choses peuvent croitre, se développer dans leur être. Mais, plutôt que de signifier la fermeture, la frontière, selon Heidegger, se présente avant tout comme une condition première d'existence. Ainsi, le philosophe remarque : « La limite n'est pas ce où

---

[13] « La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes *sommes* sur terre est le *buan*, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter. » (Heidegger, [1958] 2017, 173, l'auteur souligne)

quelque chose cesse, mais bien […] ce à partir de quoi quelque chose *commence à être*. » (183, l'auteur souligne). Pour résumer brièvement, l'habiter, selon Heidegger, se manifeste à la fois à travers le processus de ménagement et les frontières qui en résultent, à travers l'acte de bâtir qui consacre cet espace ménagé en lieu et, finalement, à travers la protection et les soins apportés à tout ce qui se trouve à l'intérieur de la frontière.

Fait intéressant, Serfaty-Garzon, sociologue spécialiste des questions relatives à l'habitat et à l'intimité, développe une notion très similaire, l'appropriation, pour rendre compte des différentes étapes propres à l'acclimatation à une nouvelle maison. Tout comme le ménagement, l'appropriation s'actualise par le travail investi dans le lieu qu'est la maison, résultant en l'établissement d'une réciprocité entre la demeure et ses habitant.e.s. C'est donc par l'entremise de ce dialogue transformateur pour les deux partis que se développe l'intimité :

> Les gestes de l'aménagement de la demeure traduisent ainsi une quête identitaire, un cheminement intérieur et une histoire intime. En ce sens, l'appropriation de la maison est un mouvement vers une nouvelle réalité qui doit nous ressembler, nous exprimer, mais aussi nous permettre de nous transformer. Ce gauchissement de l'être n'est cependant possible, nous dit Pierre Sansot, que lorsqu'il y a consentement intérieur, proximité élective entre l'habitant et le lieu objet de son appropriation. (Serfaty-Garzon, 1999, 71)

Par ailleurs, la théoricienne fait remarquer que le travail d'appropriation s'accompagne aussi du développement de différents savoirs et savoirs-faire intériorisés par l'individu comme autant d'outils auxquels il peut faire appel dans le cadre de situations futures[14]. À la lumière de ces observations, il est donc possible d'avancer que les transformations identitaires inhérentes au processus d'appropriation trouvent en partie leur cause dans ces apprentissages incontournables qui prennent place lorsqu'une personne apprivoise sa nouvelle demeure.

Dans cette situation, il est pertinent de noter que l'habiter, en tant que finalité du travail d'appropriation, organise l'espace: « Habiter, c'est organiser le monde à partir d'un centre, retirer de l'univers inconnu et chaotique un espace que l'on pourvoit de limites, et dont *le sens est conféré par l'habitant*. » (55, je souligne) Cette observation de Serfaty-Garzon nous éclaire aussi quant à une autre fonction fondamentale de l'habiter : donner du sens à un espace donné. En ce sens, habiter,

---

[14] « Confronté à ses actions sur la nature et à des objets produits par lui, mais dotés d'une existence autonome et qui lui sont devenus étrangers, l'individu se les approprie à travers l'intériorisation des savoirs, de savoir-faire, et de capacités dont cette production a été l'occasion mais aussi de capacités historiquement formées. *Cette intériorisation constitue le cœur de l'appropriation.* » (Serfaty-Garzon, 2003, 2-3, je souligne)

en tant que travail de signification et d'organisation, implique l'apprentissage d'une certaine forme de langage, celui du lieu qui sera habité, afin de saisir ses particularités et de les intégrer comme autant d'éléments familiers. Conséquemment, l'habitation se manifeste par l'instauration d'un dialogue entre une personne et l'environnement qui deviendra son chez-soi, phénomène que Serfaty-Garzon nomme le « gauchissement de l'être » (71). Plus encore, si nous revenons quelques instants à la pensée de Heidegger, il est possible de remarquer que l'échange qui s'établit entre une personne et son milieu influence la forme même de la maison puisque les caractéristiques de sa construction doivent répondre le plus possible aux exigences de l'environnement :

> *C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir.* […] Ici, ce qui a dressé la maison, c'est la persistance sur place d'un (certain) pouvoir : celui de faire venir dans les choses de la terre et le ciel, les divins et les mortels en leur *simplicité*. C'est ce pouvoir qui a placé la maison sur le versant de la montagne, à l'abri du vent et face au midi, entre les prairies et près de la source. (Heidegger, 2017 [1958], 191, l'auteur souligne)

Puisque, comme mentionné plus tôt, le processus de ménagement correspond à la libération des choses qui peuplent un lieu, les laissant s'épanouir dans leur être, le bâtir qui s'en suit ne peut qu'adapter ses formes pour se fondre, s'insérer délicatement dans les interstices laissés entre les éléments déjà présents. Le gauchissement de l'être influence donc jusqu'à l'architecture de la maison qui doit s'intégrer autant que faire se peut à l'endroit où elle est construite.

1.6 Le chemin, la cabane et la maison

À la lecture des récits de Strayed et Hegland, trois figures spatiales, le chemin, la cabane et la maison se profilent. Or, ces lieux condensent bon nombre de tensions liées aux processus d'appropriation et de ménagement, avec tout ce qu'ils impliquent de transformation du rapport au corps, d'apprentissages et d'ouverture de l'intimité pour y inclure l'immensité de la nature. Autant la cabane, la maison que le chemin apparaissent donc comme des lieux à part entière – se démarquant nettement du reste de l'espace naturel – qu'il convient d'examiner en profondeur.

1.6.1 Le chemin : Lieu, mouvement et stratification

Ontologiquement marqué et défini par le mouvement, le chemin est une figure spatiale polysémique, pouvant être compris à la fois comme partie intégrante d'un espace plus vaste – celui d'un paysage naturel, par exemple – ou encore en tant que lieu à part entière, doté de frontières

précises. Dans tous les cas, la longueur du chemin détermine d'emblée un mode d'appréhension graduel de sa superficie, au gré des déplacements. Conséquemment, il s'avère impossible de saisir cette figure spatiale dans son entièreté, la parcelle parcourue finissant inévitablement par se dérober alors que nous entrons en contact avec les sections qui demeurent encore à appréhender.

C'est précisément cette inhérence du mouvement propre au chemin qui permet de le concevoir comme un lieu. À ce sujet, Claude Reichler remarque que « le chemin *va dans un sens*. Il est un vecteur orienté, qui met en rapport des moyens et des fins, qui réunit un point de départ à un point d'arrivée. » (2007, 37, l'auteur souligne) La « propriété directionnelle du chemin » (37) fait donc en sorte de lier de nombreux points entre eux, leur donnant une certaine cohérence. Face à cette constatation, il semble pertinent de convoquer les critères formulés par Heidegger pour identifier un lieu. Selon le philosophe, un lieu assurerait une fonction unificatrice, créant, autour de lui, un espace où seraient à leur tour regroupées différentes places. Dans son essai « Bâtir, habiter, penser », il développe sa réflexion en convoquant la figure du pont :

> Le pont est une chose, il rassemble le Quadriparti, mais il le rassemble de telle façon qu'il lui donne un emplacement. À partir de cet emplacement se déterminent les places et les chemins par lesquels un espace est aménagé. Les choses qui d'une telle manière sont des lieux accordent seules, chaque fois, des espaces. […] *Il s'ensuit que les espaces reçoivent leur être des lieux et non de* « *l'* » *espace*. […] Le pont est un lieu. […] L'espace installé par le pont renferme une variété de places, plus ou moins proches ou éloignées du pont. (Heidegger, 2017 [1958], 183-184, l'auteur souligne)

De cette citation, qui condense toute la complexité de la pensée de Heidegger, je souhaite retenir la capacité des lieux à organiser l'espace qui les entoure en créant, par leur seule présence, des relations de distance et de proximité entre des places, relations qui, autrement, n'existeraient pas.

À la lumière de la réflexion de Heidegger, il est donc possible d'affirmer que le chemin peut bel et bien être considéré comme un lieu puisque le mouvement qu'il implique a automatiquement pour effet d'établir un lien non seulement entre le point de départ et le point d'arrivée, mais aussi entre toutes les places intermédiaires – séparées par des intervalles d'espace – qui ponctuent le chemin : « Ainsi la proximité et l'éloignement, entre les choses et l'homme peuvent-ils devenir de simples distances, les écartements d'un intervalle. […] [D]ans les espaces aménagés par des lieux, on découvre toujours l'espace comme intervalle » (185). L'existence de ces intervalles réitère encore une fois l'importance du mouvement qui cautionne l'appréhension de l'espace telle que vécue sur

le chemin. À cet égard, de la seule présence dans un lieu résulte, selon Heidegger, la capacité de parcourir l'espace qu'il organise. S'en suit une projection de l'être vers l'extérieur :

> [N]ous nous déplaçons toujours à travers les espaces de telle façon que nous nous y tenons déjà dans toute leur extension, en séjournant constamment auprès des lieux et des choses proches ou éloignés. […] Il n'arrive jamais que je sois seulement ici, en tant que corps enfermé en lui-même, au contraire je suis là, c'est-à-dire me tenant déjà dans tout l'espace; et c'est seulement ainsi que je puis le parcourir. (187-188)

Bien évidemment, le chemin est loin de se résumer à la seule dimension d'une trace, d'un sillon creusé par des passages répétés sur l'épiderme de la Terre. De fait, de nombreuses couches de sens se trouvent juxtaposées dans ce lieu vécu concrètement – par l'interaction directe entre le corps et l'environnement – mais aussi de manière imaginaire ou anticipatoire, par la projection vers l'ailleurs que cette figure spatiale convoque. Le contact avec le lieu réel du chemin, avec les sensations qu'il génère chez une personne donnée, permet donc de reconnecter, à travers le parcours de la marche, avec des songes et des souvenirs. C'est dire que la fonction unificatrice qui fait du chemin un lieu dépasse la seule spatialité et s'applique aussi à la temporalité dans la mesure où la rencontre avec ce lieu stimule la réémergence du passé.

Il est possible de mettre en lien la figure du chemin avec une autre entité spatiale, celle de la maison. De fait, la demeure, selon Bachelard, comporte deux dimensions : la maison natale, soit le bâtiment réel, et la maison onirique, une entité constituée de rêveries et de souvenirs. Puisque ces événements passés ont été vécus dans le lieu réel qu'est la maison natale, « le corps de songes » (Bachelard, 2012 [1957], 33) qu'est la maison onirique se trouve greffé à la structure de la demeure :

> La maison natale est plus qu'un corps de logis, elle est un corps de songes. Chacun de ses réduits fut un gîte de rêverie. […] [I]l existe pour chacun de nous une maison onirique, une maison du souvenir-songe, perdue dans l'ombre d'un au-delà du passé vrai. Elle est, disais-je, cette maison onirique, la crypte de la maison natale. (33)

Un phénomène similaire de « logement » des rêveries et des souvenirs semble prendre place lors du parcours du chemin. Les pensées vagabondent, stimulées par le rythme de la marche, par la distance parcourue. Des lieux ou des sensations familières éveillent des souvenirs depuis longtemps endormis et conservés de l'oubli dans quelque détour du chemin. Or, ce sont précisément ces souvenirs qui font prendre au flot de réflexions des tangentes inattendues.

Par ailleurs, ce rapport particulier entre souvenirs et mouvement, établi par la figure du chemin, convoque une autre forme de déplacement, celui de la lecture. Considérant que la lecture, tout

comme l'écriture, suppose un mouvement – celui des yeux sautant d'un mot à l'autre, celui de la main qui se déplace au fil des traces qu'elle laisse sur la page – les résonnances entre les déplacements du corps et ceux de la pensée ainsi que les rapports qu'ils entretiennent respectivement avec les souvenirs seront explorés en profondeur dans mon troisième chapitre. Pour l'instant, je me contente de souligner la similarité entre le mouvement de la marche et celui de la lecture géopoétique – tous deux centrés sur l'appréhension graduelle et l'ouverture – ainsi que le lien indéniable qui se crée entre les traces laissées par les pas sur le chemin et celles retrouvées sur la page, résultat de l'acte d'écriture : « [L]es chemins se trouvent décrits ou racontés dans leurs modes d'apparaitre *pour un sujet* : donnés à voir comme réalité perçue en un lieu et en un temps, mais aussi intériorisés comme traces mentales et transcrits à l'aide des ressources du langage. Ils prennent alors leur pleine dimension. » (Reichler, 2007, 33, l'auteur souligne)

1.6.2 La cabane : Lieu d'ouverture au monde

En contrepartie de la mobilité inhérente au chemin apparaissent deux figures spatiales marquées par le blotissement et la stabilité : la maison et la cabane. Entre intérieur et extérieur, entre abritement et contact avec les « respirations du monde » (Loubes, 2010, 128), la cabane est une figure spatiale particulièrement complexe et évocatrice. Malgré son caractère fondamentalement ouvert, elle concentre, selon Bachelard, les valeurs d'abritement et de protection dans leur forme la plus primaire : « Avec la hutte […] nous venons d'indiquer sous sa forme la plus simplifiée la condensation d'intimité du refuge. » (2012 [1957], 50) Il remarque aussi : « Elle doit recevoir sa vérité de l'intensité de son essence, l'essence du verbe habiter. […] De dépouillement en dépouillement, elle nous donne accès à l'absolu du refuge. » (46) Évidemment, ces caractéristiques de la cabane ne sont pas sans faire écho à la simplicité primordiale de la maison paysanne – telle que décrite par Heidegger – réunissant tous les éléments du Quadriparti dans la sobriété d'une habitation parfaitement adaptée à son milieu. Ainsi, par la simplicité de son architecture qui lui permet de se fondre, de s'intégrer entièrement à l'espace où elle est construite, la cabane s'avère une figure géopoétique extrêmement prégnante. Jean-Paul Loubes, dans son *Traité d'architecture sauvage* propose une exploration exhaustive de cette figure afin d'exposer ce qui la rend si signifiante dans notre imaginaire de l'habiter. Dans la mesure où sa construction artisanale implique une ouverture fondamentale vers l'extérieur qui s'immisce par tous les interstices de la cabane –

résultant en un brouillage permanent des frontières entre le dehors et le dedans – un échange constant entre ces espaces s'établit, remettant en question notre rapport au monde :

> La *figure de la cabane* permet d'explorer l'un des aspects de la géopoétique, celui qui induit un rapport à la terre et au monde, au-delà de la protection de la personne qui est la finalité de tout abri. Nous avons développé l'idée de la cabane comme interface entre l'homme et le monde, essayant de dire en quoi, bien plus que la *maison*, la cabane permettrait *d'habiter* le monde et d'y séjourner parmi les choses. Elle a ceci de particulier qu'en elle demeure réduite la distance entre l'homme habitant et le cosmos. Par-là même, elle est une figure géopoétique, une forme pratique du rapport au monde, l'une des plus simples. Forme première, elle constitue un objet privilégié pour explorer ce rapport du *dedans* avec le *dehors*. Nous voici au cœur de la question de la géopoétique. (Loubes, 2010, 95-96, l'auteur souligne)

Loubes poursuit en mentionnant que la construction d'une cabane représente une projection de l'être vers l'extérieur, dans la volonté d'une personne de s'approprier un espace, de fonder un lieu en faisant preuve de créativité et en usant de différents savoirs-faire :

> C'est une projection de l'être vers le dehors, par le moyen d'un réarrangement des fragments de la nature, du lieu, que sont les troncs et branches, les pierres relevées sur le site. Elle manifeste une volonté extérieurement visible, un savoir-faire, une prise de possession du territoire par un arrangement d'objets qui, s'il ne tient pas nécessairement d'un *projet* (acte identifié, défini, descriptible *avant* sa mise en œuvre), relève au moins de la manifestation du pouvoir de transformation du constructeur. (124, l'auteur souligne)

Ce travail de transformation de l'environnement se présente donc comme une manière de faire l'expérience de l'immensité intime. Dans l'échange, la négociation avec les divers éléments déjà présents dans un milieu, l'individu est en mesure d'établir une relation d'intimité, de familiarité avec un espace aussi vaste que celui, par exemple, de la forêt. Par ailleurs, toujours selon Loubes, l'édification d'une cabane s'avère une manière de vivre une expérience primordiale, celle de s'éprouver en phase avec un environnement, mais aussi avec un passé et un héritage très anciens :

> De cette expérience, chacun d'entre nous a l'idée, mais elle s'énonce pourtant par des mots assez vagues : quête de l'essentiel, harmonie avec l'univers, communion avec la nature […]. Par la cabane, chacun tente et espère se relier à l'espèce, à son ancêtre le chasseur d'avant le néolithique et découvrir la vérité du monde, le vrai des saisons et de ses habitants, la violence, la beauté et les trésors de « la vraie vie ». (156-157)

C'est dire que la cabane, dans son apparente simplicité, condense une multiplicité d'expériences qui marquent profondément l'identité en contribuant à nous replacer autant au sein d'une temporalité naturelle primordiale que dans un ensemble de connaissances et d'expériences acquises par des générations et des générations d'humain.e.s avant nous.

En plus de faire entrer les personnes qui la construisent et la fréquentent dans la temporalité lente et ancienne de la nature, la cabane a aussi pour effet de reconvoquer celle de l'enfance,

accompagnée de son imaginaire : « Certes, pour l'enfant, l'imaginaire peuple l'entreprise qu'est la construction d'une cabane. La cabane est un pont entre cet imaginaire, produit du Moi, et la magnitude du monde. » (110) L'un des lieux des premières expériences de l'habiter[15], la cabane, tout comme la maison natale bachelardienne, se dote ainsi d'une dimension imaginaire empreinte de rêverie. C'est possiblement pour cette raison que cette figure s'avère si marquante dans notre imaginaire. Au même titre que la demeure, la cabane condense les expériences primordiales de l'habiter ainsi que les valeurs d'abritement et de rêverie tout en cautionnant un rapport sensible et significatif au monde. Dans cette situation, les souvenirs et l'imaginaire viennent recouvrir cette construction précaire d'une patine d'intimité profondément ancrée dans l'environnement.

Bien qu'il existe de nombreuses similarités entre la figure de la cabane et celle de la maison, une tension s'installe entre ces deux lieux dès qu'il est question de leurs frontières et de leur étanchéité. De fait, alors que la maison est reconnue pour sa capacité à sceller ses limites afin de protéger ses habitant.e.s des éléments extérieurs, la cabane apparait plutôt comme le lieu de l'ouverture la plus complète sous-entendant le maintien d'un dialogue constant avec le milieu :

> S'il est bien entendu que la cabane est destinée à protéger celui qui la construit, tout comme la maison, nous retenons ici son autre facette, sa faculté de mimétisme, d'osmose avec l'environnement avec lequel elle fait corps par son peu d'étanchéité au monde. La maison fournit le *clos* alors que la cabane recherche *l'ouvert*. (97-98, l'auteur souligne)

Néanmoins, la maison occupe une place centrale dans l'identité et l'habiter de chacun.e, en plus de demeurer la manifestation première de la sécurité et de l'intimité.

1.6.3 La maison : Appropriation, identité et correspondance au corps

Pour Gaston Bachelard, la maison représente la figure spatiale par excellence de la protection, de la rêverie et de l'intimité. L'architecture de la demeure a donc la propriété de « loger » les souvenirs et les songes des habitant.e.s en toute sécurité :

> La maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix. […] La maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. […] Bien entendu, grâce à la maison, un grand nombre de nos souvenirs sont logés et si la maison se complique un peu, si elle a cave et grenier, des

[15] « L'édification d'une cabane est la première manifestation de la volonté *d'habiter*, c'est-à-dire d'être sur terre… Manifestation de l'être, une des plus importantes et structurantes dans la vie de l'enfant. » (Loubes, 2010, 124, l'auteur souligne)

> coins et des couloirs, nos souvenirs ont des refuges de mieux en mieux caractérisés. (Bachelard, 2012 [1957], 26-27)

Bien plus qu'un lieu de protection où Bachelard semble imaginer, comme seules actions, des rêveries quasi-passives, la maison se trouve aussi activement habitée, appropriée à travers les pratiques et les habitudes de vie de ses habitant.e.s.

Comme je l'ai mentionné précédemment, une des étapes incontournables des processus de ménagement et d'appropriation s'actualise lors de l'instauration de frontières qui délimitent clairement un intérieur d'un extérieur. Or, cette frontière s'avère d'autant plus importante dans le cas de la maison, car c'est sur son étanchéité que repose sa fonction de protection. Par contre, il apparait évident que cette limite, en plus de sa capacité à se fermer pour isoler des potentielles menaces du monde extérieur, doit aussi être en mesure de s'ouvrir afin de permettre aux personnes qui habitent la maison de circuler librement :

> Toute demeure humaine, palais ou masure, habitation individuelle ou appartement, réalise en effet une enceinte à l'intérieur de laquelle les membres de la famille peuvent perpétuer les gestes élémentaires de l'existence – repos, nourriture, travail, loisir – […] à ce titre elle doit pouvoir se clore. Mais la porte qui protège ainsi son intimité reste d'abord un accès. L'homme ne saurait demeurer éternellement en sa maison et l'ermite lui-même doit aller quérir sa nourriture. (Pezeu-Massabuau, 1983, 58)

De cette isolation de l'intérieur de la demeure, s'opposant au chaos du monde extérieur, une certaine organisation spatiale, chargée de significations intimes, émerge. Ce lieu se trouve rapidement élu en tant que centre, en tant que quartier général, à partir duquel sont planifiés des déplacements et des voyages à l'extérieur de ses limites. Lieu que l'on quitte pour mieux y revenir, la maison est donc de tout temps associée au ressourcement et à la stabilité :

> Key defining concepts of the home include 'centrality', 'continuity', 'privacy', and 'personal identity'. The centrality concept reflects the fact that the home is our primary territory. It lends a certain permanence to our lives; it is a place where we have a great deal of control over what happens and where it is ours to use and do what we want. (Gunter, 2000, 11)

Tout de même, il est important de noter que ce n'est pas seulement le temps passé dans la maison qui définit le rapport entretenu avec elle. De fait, les interactions entre les habitant.e.s et le monde extérieur viennent elles aussi profondément influencer la perception de la demeure ainsi que les significations qui lui sont conférées. En ce sens, Shelley Mallett observe :

> Journeys away from home, for no matter how trivial or routine a purpose, are thought to constitute both home and traveler. Dovey (1985) claims that these journeys establish the

> thresholds and boundaries of home, particularly boundaries associated with time and the experience of being at home. (2004, 78)

C'est dire que les valeurs associées à la maison ainsi que l'importance accordée à ses frontières sont sujettes à diverses transformations, suivant les expériences marquantes – même celles vécues à l'extérieur de ses limites – des personnes qui l'habitent. Conséquemment, si le dehors semble menaçant, la maison apparaitra d'autant plus protectrice et l'étanchéité de ses frontières sera recherchée pour la sécurité qu'elle assure. Inversement, à partir du moment où l'extérieur est perçu comme un espace accueillant et familier, la demeure, en phase avec les perceptions de ses habitant.e.s, aura tendance à s'ouvrir davantage. Des fenêtres seront déverrouillées en vue de laisser pénétrer une douce brise, une porte entrebâillée pour permettre à un.e ami.e d'entrer dans ce lieu familier aux limites dont la relative porosité sera, dans cette situation, recherchée.

Dans la mesure où une réciprocité s'instaure entre la maison et ses habitant.e.s qui évoluent en parallèle, il est possible d'analyser la demeure en tant que lieu qui condense et représente l'identité d'une personne donnée. Alors que l'installation dans un nouveau chez-soi nécessite, comme le mentionne Serfaty-Garzon, un « gauchissement de l'être », réciproquement, ce lieu se trouve graduellement transformé, par le biais du travail d'appropriation, pour répondre aux besoins de ses résident.e.s. En d'autres termes, un dialogue voire même une dialectique se développe entre l'habitant.e et sa maison alors que les deux partis se façonnent mutuellement au même titre que chaque être vivant exerce une influence sur son écosystème :

> Being at home involves the 'immersion of a self in a locality'. The locality 'intrudes' upon the self through the senses, defining 'what one smells, hears, touches, feels, remembers'. Equally the self penetrates the locality. *Accordingly the boundaries between home and self and between home and away are permeable.* (79, je souligne)

C'est précisément cette porosité, ce brouillage entre les frontières du soi et celles de la maison qui cautionne l'association, si fréquente dans notre imaginaire, entre le corps et la demeure. De fait, nombreuses sont les métaphores témoignant de l'anthropomorphisation de ce lieu : pour le regard imaginatif, les fenêtres deviennent des yeux, la porte se fait bouche qui n'a de cesse d'avaler et de recracher ses habitant.e.s, la charpente craque comme de vieux os sous l'assaut des éléments[16]…

---

[16] « Ainsi, en face de l'hostilité, aux formes animales de la tempête de l'ouragan, les valeurs de protection et de résistance de la maison sont transposées en valeurs humaines. La maison prend les énergies physiques et

Mais, bien plus qu'une simple similarité de formes, l'association entre le corps et la maison concerne aussi la dialectique primordiale et structurante entre l'intérieur et l'extérieur. À cet égard, Serfaty-Garzon note, à propos de la notion d'intériorité, qu'elle

> évoque ce qui a rapport au dedans, dans l'espace compris entre les limites d'une maison ou du corps. Polysémie du terme donc, qui nous renvoie à l'homologie entre l'intérieur domestique et l'intérieur de la personne. […] Entre mon intérieur et le monde, il y a les limites de mon corps, ma peau. De la même façon, entre l'intérieur habité et le dehors, il y a les murs de la maison. (2003, 6-7)

Il va sans dire que cette proposition présente bon nombre de similarités avec la notion de Moi-peau, telle que théorisée par Didier Anzieu (1995). Selon cet auteur, la maison se présenterait, dans une certaine mesure, comme une extension, une couche protectrice additionnelle se superposant, tout comme les vêtements, au corps d'une personne afin de la protéger des agressions extérieures. Dans cette situation, les frontières de la demeure, au même titre que la peau qui entoure notre corps, deviennent un lieu d'interaction entre soi et le monde :

> Par la peau nous sentons l'espace environnant, le froid, l'humidité et la chaleur. Elle assure la protection du corps contre les agressions extérieures à l'image de la maison pour l'homme. La peau est pour le corps ce que le seuil est pour la maison, un espace de l'entre-deux, entre le corps et l'espace environnant. (Amrouche, 2008, 83)

1.7 Pour la suite…?

Maintenant que les approches théoriques et notions nécessaires à l'analyse ont été définies, le moment est venu de me lancer dans l'exploration des textes de mon corpus. J'entamerai le volet analytique de mon mémoire en m'intéressant principalement au roman *Into the forest*, qui se révèle un excellent texte pour examiner les figures de la maison et de la cabane ainsi que la tension qui s'instaurent entre elles. De fait, le récit donne autant à voir les différentes étapes de ménagement et d'appropriation entreprises par Nell et Eva que l'actualisation de l'association symbolique entre le corps et la maison/cabane. Conséquemment, dans le cadre de mon second chapitre, je me pencherai spécifiquement sur la dimension spatiale du rapport entre les personnages et la nature. Tout d'abord, je prendrai le temps d'exposer les caractéristiques et potentialités propres aux espaces de la forêt et du désert. Ensuite, j'aurai l'occasion de mettre à l'épreuve les outils

---

morales d'un corps humain. Elle bombe le dos sous l'averse, elle raidit les reins. » (Bachelard, [1957] 2012, 58-59)

géopoétiques et écoféministes définis en début de chapitre en explorant les nombreuses facettes des figures de la maison et de la cabane. Ainsi, sans plus tarder, je réponds à l'appel de la forêt…

CHAPITRE II

SPATIALITÉS

2.1. Femmes à la rencontre des confins

2.1.1 Balises et projections

Dans ce deuxième chapitre, je souhaite explorer la dimension spatiale de la relation entre les personnages féminines et la nature. Pour ce faire, je m'intéresserai aux diverses figures spatiales – la cabane/tente, la maison et le chemin – présentées dans les œuvres de Strayed et Hegland en plus de m'attarder aux multiples étapes de ménagement et d'appropriation des lieux traversés par les protagonistes. Or, bien que la dimension corporelle, physique, joue un rôle prépondérant dans l'établissement de ces dynamiques, je n'aborderai que rapidement cet aspect qui sera davantage développé dans le troisième chapitre à travers l'analyse de *Wild*. Dans la mesure où le roman *Into the forest* décrit extensivement l'espace de la forêt et, surtout, les liens profonds que développent Nell et Eva avec ce milieu, l'analyse présentée dans ce chapitre se centrera principalement sur celui-ci. Néanmoins, certains segments seront consacrés au récit de Strayed qui propose une vision différente de l'habiter, marquée par le mouvement de la marche. Certains éléments des textes seront donc comparés afin d'arriver à une conception la plus riche possible de l'habiter. Malgré leurs grandes différences de propos et de prémisses, *Into the forest* et *Wild* présentent de nombreuses similarités dont une se trouve sans contredit dans les espaces au sein desquels les protagonistes évoluent. De fait, même si le premier se déroule en forêt et le second dans le désert, deux environnements en apparence on ne peut plus différents, un lien certain les unit : celui de leur immensité et de leur inhospitalité. L'un et l'autre se présentent ainsi comme de parfaits exemples de ce que Bouvet et Olivieri-Godet (2018) appellent les confins.

2.1.2 Entre désert et forêt : La question des confins

Il suffit de regarder des images du désert et de la forêt pour prendre conscience qu'ils ne sont pas des espaces comme les autres. Ces régions presqu'entièrement sauvages, s'étendant parfois sur des milliers de kilomètres, font effectivement partie des derniers espaces – avec les océans – inoccupés par les humain.e.s. Ils conservent donc une part d'inconnu, de mystère, et entretiennent pour cette raison un imaginaire profondément polarisé entre la peur et l'attraction. De fait, l'immensité de ces contrées tout comme leur caractère inhospitalier à la vie humaine font du désert et de la forêt des espaces au creux desquels subsiste la puissance de la nature dans toute sa violence et sa beauté. Pour les personnes qui s'y aventurent, le contact avec ces milieux prend ainsi souvent une dimension initiatique dans la mesure où la confrontation avec l'immensité occasionne des métamorphoses identitaires, encourageant l'ouverture des frontières de l'être.

À première vue, le désert et la forêt ne pourraient être plus différents. Alors que le premier se démarque par l'absence presque totale de végétation, la seconde abrite d'innombrables espèces de plantes et d'arbres. Là où le désert est caractérisé par l'aridité de son climat, la forêt reçoit régulièrement des averses, en plus d'héberger, la plupart du temps, de nombreux cours d'eau. Malgré tout, certains éléments déterminants permettent de les réunir : leur caractère inhospitalier pour la vie humaine, leur immensité et l'absence de repères et d'infrastructures. Or, c'est précisément sur ces éléments que repose la définition des confins. Désert, mer et forêt se trouvent de ce fait inextricablement liés : « Ce qui fait d'eux des confins, c'est avant tout leur caractère inhospitalier, impropre à l'épanouissement de la vie humaine. La sécheresse extrême (désert), la végétation abondante (forêt), le manque de terre (océan) obligent les êtres humains à s'adapter à leur environnement. » (Bouvet, 2018, 19) Même si les caractéristiques de ces espaces peuvent souvent donner envie de les éviter, leur contact se révèle la plupart du temps bénéfique pour les personnes qui entreprennent de se mettre à l'écoute de la nature et d'elles-mêmes. De fait, l'éloignement de la civilisation et de toutes ses infrastructures a pour effet de stimuler l'adoption d'un nouveau regard, le développement de réflexions inédites[17]. Mais, avant d'arriver à de grandes

[17] « Très souvent, les confins offrent l'occasion d'effectuer une retraite loin de la civilisation occidentale, de prendre de la distance par rapport aux systèmes de pensée dominants. Ils favorisent ainsi le déploiement d'expériences sensibles inédites et l'apparition de nouvelles pistes de création et de recherche. » (Bouvet, 2018, 22)

réalisations philosophiques, il faut parvenir à combler ses besoins primaires en vue de survivre aux conditions de vie exigeantes des confins.

2.1.3 Désert

L'inhospitalité du désert n'a plus besoin d'être décrite. Non seulement la chaleur y est-elle étouffante, mais elle s'y trouve intensifiée par l'aridité du climat et l'absence presque totale d'abri. En d'autres termes, il n'existe rien pour protéger la personne courageuse – ou intrépide – de l'immensité de cet espace et de la rigueur des éléments. Dans cette situation, quelles pourraient bien être les motivations poussant certains individus à rechercher le contact de ces étendues désolées? Rachel Bouvet, dans son essai *Pages de sable,* avance l'hypothèse suivante :

> Au milieu des sables et des roches, l'être est réduit à n'être qu'un point; l'immensité qui l'environne le comble et fait de lui un être infiniment petit; dès lors, c'est sa propre situation dans l'espace qui le fait réfléchir. S'il ne peut saisir le désert par la pensée, parce qu'il excède les limites mêmes du « saisissable » par l'œil, parce qu'il n'offre aucune prise à la condition humaine qui est la sienne, comment comprendre ce plaisir secret, intime, cette tension née de l'immensité entraperçue, cet épanchement de sens? […] Sans doute parce que « [l]e spectacle extérieur vient aider à déplier une grandeur intime », comme le dit Bachelard en cherchant à définir la notion d'immensité intime : « Il semble alors que c'est par leur 'immensité' que les deux espaces : l'espace de l'intimité et l'espace du monde deviennent consonants. Quand s'approfondit la grande solitude de l'homme, les deux immensités se touchent, se confondent. » (2006a, 33)

Le désert se caractérise aussi par l'absence de repères. Point de panneaux ni de routes dans cet espace qui, à première vue, peut sembler complètement vide. Où sont les plantes et les bâtiments? Où sont les cours d'eau et les animaux? Notre regard les cherche, sans succès : « Entre la création et l'apocalypse de la désintégration, le paysage parle pour lui-même. Le désert s'identifie à l'absence. » (Bobbé, 1997, 153) Face à ce constat, il apparait bien que le désert est loin d'être habitable pour les humain.e.s. Puisque les éléments nécessaires à la survie y sont si cruellement limités, il s'avère impossible d'y être sédentaire. À cet égard, le désert convoque d'autres modes d'habiter, ancrés dans le mouvement et le parcours. Pertinemment, Bouvet remarque que

> l'espace désertique est de ceux que l'on traverse, en s'arrêtant parfois, le temps d'une halte ou d'un bivouac, mais on n'y habite pas. Ce n'est donc pas un lieu, un endroit familier. S'interroger sur l'espace plutôt que sur le lieu implique de donner la priorité à la question du parcours (2006, 29).

De plus, comme je l'ai mentionné plus tôt, les conditions climatiques extrêmes du désert ainsi que son immensité font souvent de la traversée de cet espace une expérience initiatique et transformatrice. Face à l'intensité de l'effort physique déployé pour survivre dans de telles

conditions, en plus de faire l'expérience d'un sentiment de solitude exacerbé par l'apparente vacuité du paysage, la personne qui se rend au désert se trouve confrontée à elle-même, une confrontation qui, bien que difficile, peut se révéler des plus fécondes :

> [L]a confrontation avec le désert provoque une confrontation avec soi-même, épreuve qui inaugure une véritable métamorphose. Loin d'être synonyme d'immobilité, d'immuabilité, de solitude ou encore d'éternité, comme le veulent certains clichés, le désert devient […] un espace privilégié pour la rencontre, l'échange, l'épanouissement, autrement dit un espace des plus fertiles. (143)

2.1.4 Forêt

Si, comme l'observe Bobbé (1997, 153), le désert peut parfois évoquer la création du monde, avant son occupation par toute forme de vie, il en va de même pour la forêt, souvent représentée comme l'espace d'où ont émergé bon nombre de grandes civilisations occidentales. Ainsi la forêt est-elle souvent dépeinte comme le lieu des origines et de l'indifférenciation, indifférenciation dont les civilisations occidentales se seraient extraites en déboisant :

> En somme, la plupart des régions occidentales habitées par l'homme furent un jour recouvertes de forêts plus ou moins denses : la civilisation occidentale a défriché son espace au cœur des forêts. La ténébreuse lisière des bois marquait les limites de ses cultures, les frontières de ses cités, les bornes de son domaine institutionnel; et au-delà, l'extravagance de son imagination. (Harrison, 2018 [1992], 11)

C'est dire que la forêt précède de plusieurs milliers d'années les lois et normes sociales gouvernant aujourd'hui nos communautés humaines. Toujours situé à l'extérieur des limites de la cité, l'enserrant de ses bras immenses, cet espace sauvage et mystérieux déstabilise profondément les normes sociales et les oppositions traditionnelles (femme/homme, nature/culture, émotions/raison, corps/esprit, etc.) sur lesquelles se sont bâties et reposent encore nos sociétés occidentales. À ce sujet, Harrison, dans son ouvrage *Forêts*, remarque :

> Nous verrons les principes d'identité et de non-contradiction s'évanouir en forêt, et certaines oppositions conventionnelles s'écrouler quand la scène passe du monde ordinaire aux forêts qui l'entourent. […] La ligne droite fait un cercle. Ou encore, la distinction des genres s'efface. Que la loi soit religieuse, politique, psychologique, ou même logique, la forêt, semble-t-il, la déstabilise. Les forêts sont « au-delà » de la loi, ou pour mieux dire hors-la-loi. (120)

Face à l'altérité fondamentale de la forêt, suivant des lois et une logique complètement différentes de celle de la civilisation, les réactions s'avèrent particulièrement mitigées. Paradis pour les personnes qui souhaitent échapper à l'enfermement des infrastructures sociales et profiter de la liberté la plus complète, elle devient cauchemar pour celles qui recherchent sécurité et confort.

Entre royaume merveilleux des fées et terrain de chasse du loup ou de la méchante sorcière, l'imaginaire de la forêt est marqué du sceau de l'ambivalence.

2.1.5 Entre peur et attraction : Difficile liberté de mouvement pour les femmes

Dans la mesure où la forêt se trouve irrémédiablement reléguée à l'extérieur de la cité, c'est-à-dire à l'extérieur de l'espace familier, elle devient repaire par excellence du mystère et de l'inconnu. En ce sens, elle peut autant être perçue comme menaçante – la densité de ses arbres étant gage de son altérité – que comme endroit idéal pour se réfugier de la cruauté des lois humaines. Conséquemment, si la forêt est exemptée des lois de la civilisation, elle se révèle dénuée des repères accompagnant une telle organisation du monde. Par son absence de balises, la forêt est donc un endroit où l'on se perd souvent involontairement, parfois volontairement, pour mieux effacer ses traces. Cachette de choix pour qui cherche à se soustraire ou à fuir, son énorme manteau de végétation assure protection et isolement grâce à la peur immémoriale que suscite son obscurité :

> Les caractéristiques essentielles de l'espace forestier, l'immensité, la solitude, le secret, l'obscurité, deviennent autant de qualités appréciables quand il s'agit de se dissimuler, d'échapper aux poursuites ou simplement au contrôle exercé par le système social. La forêt offre aux fugitifs des abris, naturels ou non : arbres creux, cabanes abandonnées. Elle leur fournit un minimum vital de nourriture sous la forme de baies, de fruits sauvages, de champignons. (Legros Chapuis, 2016, 215)

À la lumière de ces observations, la forêt s'impose comme « une figure profondément ambivalente, positive et négative : à la fois un lieu de refuge et de menace, de danger et d'enchantement, espace accueillant et agressif, source d'épanouissement et de régression. » (6)

Or, une telle ambivalence trouve son actualisation, notamment, dans la perception et le rapport que les femmes entretiennent avec cet espace. Si le contact avec cet environnement est souvent recherché pour ses bienfaits sur le corps et l'esprit, il se trouve aussi contrebalancé par la peur : peur de se perdre, peur d'être attaqué.e par des animaux sauvages et surtout, dans le cas des femmes, peur des prédateurs humains qui pourraient y rôder. De fait, même si la forêt détient un statut particulier, de par sa non-inclusion au sein des frontières de la cité, elle n'en demeure pas moins un espace public auquel les femmes, trop souvent reléguées à la domesticité, ne peuvent avoir accès qu'en prenant en compte la menace qui pèse sur leur intégrité physique dès qu'elles quittent la sécurité de leur maison. À cet égard, c'est principalement la peur des agressions et non

pas celle de la nature en tant que telle qui retient souvent les femmes de fréquenter la forêt. Les résultats d'une étude sociologique menée par Lily Kong et ses associé.e.s démontrent que

> all the women involved in the study, regardless of age and ethnicity, expressed fears of being in the woodlands by themselves, and often with just one other person. At the discursive level at least, the fears appear to be socially based rather than reflecting fears of nature *per se*, and include concerns for the safety of their children and fear of sexual violence. (1997, 248, l'autrice souligne)

Cette peur de sortir en forêt n'est malheureusement qu'un exemple parmi tant d'autres de la restriction de mouvement qui touche les femmes chaque jour. En effet, Iris Marion Young, dans son essai « Throwing Like a Girl », remarque la tendance générale, chez les femmes, à la restriction autant au niveau des mouvements que dans l'espace occupé ou parcouru :

> The space, that is, that is [*sic.*] *physically* available to the feminine body is frequently of greater radius than the space that she uses and inhabits. Feminine experience appears to posit an existential enclosure between herself and the space surrounding her, in such a way that the space that belongs to her and is available to her grasp and manipulation is constricted and the space beyond is not available to her movement. (2005a, 40, l'autrice souligne)

Il va sans dire que la menace d'objectification dont les femmes font l'expérience dès qu'elles fréquentent l'espace public, objectification s'actualisant entre autres par le regard masculin (*male gaze*) banalisé, voire même encouragé, par les discours patriarcaux, joue un rôle fondamental dans l'entretien du malaise ressenti en dehors de la sphère domestique. Toutefois, le regard objectifiant n'est que la moindre des menaces dont les femmes sont les cibles. Parfois, les gestes suivent effectivement le regard, résultant en une invasion violente de l'espace corporel et intime : « The threat of being seen is, however, not the only threat of objectification that the woman lives. She also lives the threat of invasion of her body space. The most extreme form of such spatial and bodily invasion is the threat of rape. » (45) Cette tendance, chez les femmes, à limiter leurs déplacements ainsi que leur occupation de l'espace public en adoptant des postures et des mouvements du corps visant à se rendre le plus discrètes et petites possible, trouve donc sa source dans cette constante menace à leur intégrité autant psychique que physique.

En effet, les normes sociales oppressantes sont inscrites à même l'organisation spatiale des sociétés. Conséquemment, les lieux publics font partie intégrante de la loi sociale qui marque profondément la psyché et le corps des femmes, organisant leurs déplacements et contribuant de ce fait à brimer leur accès aux espaces autres que domestiques. Aller à l'encontre de ces normes – en refusant la séquestration à la maison – expose les femmes à diverses formes de violence visant

toutes à punir celles qui osent défier la loi sociale en vue de faire rentrer les récalcitrantes dans les rangs. Ainsi, Rebecca Solnit observe, au sujet des femmes marchant dans l'espace public :

> Legal measures, social mores subscribed to by both men and women, the threat implicit in sexual harassment, and rape itself have all limited women's ability to walk where and when they wished. […] A woman who has violated sexual convention can be said to be strolling, roaming, wandering, straying – all terms that imply that women's travel is inevitably sexual or that their sexuality is transgressive when it travels. […] It makes women's sexuality a public rather than a private matter. It equates visibility with sexual accessibility, and it requires a material barrier rather than a woman's morality or will to make her inaccessible to passersby. (2000, 234-235)

Dans cette situation, le simple fait de marcher seule apparait comme un acte de résistance, fondamentalement subversif par rapport aux normes sociales destinant les femmes à la réclusion domestique. La marche s'avère donc un excellent point de départ pour réfléchir au potentiel de résistance du corps féminin qui, en se réappropriant l'espace public par la déambulation ou encore en accordant davantage d'importance et de légitimité à sa sensibilité et à ses perceptions corporelles, travaille activement à subvertir les normes et les discours patriarcaux opprimants.

À la lumière de ces constatations, un espace tel que celui de la forêt, insoumis aux lois sociales, devient un refuge pour celles qui souhaitent bénéficier d'un répit de la civilisation. Les femmes courageuses qui ont l'occasion de fréquenter cet espace, profitent ainsi de la dimension guérisseuse de la forêt qui, malgré toutes ses difficultés et ses risques, peut jouer un rôle énorme dans la guérison de blessures psychiques et dans la prise de conscience de leur résilience et de leur force : « risks posed by nature can inspire and increase women's confidence, allowing them the courage to confront whatever psychological problems they might experience. » (Kam, 2016, 376)

2.1.6 Décloisonnement et agentivité de la nature ou l'importance de la littérature

La forêt, par les nouvelles expériences qu'elle implique ainsi que par la plus grande réceptivité à l'environnement qu'elle conditionne, se révèle un endroit propice à la réflexion et aux remises en question. Puisque la forêt demeure, de tout temps, insoumise aux structures et normes sociales, les dynamiques qu'elle abrite ne reposent aucunement sur les dualités propres à nos sociétés patriarcales occidentales. De fait, en forêt, la binarité de la nature et de la culture, des femmes et des hommes, de l'animal et de l'humain se décloisonne, toutes ces catégories venant plutôt s'inscrire au sein d'un réseau d'interactions fluides. En ce sens, Robert Harrison observe qu'

> il n'y [a] pas d'opposition entre la terre et le ciel, la vie et la mort, l'animal et l'humain, le mâle et la femelle, l'animé et l'inanimé, la matière et la forme, la forêt et la clairière. Ces distinctions radicales (que brouille à jamais la forêt) sont à la base de la civilisation, par contraste avec la simple culture. La civilisation s'établit et se fonde sur des oppositions. (2018 [1992], 50)

Dans une telle perspective, la forêt s'avère un espace propice à la croissance d'une réflexion écoféministe dans la mesure où elle permet, voire conditionne, le décloisonnement, la déhiérarchisation, entre les formes du vivant. Puisqu'elle abrite une énorme diversité biologique, la forêt permet d'examiner les diverses relations qui la traversent afin de voir comment l'humanité peut s'y inscrire harmonieusement. Pour ce faire, il est primordial de modifier le regard que nous posons sur la nature afin d'éviter de succomber à la tentation de l'anthropomorphisation :

> Although there may be some benefits to picturing the earth as body-like or as a particular kind of body, we need to remain aware of the dangers of anthropomorphising both as individual natural entities and the earth as a whole. As many environmental philosophers have pointed out, it is crucial that we learn to respect and relate to nonhuman nature in terms of its/their commonalities and differences to us. In other words, part of the development of an ecological consciousness should incorporate the capacity to live harmoniously among diversity, without feeling threatened by it. (Field, 2000, 50)

Pour atteindre de tels objectifs, il convient de remettre en question les notions sur lesquelles nos perceptions et réflexions reposent. Conséquemment, les écoféministes positionnent la nature au centre de leurs analyses dans le but de déconstruire les valeurs d'inertie et de passivité qui lui sont traditionnellement associées[18]. Si nous revenons à l'espace de la forêt, dont l'altérité radicale face à la loi de la civilisation s'actualise dans le décloisonnement des oppositions binaires, il est possible d'avancer que cette altérité se rapproche d'une certaine forme d'agentivité. De fait, il semble que le contact avec ce milieu ainsi que l'observation d'une dynamique complètement différente de celle qui structure nos sociétés humaines occasionne un décentrement du regard s'accompagnant de l'éclosion de nombreux questionnements. Puisque l'agentivité peut notamment être comprise comme un « pouvoir d'action » (Bourassa-Girard, 2013, 57) travaillant à « la redéfinition [et au] remodelage des rapports de pouvoir » (55-56), il apparait pertinent de rapprocher cette notion de la dimension transformatrice de la forêt. Que ce soit dans le cadre de réflexions écoféministes ou encore d'œuvres littéraires, la forêt se trouve régulièrement dotée d'une agentivité qui, si elle s'actualise parfois par le biais d'une anthropomorphisation de cet espace, se manifeste d'abord et

---

[18] « To be defined as 'nature' in this context is to be defined as passive, as non-agent and non-subject, as the 'environment' or invisible background conditions against which the 'foreground' achievements of reason and culture (provided typically by the white, western, male expert or entrepreneur) take place. It is to be defined as a *terra nullius*, a resource empty of its own purposes or meanings, and hence available to be annexed for the purposes of those supposedly identified with reason or intellect, and to be conceived and moulded in relation to these purposes. » (Plumwood, 1993, 4, l'autrice souligne)

avant tout dans les descriptions de sa puissance, de sa transcendance et de sa vastitude. D'ailleurs, il va sans dire que la revalorisation de l'agentivité de la nature a nécessairement un impact sur la relation que nous entretenons avec elle. La séparation nette entre les humain.e.s et l'environnement qui les abrite se désintègre ainsi pour laisser place à des échanges féconds:

> Once nature is reconceived as capable of agency and intentionality, and human identity is reconceived in less polarised and disembodied ways, the great gulf which Cartesian thought established between the conscious, mindful human sphere and the mindless, clockwork natural one disappears. (Plumwood, 1993, 5)

Dans ce contexte, la relation privilégiée entre les femmes et la nature joue un rôle central dans le développement de rapports égalitaires – ancrés dans le respect et la sensibilité – entre les différentes formes du vivant. Cette association traditionnelle, bien qu'elle soit originellement issue d'un mode de pensée patriarcal et qu'elle vise normalement à justifier des oppressions, peut, selon Ynestra King, être revalorisée et revendiquée par les femmes dans le but de mettre en place des dynamiques sociales et environnementales alternatives :

> Women can: « recognize that although the nature/culture opposition is a product of culture we can nonetheless *consciously choose* not to sever the woman nature connections by joining male culture. Rather we can use it as a vantage point for creating a different kind of culture and politics that would integrate intuitive/spiritual and rational forms of knowledge, embracing both science and magic insofar as they enable us to transform the nature/culture distinction itself and to envision and create a free, ecological society. » (King, citée par Mellor, 1997, 61-62, l'autrice souligne)

En ce sens, la littérature peut-être un excellent moyen de développer et de donner à voir les formes que peuvent prendre ces relations entre la nature et les humain.e.s en plus de proposer des champs lexicaux alternatifs permettant de penser et d'exprimer ces nouvelles réalités. Par exemple, en témoignant des expériences des personnages au contact de la forêt, et du décloisonnement et du décentrement de leurs regards qui s'en suivent, *Into the forest* participe à la modification de l'imaginaire de cet espace en vue de le sortir des écueils de la perception dichotomique qui lui est généralement associée. En dépeignant la forêt comme un endroit habitable et familier, Hegland contribue donc à renouveler l'intérêt, mais aussi le respect, de son lectorat à l'égard d'un espace naturel depuis longtemps repoussé aux limites de la géographie humaine. En tant qu'outil de projection et d'imagination, la littérature permet autant aux auteur.trice.s qu'aux lecteur.trice.s d'envisager un monde libéré des oppressions. En ce sens, Alaimo observe:

> Certainly much of the political force of fiction emanates from its utopian moments – its ability to conjure up in concrete, gripping, and memorable ways a more desirable social order that implicitly critiques the status quo. Moreover, the symbolic and discursive richness of fiction – the way it wraps its arms around a cacophonous array of competing social codes, assumptions, and ideals – makes it a productive site for the transformation of meaning and,

> in this case, for the articulation of feminist « natures ». Fiction also offers a space for women to imagine themselves beyond the strictures of their roles, values, and subject positions. The form of narrative itself gives a sense of unfolding, traversing, and traveling that is consonant with writing nature as a feminist space. (2000, 22)

Certaines œuvres de fiction offrent ainsi l'inspiration, la motivation nécessaire pour aller à la rencontre de la nature et pour entreprendre des changements comportementaux en vue de développer une plus grande sensibilité et familiarité à l'endroit de nos environnements.

2.1.7 Apprentissages

Dans le cadre de la pensée écoféministe, le corps s'avère un élément d'analyse central au même titre que la nature. En fait, plusieurs théoricien.ne.s écoféministes affirment que la modification du rapport entretenu avec l'environnement implique nécessairement un changement dans la manière de percevoir son corps. Puisque la reconnexion avec les milieux naturels nécessite la mise en avant de l'ouverture et de la sensibilité, il apparait évident que les dimensions biologique et physique incarnées dans le corps se voient accorder une grande attention :

> The connection between our (human) bodies and nature and the naturalness of our bodies is accentuated. It suggests that a change in attitudes toward nature will necessarily be accompanied by a change in attitudes toward our bodies. What is also made clear is the role of our bodies in learning to put into practice a commitment to healing our alienation from nature. (Field, 2000, 50-51)

Pour guérir notre « aliénation face à la nature », des apprentissages sont de mise. Effectivement, la mise à l'écoute de son environnement et de son corps nécessite le développement de nouvelles pratiques de l'habiter puisque, comme l'observe Harrison en écho à Heidegger, ce n'est que dans la relation entre une personne et son milieu que la véritable habitation est possible. Au cœur de cette relation se construit alors la dimension intime, personnelle et signifiante de certaines actions qui seraient, autrement, seulement considérées en termes de satisfaction des besoins primaires. La prise de conscience des liens fondamentaux unissant corps et lieux nous ramène donc à la signification originelle du terme *logos*, telle que décrite par Harrison :

> On traduit généralement le mot grec *logos* par langage, mais à l'origine il signifie relation. Le *logos* est ce qui relie, unit ou met en relation. Il relie les hommes à la nature sur le mode de l'ouverture et de la différence. C'est en lui que nous habitons et par lui que nous entrons en relation avec tel ou tel lieu. Sans *logos* il n'y a pas de lieu, il n'y a qu'habitat; pas de *domus*, rien qu'une niche; pas de finitude, rien que le cycle infini de la reproduction des espèces; pas de résidence, rien que la subsistance. En somme, le *logos* est ce par quoi l'homme élit domicile sur terre. (2018 [1992], 346-347, l'auteur souligne)

Harrison développe sa pensée en tissant des liens encore plus prégnants entre le *logos* – la relation – et la forêt en sondant les origines étymologiques de ce terme : « Le mot *logos* vient de la racine indo-européenne *leg* qui devait signifier rassembler, recueillir. D'où *legere*, lire, qui signifie rassembler par les yeux des lettres ou des significations; d'où encore *ligare*, relier; […] d'où enfin *lignum*, le bois, que l'on collecte. » (349, l'auteur souligne) Ajoutons à cette ramification étymologique le mot « livre », qui trouve ses racines dans le terme *liber*, la partie vivante de l'écorce. Il va sans dire qu'un lien indéniable entre lecture, apprentissage et forêt se profile, grâce au bois qui y croît en abondance et qui sert autant à la création de livres qu'au développement d'une relation profonde avec un milieu. Mais, bien plus qu'un apprentissage livresque, cet espace implique d'abord et avant tout un apprentissage par les expériences, profondément informé par les sensations du corps : « [P]lus que par le langage, la connaissance se transmet et s'acquiert par une sorte d'osmose avec le milieu forestier, le corps étant le moyen d'atteindre la connaissance universelle » (Legros Chapuis, 2016, 192). La forêt se révèle ainsi un milieu où certaines connaissances anciennes ou oubliées sont (re)découvertes, réactualisées, et où il est possible de (r)établir la connexion avec un héritage qui remonte aux débuts de l'humanité.

2.1.8 La forêt comme espace de mémoire

Comme je l'ai mentionné précédemment, la forêt est souvent dépeinte, dans plusieurs mythes, comme le lieu des origines, l'endroit où tout a commencé. En ce sens, certaines personnes, pour reconnecter avec elles-mêmes, mais aussi avec leur sensibilité et une certaine histoire, décident de se rendre en forêt. La rencontre avec cet espace permet donc le retour à une époque lointaine, précédant la civilisation. À cet égard, l'expérience de la forêt se rapproche de celle de la cabane, telle que décrite par Loubes dans son *Traité d'architecture sauvage*. Dans cette optique, il est possible d'aborder la forêt en tant qu'espace fondamentalement associé à la mémoire autant individuelle que collective. Gardienne millénaire des savoirs ancestraux, contrée enveloppée des mystères des générations qui l'ont parcourue, la forêt abrite, sous sa canopée, les souvenirs anciens comme récents. À ce sujet, Harrison observe :

> En général, les forêts ont la faculté psychique d'évoquer des souvenirs du passé, elles sont précisément la métaphore du souvenir même, en quelque sorte baignées de l'aura des origines perdues. […] Les forêts et les origines se correspondent par l'intermédiaire de la mémoire, et les premières sont une sorte d'équivalent, de vision primitive de la mémoire poétique. (2018 [1992], 276)

Au même titre que la maison natale ou le chemin, la forêt fait donc partie de ces figures spatiales chargées de souvenirs, offrant un terreau fertile à la rêverie – ne serait-ce que pour imaginer toutes les bêtes terrifiantes qui peuvent y rôder. Plus encore, Loubes dépeint la forêt comme un espace privilégié de l'enfance. Loin des restrictions parentales, l'imagination prend son envol, au gré des découvertes faites au détour des troncs et des racines. C'est notamment le cas de des protagonistes d'*Into the forest*, alors qu'encore enfants elles explorent la forêt entourant leur maison et découvrent un arbre creux qui devient vite leur terrain de jeu de prédilection. Nous y reviendrons.

2.2 Cartographies

Dans la mesure où la géopoétique se définit comme une démarche centrée sur l'espace, la carte géographique se révèle un excellent outil pour débuter une analyse littéraire. Représentation picturale d'un espace réel ou imaginaire, elle permet non seulement de se familiariser avec un territoire donné avant de possiblement aller à sa rencontre, mais contribue aussi à stimuler la rêverie qui se projette à la fois vers le dehors, à la rencontre des sensations et des éléments uniques à un lieu, et dans les régions de l'imaginaire, notre esprit se laissant inspirer par les possibles expériences et découvertes qui pourraient nous y attendre :

> Issue d'une lecture attentive et attentionnée des lignes de la Terre, la carte nous donne […] l'envie de nous mouvoir, de nous dégourdir les jambes […], d'aller dehors afin d'emprunter nous-mêmes les itinéraires dessinés sur le papier, de suivre pas à pas les sinuosités des rives et des rivières. La carte joue un rôle déterminant en géopoétique parce qu'elle nous aide à déployer les voiles des futures traversées, parce qu'il fait bon s'aventurer dans les régions laissées en blanc, en marge, parce qu'elle est le support des navigations réelles et intellectuelles, parce qu'elle fait vibrer, au fond, l'accord que chacun noue avec le monde. (Bouvet, 2015, 88)

Dans le cadre de l'analyse des ouvrages de Strayed et Hegland, la cartographie s'avère particulièrement utile, car elle montre clairement les différentes dynamiques spatiales à l'œuvre. De fait, alors que les personnages de *Into the forest* demeurent relativement au même endroit tout au long du récit, la narration de Strayed relate fidèlement son parcours de la Pacific Crest Trail. Entre sédentarité et mouvement, diverses actualisations de l'habiter se profilent, démontrant la polymorphie de ce geste qui, au fond, est la seule manière pour les humain.e.s d'être sur terre[19].

[19] « Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter. » (Heidegger, 2017[1958], 173)

2.2.1 *Into the forest* : Esquisse d'une cartographie

Comme le titre, *Into the forest*, l'indique pour le moins explicitement, c'est dans la forêt que prend place la plus grande partie de l'action romanesque. De fait, la maison familiale où ont grandi Nell et Eva est située au cœur d'une vaste forêt mixte qui abritait auparavant de nombreux séquoias, une variété d'arbres pouvant atteindre des dimensions impressionnantes[20]. Il est mentionné que des populations autochtones vivaient autrefois sur ce territoire, mais, au moment du récit, elles ont depuis longtemps disparu, victimes des violences coloniales. Cela fait donc des deux sœurs et de leurs parents les seuls humain.e.s à des kilomètres à la ronde, habitant une maison nichée au centre de « eighty acres of second-growth forest whose isolation [w]e felt was guaranteed by the fact that it was tucked up against an expanse of state-owned forest. » (Hegland, 1996, 40) C'est dire que l'organisation spatiale de la diégèse se centre autour de la maison familiale[21] qui, de par son caractère familier, détient un statut de centre d'intimité. Plus encore, une délimitation nette entre l'espace familier de la maison et de ses environs et celui de la forêt qui s'étend au-delà est visible grâce à un cercle de tulipes, planté par la mère des protagonistes juste avant son décès. La clairière au sein de laquelle se situe la demeure familiale est donc complètement entourée par ces fleurs : « [T]he clearing was ringed with fire, a circle of red tulips broken only where the road intersected it. […] They made a band of red that separated the *tame green* of our lawn from the *wild green* of the forest. » (47, je souligne) Il va sans dire que l'usage des termes « tame » (domestiqué) et « wild » (sauvage) rend la démarcation entre l'espace familier de la clairière et l'étendue inconnue de la forêt environnante encore plus évidente. Cette séparation radicale entre une nature « domestiquée » et une nature « sauvage » ne peut que rappeler les maintes mises en garde formulées par la mère des personnages qui craignait la forêt. À cet égard, cette bande de fleurs semble non seulement condenser la mémoire de leur mère alors que les vivaces refleurissent chaque printemps[22], mais aussi assurer un rôle de délimitation entre les espaces, protégeant le lieu de l'intimité qu'est la maison en empêchant les possibles dangers d'y pénétrer. Dans cette situation, le franchissement de la frontière est ressenti physiquement par Nell la première fois qu'elle s'aventure dans la forêt,

---

[20] « Father said that before it was logged our land had been covered with redwoods a thousand years old, but all that remained of that mythic place were a few fallen trunks the length and girth of beached whales and several charred stumps the size of small sheds. » (Hegland, 1996, 51)

[21] Voir l'annexe A

[22] « "They'll come up every year," she whispered once. […] I think she buried herself in that ring of bulbs, and now I wish I had helped her with her work. » (Hegland, 1996, 47)

comme si les souvenirs, contenus dans les bulbes, cherchaient à se faire entendre : « [A]s we leapt over the rotting mat of last year's tulips I thought I felt a momentary tug. » (116)

Cette frontière n'a pas toujours été aussi rigide. De fait, les protagonistes, étant enfants, traversaient souvent cette limite pour aller jouer dans un arbre creux situé non loin de là. Malgré les merveilleux souvenirs qu'elles conservent de cette époque, Eva et Nell, maintenant respectivement âgées de 18 et 17 ans, ont depuis longtemps cessé de fréquenter assidûment ce milieu. Au fil du temps, la forêt a donc retrouvé son caractère inconnu et dense, dorénavant seulement comprise comme la masse compacte de végétation séparant leur maison du reste de la civilisation[23]. Dans cette situation, l'appréhension de cet espace est loin d'être aisée pour les deux sœurs qui doivent développer les connaissances et compétences nécessaires pour se familiariser avec celui-ci.

2.2.2 *Wild* : Suivre le cours de la Pacific Crest Trail

Comme la carte insérée au tout début du livre de Strayed[24] le laisse présager, le récit qui nous est donné à lire se centre sur le parcours de la Pacific Crest Trail, du Sud vers le Nord, que Cheryl effectue pendant plus de trois mois. L'échelle cartographique fait ainsi en sorte de rassembler à l'intérieur des limites de son cadre plusieurs milliers de kilomètres de chemin ainsi que des milieux naturels d'une grande diversité, oscillant entre la sécheresse des déserts de la Californie et la luxuriance des forêts humides de l'Oregon. Cette cartographie invite donc notre œil à suivre les tracés du chemin anticipé et de celui réellement parcouru, sautant sans effort de montagne en montagne pour arriver au point final de sa traversée. À cet égard, la narratrice elle-même succombe à la tentation de la projection cartographique, oubliant un instant tous les efforts qu'elle devra fournir pour arriver à destination. Évidemment, la réalité a tôt fait de la rattraper :

> I was standing at the western edge of the Mojave Desert and at the southern foot of the Sierra Nevada, the vast mountain range that stretched from northern California all the way through Oregon and Washington and beyond the Canadian border. Those two mountains ranges would be my world for the next three months; their crest, my home. […] I was here. I could begin at last. […] *I'm hiking!* I thought. And then, *I am hiking on the Pacific Crest Trail*. It was this very act, of hiking, that had been at the heart of my belief that such a trip was a reasonable endeavour. What is hiking but walking after all? *I can walk!* […] But after about fifteen minutes of walking on the PCT, it was clear that I had never walked into desert mountains in early

[23]« [F]inally, the forest came to mean nothing more than the interminable distance between home and town. » (52)
[24] Voir l'annexe B

> June with a pack that weighed significantly more than half of what I did strapped onto my back. (Strayed, 2012, 49-50, l'autrice souligne)

Serpentant à travers toutes ces chaines de montagnes, traversant forêts et déserts, la Pacific Crest Trail, minuscule ligne, quasiment invisible dans l'immensité des paysages parcourus, se révèle l'unique élément stable de cette grande aventure. Agissant comme guide, comme fil d'Ariane qu'il suffit de suivre pour arriver au point final de sa traversée, la PCT s'avère le lieu avec lequel Cheryl est réellement en mesure d'établir une relation de familiarité. C'est dans cette situation que la narratrice, en constant mouvement, fait l'expérience d'habiter le parcours.

2.3 Retour sur trois figures spatiales : Le chemin, la cabane et la maison

Le précédent chapitre m'a permis d'explorer les différentes caractéristiques marquantes de trois figures spatiales – le chemin, la cabane et la maison – retrouvées dans les textes de Strayed et Hegland. À travers elles s'actualisent de nombreuses tensions et dynamiques qui s'avéreront particulièrement utiles pour comparer *Wild* et *Into the forest*. De fait, alors que l'appréhension du chemin se fait nécessairement par le mouvement, la relation à la maison requiert la stabilité typique d'un mode de vie sédentaire. Par ailleurs, cette figure se caractérise par sa dimension protectrice assurée par sa capacité à sceller ses frontières pour isoler ses habitant.e.s des menaces extérieures. En contrepartie, la cabane offre l'occasion d'entrer en contact avec l'environnement de par la légèreté de ses matériaux. Entre mouvement et ancrage, ouverture et fermeture, de multiples formes de l'habiter se profilent.

2.3.1 Le chemin ou habiter le parcours

Le caractère particulier du chemin, en tant que lieu dont l'appréhension implique nécessairement le mouvement, sous-entend que la manière primordiale d'entrer en contact avec celui-ci est la marche. Dans *Wild*, c'est donc grâce au rythme lent que ce mode de déplacement conditionne, que la protagoniste est en mesure d'appréhender son environnement de manière beaucoup plus sensible et exhaustive que si elle l'avait traversé, par exemple, en voiture. L'effort fourni à chaque pas, tout comme les surprises et découvertes – certaines agréables, d'autres carrément catastrophiques – qui l'attendent au tournant du chemin font en sorte de créer un lien profond entre la jeune femme et le milieu qu'elle parcourt :

> Foot speed was a profoundly different way of moving through the world than my normal modes of travel. Miles weren't things that blazed dully past. They were long, *intimate* straggles of weeds and clumps of dirt, blades of grass and flowers that bent in the wind, trees that lumbered and screeched. They were the sound of my breath and my feet hitting the trail one step at a time and the click of my ski pole. The PCT had taught me what a mile was. (Strayed, 2012, 191, je souligne)

La marche encourage Strayed à adopter inconsciemment une posture géopoétique, accordant une importance fondamentale aux expériences *in situ*. En ce sens, la marche change profondément la manière dont Strayed perçoit les distances puisque chaque mile est vécu dans toute l'intensité des sensations et des émotions qu'il provoque. Son regard, non plus fixé sur l'horizon, mais s'attardant plutôt aux éléments du paysage – plantes, rochers, animaux, etc. –, découvre la complexité et la vitalité du milieu naturel dans lequel elle évolue; autant de facettes du monde qui seraient autrement passées inaperçues. Puisqu'elle accorde une grande attention à son environnement, la familiarité que Strayed développe au fil de son parcours s'étend non seulement aux segments de chemin déjà parcourus, mais aussi à ceux qui n'ont pas encore été rencontrés. La narratrice note :

> For all the endless mountain and desert panoramas I'd seen, it was the sight of the two-foot-wide swath of *the trail that was the most familiar*, the thing upon which my eyes were almost always trained, looking for roots and branches, snakes and stones. […] It could be black or brown or gray or blond as butterscotch, but it was always the PCT. *Home base*. (Strayed, 2012, 137, je souligne)

Je souhaite m'attarder un instant sur les termes « home base » (port d'attache), évoquant attachement et centralité. Puisqu'on revient sans cesse à la maison (home) comme à la base (base), il semble logique que leur combinaison rappelle l'organisation spatiale typique de la demeure qui est un « lieu structuré, centré et concentré. Elle ouvre sur des horizons, elle organise un univers dont elle est le centre, à partir duquel l'habitant rayonne, va et vient, fait l'expérience du voyage ou de l'exil et de l'attachement. » (Serfaty-Garzon, 1999, 55) Un autre extrait tiré de *Wild* vient confirmer cette proposition alors que Strayed mentionne : « I was homesick, but I didn't know if it was for the life I used to have or for the PCT. » (2012, 126) Après seulement quelques jours passés sur le chemin, celui-ci occupe déjà le statut de demeure aux yeux de la narratrice qui s'attache rapidement à ce lieu ainsi qu'à la liberté qu'il procure. Or, comme Mallett le note, cette expérience loin de la PCT nourrit autant la relation profonde de la protagoniste avec ce lieu que celles vécues à son contact : « Journeys away from home, for no matter how trivial or routine a purpose, are thought to constitute both home and traveler. […] Similarly, people's experience of home influences the meaning and significance of their journeys beyond it. » (2004, 78)

2.3.2 De la tente à l'arbre creux : Polymorphisme de la cabane

Par ailleurs, bien que l'appropriation du chemin se fasse principalement à travers le mouvement de la marche, elle prend aussi place pendant la nuit ou au moment des repos alors que Cheryl installe parfois, faute d'espace, sa tente à même le chemin : « I hiked until I came to a wooden bridge that spanned a creek. Unable to find a flat spot nearby, I pitched my tent right on the bridge, which was the trail itself, and slept hearing the delicate thunder of the small waterfall beneath me all night long. » (Strayed, 2012, 208) Au fil du temps, la PCT devient un lieu profondément familier où la narratrice se sent en sécurité. Dans cette situation, elle peut s'abriter tout en étant bercée par les bruits de la nature environnante. Puisque, contrairement à Eva et Nell, Cheryl ne dispose pas d'une maison où rentrer chaque soir, sa tente acquiert le statut de demeure portative, lui procurant un sentiment de sécurité malgré la légèreté de ses matériaux.

Même si elle s'adapte rapidement aux conditions de vie qu'impose la nature, Cheryl ressent tout de même parfois le besoin de se protéger, en se réfugiant dans sa tente, de l'immensité à laquelle elle est constamment exposée. Car, comme le mentionne Bachelard, l'expérience de l'immensité intime entraine quelquefois un besoin de blotissement nécessaire à l'intégrité des frontières de l'être. Devant l'intensité de son expérience sur la PCT, la narratrice en vient à désirer ardemment la mince protection que lui offre sa tente. C'est pourquoi elle considère cette fragile architecture de toile comme sa maison, comme son abri auquel elle revient chaque soir malgré la distance parcourue : « Each evening, I ached for the shelter of my tent, for the smallest sense that something was shielding me from the entire rest of the world, keeping me safe not from danger, but from vastness itself. » (93) La tente se présente comme une actualisation de la figure de la cabane qui, tout en protégeant son habitante de l'immensité et des intempéries, laisse aussi filtrer, à travers la minceur de sa toile, les bruits, la lumière et la température de l'extérieur. Le contact entre la jeune femme et la nature est donc constamment maintenu car « [l]a cabane a ceci de particulier qu'en elle demeure réduite la distance entre l'homme-habitant et le monde. » (Loubes, 2010, 115)

Plus encore, la situation particulière dans laquelle se trouve Strayed, alors qu'elle parcourt la PCT sans aucun lieu pouvant être considéré comme sa demeure, permet de constater la grande flexibilité de la définition du chez-soi. De fait, même si ces termes évoquent automatiquement des visions de chaumières chaleureuses dans lesquelles on vit entouré.e de personnes familières, cette notion

trouve avant tout son essence dans les pratiques quotidiennes et dans la manière d'être au monde. À ce sujet, Mallett remarque : « '[H]ome is grounded less in a place and more in the activity that occurs in the place'. Home then is not simply a person, a thing or a place, but rather it relates to the activity performed by, with or in a person's, things and places. » (2004, 80) Selon cette perspective il apparait que toutes les pratiques journalières telles que monter et démonter son campement, tenir son journal ou encore lire viennent s'inscrire comme autant de gestes faisant partie intégrante du processus d'appropriation de Cheryl qui fait de la PCT sa maison.

C'est d'ailleurs grâce à des pratiques similaires de l'habiter que Nell et Eva, pendant leur enfance, sont en mesure de se familiariser avec la forêt qui accueille une bonne part de leurs jeux et de leurs rêveries. Réservoir infini de nouvelles expériences offrant de multiples stimulations pour leurs imaginations débordantes, la forêt était ainsi autrefois abordée avec enthousiasme par les personnages dans l'assurance de savoir leur maison non loin de là :

> Back then, it seemed the forest had everything we needed. Every mushroom or flower or fern or stone was a gift. Every noise was an adventure to be investigated. […] It was all idyllic, and at the end of a day in the forest we would abandon our imaginary lives and hurry back to the clearing and our parents and the cozy realities of hot food and steaming baths and goodnight kisses. (52)

Rapidement, les sœurs s'approprient un arbre creux par de multiples mises en scène, le peuplant de mille et une rêveries et d'autant de souvenirs heureux. C'est à cet endroit que les fillettes, complices, vivent leurs premières expériences autonomes de l'habiter :

> When we were nine and ten, Eva and I discovered one of those stumps about a mile above our house and *made it our own*. It was hollow and the space inside was large enough to serve as fort, castle, teepee, and cottage. A tributary of the creek that borders our clearing ran near it and provided us with water for *wading, washing, and mudpie making*. (51, je souligne)

Grâce au processus d'appropriation entamé par les protagonistes à travers leur performance de nombreuses pratiques propres à l'habiter telles que la rêverie, le nettoyage (« washing ») ou encore la cuisine (« mudpie making »), l'arbre creux se trouve doté des valeurs typiques de la cabane.

Dans la mesure où ce lieu est d'abord et avant tout un élément de la forêt que les personnages se sont approprié et non pas une construction humaine, ce refuge demeure toujours fondamentalement lié à l'espace naturel autant par sa situation géographique que par son matériau organique. Comme l'explique l'architecte Jean-Paul Loubes, l'abri permet donc le développement d'une appartenance concrète et profonde au milieu d'où les matériaux qui le composent sont tirés :

> Ces cabanes, parce qu'elles étaient nos premières vraies créations, étaient une partie de nous-mêmes, en même temps qu'elles laissaient le monde nous parvenir à travers l'épaisseur de leur structure. Leurs parois n'étaient pas étanches aux éléments. Leur matériau même empruntait *visiblement* au règne végétal, prélèvement direct et immédiat à la nature et au lieu. […] Paradoxalement, ces refuges ne séparaient pas des respirations du monde. Les béances dans l'assemblage maladroit des lattis n'avaient rien à voir avec le degré de protection qu'elles procuraient. Il arrivait même que les souffles du dehors, emportent ces architectures imparfaites, empêchant d'oublier, chose bien impossible, l'étroite dépendance vis-à-vis des éléments. (Loubes, 2010, 128, l'auteur souligne)

Non seulement l'arbre creux fait-il déjà partie intégrante du milieu – brouillant d'ores et déjà la frontière entre extérieur et intérieur – mais il présente aussi de nombreuses ouvertures par lesquelles pénètrent librement feuilles, lumière et animaux. Par ailleurs, grâce à l'imagination des deux enfants, la forêt revêt une dimension presque féérique, digne des contes merveilleux. Au fil de leurs jeux de rôles, les fillettes convoquent de nombreuses figures typiques du personnel de la forêt retrouvé dans ces récits. Se succèdent divinités, orphelin.e.s perdu.e.s, sorcières et nymphes en une longue ribambelle de jeux enfantins[25].

2.3.3 La maison natale

Évidemment, ces longues heures passées en forêt ne sauraient être aussi amusantes sans la confiance de savoir le confort et la sécurité de leur maison natale à proximité. Entièrement rénové par les parents de Nell et Eva et marqué des nombreuses années de vie familiale, ce lieu s'avère le réceptacle d'innombrables souvenirs, rêveries et moments marquants. L'énorme travail d'appropriation et d'entretien assuré par les parents fait de la maison un lieu familier, accueillant et sécuritaire, d'autant plus qu'elle est isolée du reste de la civilisation par la forêt qui l'enserre. Dans la situation sociale instable où se trouvent les personnages, la demeure apparait de ce fait comme le refuge par excellence, offrant à la fois une protection contre les menaces humaines et naturelles et un accès certain à des ressources essentielles :

> Our isolation felt like a protection. […] As Father kept reminding me whenever I longed for town, at least out here we have a well-stocked pantry, a garden and orchard, fresh water, a forest full of firewood, and a house. At least here we have a buffer from the obsessions, greeds, and germs of other people. (18)

---

[25] « "Pretend," one of us would say, as soon as we reached the stump, while we were still panting from the exertion of our climb, "we're Indians." *Or goddesses. Or orphans. Or witches.* "And pretend," the other of us would answer with the hushed intensity the game required, "that we're lost." *That we're stalking deer. That we're going to dance with the fairies. That a bear's coming to get us and we have to hide.* » (51, l'autrice souligne)

Ces installations leur offrent la possibilité d'entreprendre, relativement aisément, la transition vers un mode de vie auto-suffisant au moment où les denrées dans les magasins viennent à s'épuiser.

Le caractère protecteur de la maison, confortablement entourée de la clairière, semble donc rayonner vers l'extérieur, délimitant clairement un espace au sein duquel les protagonistes se sentent en sécurité. Incluse dans l'espace familier, mais extérieure à la demeure, la clairière peut, en ce sens, être considérée comme une zone tampon séparant l'intimité de la maison de la forêt. Elle se révèle ainsi le lieu de négociation entre ces espaces. C'est dire qu'elle occupe la fonction de seuil qui, selon Serfaty-Garzon, permet la rencontre des habitant.e.s avec l'altérité de l'extérieur tout en leur donnant l'opportunité d'évaluer les éventuels dangers auxquels ils.elles s'exposent s'ils.elles laissent entrer la personne (ou la chose) qui s'y trouve dans l'intimité de leur demeure :

> Le seuil, lieu du passage entre le dedans et le dehors, est déjà le chez-soi mais encore un espace ouvert. Lieu ambivalent d'accueil et de rejet […] il porte […] l'entre-deux. C'est donc sur le seuil que sont nuancés, négociés, revus et assouplis les refus des étrangers, à la faveur cependant de la réassurance que l'habitant tire de son évaluation de la situation, et, en particulier, de son évaluation de la menace potentielle d'agression contenue dans cette situation. (1999, 87)

Au début du récit, la maison, entourée de la clairière, remplit donc parfaitement ses fonctions de protection de l'intimité en plus d'être un lieu de confort au sein duquel les souvenirs sont logés. Ainsi, malgré la situation particulière dans laquelle les personnages se trouvent, les dynamiques demeurent similaires puisque leur père est toujours là pour combler leurs besoins. En ce sens, il est le seul à franchir régulièrement la frontière pour pénétrer dans la forêt, les deux jeunes femmes préférant rester dans la sécurité de la clairière[26].

[26] « While he spent his afternoon in the forest, Eva and I stayed in the clearing, halfheartedly weeding the garden, puttering in the increasingly spartan kitchen, or trying to pursue what had once been our passions. » (Hegland, 1996, 90)

2.4. Recentrements

2.4.1 Premier mouvement de recentrement ou le côté sombre des contes

Alors que le père, avant de se rendre dans la forêt pour couper du bois, reprend à la blague certains tropes des contes[27], cette dimension féérique de l'imaginaire forestier prend rapidement une tangente tragique. Confrontée à la mort de leur père en plein cœur de la forêt, Nell retrouve aisément le vocabulaire de ces récits, vocabulaire qui se révèle particulièrement adapté pour rendre compte des peurs profondes et primordiales associées à la forêt : l'abandon, la possibilité de se perdre, la menace des bêtes sauvages, mais aussi celle des manifestations surnaturelles. Bien qu'elles aient depuis longtemps quitté l'enfance, la perception des protagonistes à l'égard de la forêt demeure teintée de merveilleux :

> And then we were *orphans*, alone in the forest, with night closing in. […] We had to stay with him. We couldn't bear the thought of leaving his body to the pigs, and yet we were terrified of them, and of the *snakes and ghosts* we were certain dark was calling out. […] [H]unched together beside the body of our father, we watched the final color fade from the sky, watched darkness take the land, waited for the *beasts or demons* that would finish us off. (94, je souligne)

Au moment où, tout comme le Petit Poucet ou Blanche-Neige, les personnages, maintenant tragiquement orphelines, doivent passer la nuit au cœur de la forêt, des peurs irrationnelles refont surface, enveloppant cet espace d'une aura de deuil et de danger. Comme les regroupements « snakes and ghosts » (serpents et fantômes) et « beasts and demons » (bêtes et démons) le laissent entrevoir, les dangers bien réels tels que les cochons sauvages ou les serpents se confondent avec le surnaturel porté par un imaginaire ancestral situant l'inconnu et l'incompréhensible au cœur de la forêt. Il va sans dire que cet imaginaire ancré depuis si longtemps dans les consciences occidentales constitue un filtre dont il est particulièrement difficile de se défaire, la terreur qu'il suscite pouvant parfois avoir un effet paralysant sur les personnes qui y sont assujetties.

Une fois de retour chez elles après cette horrible nuit, Eva et Nell décident tacitement de réduire l'espace qu'elles habitent dans leur demeure, installant leurs matelas au centre du salon, tout près du poêle. Dans cette situation, le terme de foyer reprend toute sa signification, retrouvant sa place au centre de la maison en tant que point nodal autour duquel s'organisent la plupart des pratiques

---

[27] « [H]e gathered his chain saw and his bow saw and left the clearing, calling over his shoulder as he strode away, "Once upon a time there was a poor woodcutter who had nothing to his name but a little cottage in the woods and two strapping daughters who needed lipstick…" » (Hegland, 1996, 89)

de l'habiter. Ce premier mouvement de recentrement, en tant que retour à l'essence même de la demeure, maintient donc les fonctions de protection et d'isolement de l'extérieur propres à la maison même si l'espace habité par les protagonistes s'en trouve réduit. Ce rapetissement semble avant tout répondre au besoin de proximité et de réconfort éprouvé par les deux sœurs face à la disparition tragique de leur père alors qu'il travaillait à couper des arbres pour s'assurer que sa famille ait une bonne réserve de combustible. Par ailleurs, ce premier recentrement se manifeste aussi dans la fermeture plus étanche des frontières de la maison. De fait, portes et fenêtres demeurent dorénavant fermées et verrouillées, comme pour prévenir l'entrée d'une possible menace venue de la forêt dans l'espace intime : « When we got home, we lugged the mattresses from our beds down into the living room. We bolted the doors, locked the windows » (Hegland, 1996, 96). Suite au traumatisme de cette nuit passée en forêt, la présence menaçante de la dense étendue de végétation semble subrepticement se refermer autour de l'espace intime, motivant les jeunes femmes, terrorisées, à rigidifier la frontière qui les protège de l'extérieur.

2.4.2 Transgression de la frontière de tulipes

Comme je l'ai mentionné plus tôt, le seuil – autant celui de n'importe quelle maison que celui de la clairière dans *Into the forest* – se présente comme un lieu de négociation permettant aux habitant.e.s de choisir les personnes et les choses pouvant pénétrer dans leur intimité. Malheureusement, l'efficacité de cet espace n'est pas infaillible et certaines menaces parviennent à transgresser la frontière établie avant même que les résident.e.s soient en mesure de réagir pour se protéger. C'est précisément dans une telle situation que se retrouve Eva alors qu'elle travaille seule dans la clairière pendant que Nell est partie explorer la forêt : « She had been in the yard. She was chopping wood, enjoying the easy swing of the ax, proud of the way she could dance the logs apart. The sun was bright, warm. There was a breeze. She never heard him coming, never felt his presence until he was almost next to her. » (142) Face à l'inefficacité de la frontière de tulipes à protéger une des habitantes de cet espace intime, les protagonistes perdent confiance dans le caractère protecteur de la maison et des lieux familiers qui l'entourent. Elles se retrouvent alors dans une situation similaire à celle vécue par les personnes victimes d'un cambriolage :

> L'habitant porte en lui la conviction que sa maison est protégée par sa valeur symbolique de sanctuaire privé, et que, de la même façon, son for intérieur est protégé par le respect d'autrui à son égard. Ces convictions volent en éclat lorsque la maison est cambriolée […] et qu'il doit refonder sa maison et se la réapproprier. […] [L]e caractère dramatique de cette expérience

> réside d'abord dans le fait qu'elle oblige la personne à constater le caractère illusoire de la confiance qu'elle éprouve dans sa capacité, qui garantit la force du moi, de maitriser à la fois son intérieur et les accès à cet intérieur. Le moi, nous dit Anzieu, se fonde sur un moi corporel qui est porté par le sentiment que l'intégrité de son enveloppe corporelle est garantie. Le concept de membrane-frontière introduit ainsi celui de moi-peau, qui nous renvoie à la représentation d'une limite ayant fonction d'image stabilisatrice et d'enveloppe protectrice. *Le cambriolage déstabilise le sujet d'autant plus qu'il le renvoie à la dure réalité que son corps n'a qu'une faible valeur protectrice et qu'il peut être facilement pénétré. L'expérience de l'effraction rend souffrante l'articulation entre le vécu de la maison et le corps propre* parce qu'elle est viol, blessure symbolique du corps (Serfaty-Garzon, 1999, 91-92, je souligne).

Cette longue citation de Serfaty-Garzon, en plus d'expliciter la dimension fondamentalement traumatique d'une intrusion dans l'espace intime, met aussi en lumière une association particulièrement importante dans notre imaginaire, soit celle entre le corps et la maison.

Le lien entre ces deux éléments s'établit par le biais d'une métonymie rapprochant la charpente du bâtiment des os, et les murs, portes et fenêtres de la peau qui, de son côté, agit en tant que frontière du corps – le déterminant comme une entité individuelle à part entière. Au même titre que les ouvertures de la demeure cautionnent les interactions entre l'intérieur et l'extérieur, la peau se présente comme l'interface entre une personne donnée et le monde qui l'entoure. En tant qu'enveloppe du corps, la peau est donc un élément primordial de l'identité, évoluant au fil des rencontres et des expériences qui, nécessairement, laissent des traces sur le canevas qu'est l'épiderme. Ainsi, David Le Breton, dans son livre *La peau et la trace*, mentionne que

> La peau enclot le corps, les limites de soi, elle établit la frontière entre le dedans et le dehors de manière vivante, poreuse, car elle est aussi ouverture du monde, mémoire vive. Elle enveloppe et incarne la personne en la distinguant des autres. Sa texture, sa couleur, son teint, ses cicatrices, ses particularités (grains de beauté, etc.) dessinent un paysage unique. Elle conserve, à la manière d'archives, les traces de l'histoire individuelle comme un palimpseste dont seul l'individu détient la clé (2003, 24-25).

Comme une archive, la peau permet de donner du sens aux expériences de vie en vue de maintenir une perception de soi relativement stable. De plus, en tant que limite du corps, elle assure un rôle de protection de l'intériorité face aux agressions extérieures :

> La peau exerce aussi une fonction […] d'amortissement des tensions venant du dehors comme du dedans. Instance frontière qui protège des agressions extérieures ou des tensions intimes, elle donne […] à l'individu le ressenti des limites de sens qui l'autorisent à se sentir porté par son existence et non en proie au chaos ou à la vulnérabilité. (25)

C'est précisément cette fonction de contenance qui permet de rapprocher la peau de la maison dans la mesure où toutes deux concrétisent la dialectique primordiale entre l'intérieur et l'extérieur. Au même titre que la demeure, la peau prend tout son sens dans cette tension entre l'ouverture de

ses limites, pour permettre les échanges, et la fermeture de celles-ci en vue de protéger l'intégrité du Moi. En ce sens, Amrouche observe : « La peau est le symbole de cette dialectique de l'ouvert et du fermé qui caractérise généralement la maison […]. Elle est une démarcation naturelle entre le dedans et le dehors, entre le corps et l'espace. Comme toutes les frontières, elle délimite le corps mais elle invite aussi aux échanges. » (2008, 83)

Cette association entre l'intériorité de la personne et celle de la demeure se fait remarquer de manière pour le moins cruelle dans *Into the forest* alors que les propos tenus par l'agresseur visent à réduire la personne d'Eva à sa seule corporalité : « When it was over, he rose, stood above her for a cruel moment, […] "I sure am sorry I can't stay until Daddy gets back," he said. "But you tell him thanks for the *hospitality*." » (Hegland, 1996, 144, je souligne) Le terme « hospitality » (hospitalité), généralement employé pour décrire le fait d'accueillir quelqu'un chez soi, devient ici porteur de l'objectivation dont Eva est victime. Ces paroles extrêmement violentes condensent ainsi de nombreuses formes d'oppression touchant les femmes quotidiennement. Or, de tels actes de violence, nous dit Solnit, contribuent à maintenir les femmes dans un état de peur, décourageant toute forme de résistance : « Fear of rape puts many women in their place – indoors, intimidated, dependent yet again on material barriers and protectors rather than their own will to safeguard their sexuality. » (2000, 240) Telle est la réaction de Nell et Eva qui, traumatisées par l'agression en plus d'être terrorisées par tous les autres dangers auxquels elles sont déjà confrontées, entreprennent un deuxième mouvement de recentrement qui, en plus de réduire encore davantage l'espace qu'elles habitent, s'accompagne d'une rigidification désespérée des frontières de la maison.

2.4.3 Deuxième mouvement de recentrement : La maison comme menace

En travaillant à rendre les frontières de la demeure les plus étanches possibles, les protagonistes cherchent à retrouver le contrôle sur leur espace familier, mais aussi à rétablir un sentiment de sécurité. Ce faisant, les deux sœurs s'isolent toujours plus de l'extérieur, réduisant le nombre de seuils de la maison à seulement une porte et une fenêtre :

> Yesterday I forced myself to go outside and search through the junk pile behind the workshop until I found some sheets of corrugated tin. I nailed them over every downstairs window except the one in the front room. […] So now we have only a single window and one entrance to our house, but all that means is we will be able to hear him breaking in before he reaches us. (Hegland, 1996, 146-147)

Ces gestes semblent dérisoires et ne rassurent aucunement Eva et Nell qui, malgré tout, s'enferment dans la sphère domestique, craignant une récidive. Il va sans dire qu'une telle peur s'avère particulièrement répandue chez les femmes et conditionne souvent leur manière de pratiquer et de percevoir l'espace. Young, à ce sujet, envisage la question de la manière suivante :

> I would suggest that the enclosed space that has been described as a modality of feminine spatiality is in part a defense against such invasion [of their personal space and of the threat(s) to their physical and mental integrity]. Women tend to project an existential barrier closed around them and discontinuous with the « over there » in order to keep the other at a distance. The woman lives her space as confined and closed around her, at least in part as projecting some small area in which she can exist as a free subject. (2005a, 45)

Malheureusement, comme la dernière citation de Hegland l'indique, les arrangements effectués ne suffisent pas à rétablir un sentiment de sécurité. C'est dire que la maison perd progressivement ses propriétés protectrices, devenant un lieu qui expose plus qu'il ne cache, enferme plus qu'il n'isole. Le danger autrefois uniquement associé à la forêt s'immisce à même la demeure, résultant en une indifférenciation des espaces familier et inconnu. Puisque la frontière de tulipes n'agit plus comme limite protectrice, plus rien ne sépare les protagonistes des dangers de la forêt :

> There is no place we feel safe. Going outside for wood takes all the courage I can muster […]. Inside we feel both exposed and trapped. […] I find myself glancing out the window, scanning the forest, expecting to glimpse the figure I know is waiting for us there. […] There is no escaping. […] We're *surrounded* by violence, by anger and danger, as surely as we are *surrounded* by forest. The forest killed our father, and from that forest will come the man – or men – who will kill us. (Hegland, 1996, 146, je souligne)

Dans cette situation, le terme « surrounded » (entourées) prend une connotation menaçante, rappelant que Nell et Eva sont littéralement cernées par la forêt et ses dangers. Prisonnières des murs qui les ont vues grandir, elles n'ont nulle part où se réfugier. La maison passe d'un extrême à l'autre, révélant une facette inattendue : « [P]rivacy, safety, security, comfort and refuge are not necessarily associated with the inside or home but may be found beyond its reaches. Similarly, danger, fear and insecurity are not necessarily located in the outside world. » (Mallett, 2004, 72)

En plus de révéler son incapacité à protéger les deux sœurs, la maison devient elle-même dangereuse, augmentant d'un cran l'aliénation qu'elles ressentent. En l'absence du travail d'entretien inhérent à l'appropriation d'un espace familier, le bâtiment commence rapidement à se détériorer et menace de s'effondrer sur ses habitantes : « The utility room had simply collapsed, the rotting timbers finally pulled down by the weight of the cast-iron sink, the empty freezer, the useless washing machine, the dead dryer. *Our parent's house is falling around us.* » (Hegland, 1996, 209, je souligne) Cette citation met en lumière la dissociation déjà à l'œuvre chez les personnages qui

ne s'identifient plus à la maison de leur enfance. Dorénavant considérée comme le lieu d'habitation des parents décédés, la demeure semble devenir le symbole d'un passé familial et d'un mode de vie depuis longtemps révolus.

Forcées de constater que la maison ne remplit plus ses fonctions de sécurité et de confort, les jeunes femmes se voient dans l'urgence de trouver un autre endroit où habiter. L'obligation de sortir de l'inertie devient criante face à la nécessité d'entreprendre le processus de ménagement qui déterminera un nouveau lieu habitable. C'est à ce moment que Nell prend conscience de l'influence que l'imaginaire des contes a pu avoir sur leur quotidien, les encourageant à demeurer passives dans l'espoir que les choses reprennent leur cours normal. La frustration de la narratrice est palpable alors qu'elle constate les conséquences de l'attente dans laquelle sa sœur et elle se sont laissées aller : « Ever since this began we have been *waiting* to be saved, *waiting* like *stupid princesses* for our rightful lives to be restored to us. But we have been fooling ourselves, only playing out another *fairy tale*. » (148, je souligne) Suite à ce constat, Nell ne peut qu'entreprendre de changer leur mode de vie, se détachant de ce fait des stéréotypes genrés dont les contes merveilleux sont porteurs. Non plus princesses inertes dans l'attente d'un sauveur, les deux jeunes femmes doivent relever leurs manches si elles souhaitent survivre dans l'isolement du milieu forestier. Pour ce faire, elles abandonnent cette perception de la forêt ainsi que toutes les peurs dont elle est porteuse afin d'aborder cet espace avec une plus grande ouverture d'esprit.

2.5. Ménagement et appropriation

2.5.1 Différentes étapes des entreprises de ménagement et d'appropriation

Poussée par le besoin de faire des réserves de nourriture pour l'hiver qui arrive à grands pas, Nell rassemble son courage pour braver l'extérieur et commence à défricher le potager à l'abandon depuis le décès de leur père[28]. Un bon matin, inexplicablement attirée par le jardin, elle entreprend

[28] « We didn't even finish harvesting last fall. We never pulled plants or saved seeds or mulched. We hadn't pruned the orchard. We should have started the seedlings indoors by the stove back in February. We should have planted the cold weather crops last month. […] But the last time either of us held a shovel was to dig our father's grave. » (Hegland, 1996, 153)

le fastidieux travail de préparation de la terre et prend conscience, au fil de son entreprise, du plaisir que ses actions lui procurent :

> I dropped to my knees, set the rifle down beside me, grabbed a clump of weeds in one tentative hand and pulled. […] Suddenly I was pulling weeds, *plunging my hands into their lush midst*, tearing them out by the fistful, until my palms were stained and reeking with their green musk. *The sun felt like a hand on my shoulders, birds called at the edge of the clearing*, and once a butterfly landed on the naked soil next to me. […] I forgot to scan the forest for intruders. (153, je souligne)

Par cette activité d'entretien, Nell entame lentement le processus de ménagement qui leur permettra, à sa sœur et elle, de se réapproprier l'espace du potager. Toute aux sensations corporelles qu'elle n'a pas ressenties depuis si longtemps, elle se sent suffisamment en sécurité dans cet espace pour cesser de constamment guetter un potentiel danger venu de la forêt. En ce sens, Nell parvient à reprendre contact avec son environnement grâce au jardinage qui ajoute une dimension sensorielle à l'espace du jardin devenu, depuis l'agression d'Eva, le lieu d'une altérité menaçante. La jeune femme se laisse submerger par ses sensations, appréciant la texture des plantes, l'odeur de la terre humide, la douceur des rayons du soleil sur sa peau… Ce retour à la sensibilité signe donc la possibilité d'une réappropriation, d'un ménagement de l'espace du jardin afin que les protagonistes redeviennent des parties intégrantes de leur environnement et soient en mesure d'établir des relations avec les autres formes de vivant qui s'y trouvent:

> So the recuperation of the incarnate, sensorial dimension of experience brings with it a recuperation of the living landscape in which we are corporeally embedded. As we return to our senses, we gradually discover our sensory perceptions to be simply our part of a vast, interpenetrating webwork of perceptions and sensations borne by countless other bodies – supported, that is, not just by ourselves, but by icy streams tumbling down granitic slopes, by owl wings and lichens, and by the unseen, imperturbable wind. (Abram, 1996, 65)

Le simple fait de jardiner, en apparence insignifiant, permet d'élargir subrepticement les frontières de leur espace habitable – radicalement réduit par les recentrements – afin d'y réintégrer le jardin.

Puisque le potager est dorénavant considéré comme habitable, les deux sœurs sont à même de commencer leur entreprise de ménagement en mettant en place une clôture pour protéger leurs légumes des dents avides des cerfs : « Step by step we set the posts, me explaining and encouraging and Eva woodenly responding to my requests. By noon three new fence posts stood along the west side of the garden. » (Hegland, 1996, 154-157) Ce geste se révèle donc la première étape du processus de ménagement tel que décrit par Heidegger. En mettant en place cette limite, les personnages visent effectivement à enclore et protéger le vivant qui se trouve à l'intérieur :

> Le véritable ménagement est quelque chose de *positif*, il a lieu quand nous laissons dès le début quelque chose dans son être, quand nous ramenons quelque chose dans son être et l'y mettons en sûreté, quand nous l'entourons d'une protection – pour parler d'une façon qui s'accorde avec le mot *freien*. (Heidegger, 2017 [1958], 175-176, l'auteur souligne)

Bien plus qu'une simple protection pour le potager, cette clôture assure aussi une fonction de frontière aux yeux d'Eva et Nell, frontière au sein de laquelle elles peuvent lentement se refamiliariser et reprendre confiance en leur milieu. Même si leurs peurs à l'endroit de la forêt demeurent, celles-ci deviennent, au fil du temps, de moins en moins envahissantes :

> We still glance towards the woods more often than we did before*, and we don't venture outside the clearing, beyond the withered ring of tulips.* […] I carry the rifle with me wherever I go, and we still retreat indoors well before nightfall. […] And once we are inside, we triple-check the boarded windows and move an elaborate assortment of furniture in front of the door […] [b]ut all that has begun to seem more like a ritual than a necessity for survival. (Hegland, 1996, 161, je souligne)

Comme cette citation l'indique, le travail effectué par les protagonistes permet non seulement une réappropriation du jardin, mais contribue aussi à élargir l'espace familier qui retrouve sa limite originelle, le cercle de tulipes, à la rencontre de la clairière et de la forêt. Non plus en proie à l'indifférenciation, la clairière redevient ainsi un lieu sécuritaire aux yeux des deux jeunes femmes.

2.5.2 Expansion

À partir du centre de l'espace – la maison entourée de la clairière – redevenu familier, Eva et Nell entreprennent lentement d'explorer la forêt qui s'étend au-delà du cercle de tulipes. Commençant tout d'abord par la route qui traverse la forêt pour relier leur demeure isolée au reste de la civilisation, elles parcourent à pied cet espace tant de fois traversé en voiture avant de s'aventurer sous le couvert des arbres. Suite aux nombreuses expériences traumatiques qu'elles ont vécues, leur premier contact avec l'espace situé au-delà de la frontière de la clairière s'avère teinté de peur :

> Even armed with the machete and the rifle, we felt as though we were going to our doom, when we left the clearing and entered the forest for our first walk. Despite the midday heat, we wore boots and long pants and we felt a tight sense of foreboding as we followed the dirt road away from the house. […] But we went out again the next day and ventured a bit farther down the road. The day after that we inspected the orchard and the following day we walked to the bridge. On the way home I realized with a shock I had left the gun in the garden. (Hegland, 1996, 166-167)

Grâce à leurs parcours quotidiens, Eva et Nell sont en mesure d'apprivoiser graduellement la forêt, qui paraissait autrefois si menaçante, en gardant en tête que la sécurité de leur maison ne se trouve jamais trop loin. Au gré de leurs randonnées, les personnages poussent leurs explorations toujours

plus loin, les frontières de l'espace familier s'étendant pour inclure davantage d'espace chaque jour. En ce sens, la déambulation joue un rôle fondamental dans le processus de ménagement dans la mesure où la forêt fait dorénavant partie intégrante de l'organisation spatiale au centre de laquelle se situe la maison familiale. Un réseau se ramifie à partir du lieu[29] qu'est la demeure, sortant la forêt de l'indifférenciation alors qu'elle se dote de places et de chemins que les sœurs empruntent de plus en plus aisément. C'est d'ailleurs dans le cadre d'une de leurs déambulations que les jeunes femmes retrouvent le lieu de sépulture de leur père. L'état d'esprit avec lequel elles l'appréhendent contraste radicalement avec la terreur ressentie lors de cette tragique nuit :

> We hadn't intended to go there when we set out on our walk this afternoon. […] When I realized we were walking through the same part of the forest we had torn through to reach our dying father, my first thought was to turn back. But that impulse passed and suddenly I felt an urgent need to see his grave. […] We laid our flowers on the mound, and then sat beside it in a deep silence as though we were sitting beside an old friend with whom words were no longer needed. […] In that gentle wash of early summer sun, I dozed, dreamed again, felt in the sun on my head the weight and warmth of my father's hand. (168-170)

Grâce à ce retour au lieu du décès de leur père, Nell et Eva ont l'impression qu'une part de lui semble dorénavant appartenir à la forêt, ce qui a pour effet de la rendre légèrement plus familière et accueillante à leurs yeux. Maintenant que cet espace abrite la mémoire de leur père, les protagonistes bénéficient d'un endroit où elles peuvent se recueillir et sentir la présence d'un être cher dans la douceur des rayons du soleil, dans la fraicheur de la brise ou dans le bruissement des feuilles couronnant les grands arbres.

2.5.3 Ouverture à la forêt

Nous assistons donc à une réduction de la distance entre les personnages et le monde dans la mesure où les deux sœurs, à force de parcourir la forêt qui les entoure, parviennent graduellement à déchiffrer ainsi qu'à donner du sens aux divers éléments qu'elles y rencontrent. Cette ouverture progressive à leur milieu passe notamment par l'acquisition de compétences, telles que la capacité de reconnaitre les plantes, et de connaissances quant aux usages alimentaires et médicinaux de ces végétaux. De fait, Nell entreprend un long processus d'apprentissage botanique qui n'est pas sans rappeler la démarche géopoétique. Alors qu'au départ la narratrice se base uniquement sur son

---

[29] « [S]eul ce qui est *lui-même* un *lieu (Ort)* peut accorder une place. […] À partir de cet emplacement se déterminent les places et les chemins par lesquels un espace est aménagé. Les choses qui d'une telle manière sont des lieux accordent seules, chaque fois, des espaces. […] *Il s'ensuit que les espaces reçoivent leur être des lieux et non de "l'" espace.* » (Heidegger, [1958] 2017, 182-183, l'auteur souligne)

encyclopédie pour accéder à certains savoirs, elle découvre, au fil du temps, une nouvelle manière d'apprendre, à la rencontre entre les connaissances livresques et l'expérience des lieux[30]. Tout commence au moment où les jeunes femmes consomment pour la première fois une plante forestière, allant à l'encontre des recommandations maintes fois formulées par leur mère :

> We […] nibbled our way home, *foraging* from one patch to the next, *grazing mindlessly as cows*, greedily as kids, following the faint, meandering trail of strawberries that seemed to spread from that quiet glade through the whole forest. Tonight it came to me, […] surely there is more than just an afternoon's treat of berries in the woods. Surely the forest is filled with things to eat. (Hegland, 1996, 171, je souligne)

Déjà, une modification de leur posture face à la forêt semble à l'œuvre, comme les verbes « foraging » (fourrager) et « grazing » (brouter), généralement associés aux animaux, le laissent comprendre. Mimant les actions de certains herbivores, Eva et Nell laissent de côté leur méfiance pour profiter du caractère nourricier de cet espace.

C'est ainsi que, motivée par leur constant besoin de nourriture, la narratrice se met à la lecture d'un ouvrage de botanique intitulé *Native Plants of Northern California*. Évidemment, la seule consultation de ce livre se révèle bien insuffisante pour faire de Nell une botaniste et l'expérience concrète s'avère absolument nécessaire pour faire sens de toutes les connaissances compilées dans cet ouvrage et de leur donner une dimension tangible et utile. À cet égard, elle note :

> There is a little plant that grows beside the workshop that I think is sheep sorrel. The **encyclopedia**[31] doesn't even mention sheep sorrel, but ***Native Plants*** has a description that seems to fit, though there's no illustration. The **dictionary** says sheep sorrel has pleasantly acid-tasting auricled leaves. (173, je souligne)

À l'instar d'une géopoéticienne, après avoir rassemblé tous les renseignements tirés des ressources à sa disposition, il ne lui reste plus qu'à goûter afin de confirmer si ses observations sont justes. Évidemment, ce mode d'acquisition de connaissances est loin d'être aisé puisqu'il implique de prendre des risques en ignorant toutes les mises en garde de sa mère. Ce premier essai d'identification d'une plante comestible se révèle donc particulièrement insécurisant pour Nell :

> What an act of faith and luck it is to pluck and taste a little green leaf. With Eva standing beside me and our mother's warnings buzzing in my brain, […] I bent, picked a leaf, brushed

---

[30] « Plus les codes scientifiques, esthétiques, historiques, voire linguistiques, se déploient, plus la perception s'affine et donne lieu à une jouissance à la fois sensible et intellectuelle. À condition bien sûr que les savoirs ne servent pas uniquement à reconnaitre des formes ou à augmenter les connaissances sur un site donné, mais bien à faire de l'expérience du lieu un moment unique, une expérience au cours de laquelle nos habitudes sont appelées à se transformer. » (Bouvet, 2015, 48)

[31] Les soulignements en gras sont de moi.

> a delicate coating of dust from its surface, and took a nibble so tentatively I think I expected it to burn my lips. But it had a cool, delicate, clean taste. (174)

Dans cette situation, tout comme dans le cas de la démarche géopoétique, l'expérience physique des plantes vient enrichir les connaissances théoriques de la personnage, faisant en sorte de changer radicalement le regard qu'elle pose sur son environnement alors qu'elle devient de plus en plus confiante et apte à identifier les différentes plantes qu'elle rencontre :

> Slowly I'm beginning to untangle the forest, to attach names to the plants that fill it. The leaves we use as toilet paper are mullein. The plant with the daisylike flowers that grows by the workshop is pineapple weed – a cousin of chamomile. […] All these years, the bushes that line the roadside have been hazelnut bushes. And the flowers we laid on our father's grave were blue-eyed grass – the root of which is supposed to reduce fever and ease an upset stomach. (174-175)

Non seulement les plantes qu'elle est maintenant en mesure d'identifier contribuent-elles à sortir l'espace de la forêt de l'indifférenciation dans laquelle il se trouvait depuis toutes ces années, mais elles encouragent aussi Nell à créer une cartographie mentale de la forêt afin de pouvoir aisément retrouver, au moment des récoltes, certains végétaux qui pourraient leur être utiles : « Everywhere I walk, I try to notice what's around me – a clump of mint, a cluster of fennel, a thicket of manzanita, or a field of amaranth to gather from now or return to later, when the need is there or the season is right. » (176) Cet extrait témoigne du changement radical du mode d'appréhension de l'espace de la personnage dans la mesure où elle compte dorénavant sur sa sensibilité et sa disponibilité à l'égard de son environnement pour (re)trouver les plantes nécessaires à leur survie.

2.5.4 Appropriation

Dans ce contexte, la reconnaissance des plantes, la culture du jardin et le parcours régulier de l'espace de la forêt se présentent comme autant d'actualisations du processus d'appropriation dont l'impact se manifeste autant au sein de l'espace habité que dans l'identité des protagonistes. La manière dont elles se perçoivent ne se modifie pas uniquement à cause du travail incessant qu'elles exercent dans le cadre de leur activité d'appropriation, mais aussi grâce au plaisir qu'elles ressentent lorsqu'elles parviennent enfin à développer une relation intime avec leur milieu :

> Plaisir qui vient des liens affectifs qui se tissent au cours de l'affrontement entre le projet d'habiter et la résistance de l'espace, la poursuite incessante des soins que cet espace exige, la victoire de la volonté de s'affirmer moins comme maitre et possesseur que comme individu différent, qui a su faire d'un espace originellement non qualifié une demeure habitée, un chez-soi, c'est-à-dire un lieu au sens plein du terme, parce que lui aussi individualisé et différent. L'expérience du plaisir d'habiter […] est aussi et surtout présente dans le versant actif de l'appropriation, celle qui est de l'ordre de l'agir et donc de l'œuvre. […] Plaisir de la trouvaille,

> de la capacité de vaincre les contraintes du lieu pour en faire quelque chose d'autre, plaisir de se voir comme un être capable d'action sur le monde. (Serfaty-Garzon, 1999, 73)

Comme Serfaty-Garzon l'explique si bien, le plaisir de l'habitation ne se ressent pas dans la domination ou la possession d'un espace pour mieux l'exploiter, mais bien dans la relation de familiarité qui se construit entre ce dernier et les habitant.e.s qu'il abrite. C'est donc au cœur de ce lien intime entre une personne et sa demeure que s'actualise l'essence même de l'habiter.

Comme mentionné plus tôt, loin de se résumer au seul plaisir de rendre un endroit habitable, l'appropriation influence l'identité des personnes qui l'entreprennent. Ainsi, les habitant.e.s sont aussi changé.e.s par la maison que le bâtiment l'est par elles.eux. De fait, Serfaty-Garzon remarque que « l'appropriation de la maison est un mouvement vers une nouvelle réalité qui doit nous ressembler, nous exprimer, mais aussi nous permettre de nous transformer. » (1999, 71) Or, dans le cas de Nell, ce processus ne se limite pas seulement à la demeure, incluant aussi la forêt. L'appropriation de ce territoire implique l'apprentissage d'un vocabulaire jusqu'alors inconnu, celui des plantes, en plus de l'adoption d'une nouvelle perception de la nature. À ce sujet, elle observe :

> Before, I was Nell and the forest was trees and flowers and bushes. Now, the forest is *toyon, manzanita, wax myrtle, big leafed maple, California buckeye, bay, gooseberry, flowering currant, rhododendron, wild ginger, wood rose, red thistle*, and I am just a human, another creature in its midst. (Hegland, 175-176, l'autrice souligne)

De telles constatations s'inscrivent parfaitement dans la pensée écoféministe dont l'un des objectifs est la mise en place de relations justes et égalitaires entre toutes les formes du vivant ainsi que la valorisation de la diversité des points de vue résultant en l'adoption d'une vision du monde libérée de l'anthropocentrisme :

> Life on earth is an interconnected web, not a hierarchy. There is no natural hierarchy; human hierarchy is projected onto nature and then used to justify social domination. Therefore, ecofeminist theory seeks to show the connections between all forms of domination, including the domination of nonhuman nature, and ecofeminist practice is necessarily antihierarchical. […] A healthy, balanced ecosystem, including human and nonhuman inhabitants, must maintain diversity. […] Therefore, we need a decentralized global movement that is founded on common interests yet celebrates diversity and opposes all forms of domination and violence. Potentially, ecofeminism is such a movement. (Murphy, 1997, 50)

Dans ce contexte, un vocabulaire alternatif émerge nécessairement, proposant de nouveaux termes ou de nouvelles utilisations de mots déjà existants pour décrire des réalités invisibilisées jusqu'alors. La mention, dans le roman de Hegland, de tous ces noms de plantes pourrait ainsi être comprise comme une forme d'actualisation de ce que Waller appelle un « *earth*text » (texte de la terre):

« Diverging from traditional literary criticism or philosophical inquiry, ecofeminism, when applied to literature, submerges both the writer and the reader in an *earth*text. The initial, participatory practice of engaging in the more-than-human world creates a desire to express *differently*. » (2000, 137, l'autrice souligne) L'insistance sur les noms spécifiques des plantes pourrait donc être symptomatique d'une volonté de sortir ces êtres vivants de l'indifférenciation qui les touche, encourageant de ce fait le mouvement de décentrement du regard à l'œuvre lorsqu'une personne abandonne sa posture anthropocentrée pour se mettre à l'écoute de son environnement. S'inscrivant dans un éternel cycle d'influences, ce nouveau langage modifie donc, à son tour, la manière de percevoir et d'appréhender le milieu et les êtres vivants qui y résident :

> Discourse shapes the world just as the material world influences discourse, or as Karen Barad argues, « [d]iscursive practices and material phenomena do not stand in a relationship of externality to one another; rather, the material and the discursive are mutually implicated in the dynamics of intra-activity. » (Grewe-Volpp, 2016, 216)

Témoin de la diversité du vivant, conscient.e de l'importance de chaque organisme dans l'épanouissement d'un écosystème, il devient alors impossible, pour un.e locut.eur.rice de ce *earth*text, de maintenir une perception de soi-même isolée des dynamiques observées dans l'environnement. Ainsi, lorsque Nell dit être une créature de la forêt, elle se revendique de cette union fondamentale entre tous les êtres vivants habitant le même milieu. Maintenant qu'elle fait partie intégrante de son environnement, la narratrice finit par avoir l'impression de comprendre le langage de la forêt : « I listen to the rain, watch the rain, smell the rain, feel its mists cling to my face. […] Sometimes it seems I hear voices speaking, neither harshly nor lovingly, but with the forest's own tongue. » (Hegland, 1996, 227) Grâce au contact constant avec cet espace, elle développe sa sensibilité, devenant toujours plus apte à déchiffrer les signes de la nature.

Strayed vit une expérience similaire d'appropriation dans le cadre de son parcours de la PCT. De fait, le mode de déplacement qu'elle adopte a pour effet de modifier la relation qu'elle entretient avec le territoire, la rendant beaucoup plus intime. Chaque mile parcouru est vécu dans la plus grande intensité car, face aux déserts, montagnes et forêts traversés, la narratrice fait l'expérience profonde de l'immensité intime. Réfléchissant sur sa solitude, Strayed note :

> Living at large like this, without even a roof over my head, made the world feel both bigger and smaller to me. Until now, I hadn't truly understood the world's vastness – hadn't even understood how vast a mile could be – until each mile was beheld at walking speed. And yet there was also its opposite, the strange intimacy I'd come to have with the trail, the way the piñon pines and monkey flowers I passed that morning, the shallow streams I crossed, felt familiar and known, though I'd never passed them or crossed them before. (2012, 119)

Même si la nature directionnelle du chemin – faisant en sorte que la protagoniste ne repasse jamais au même endroit – rend le mode d'appropriation de Cheryl différent de celui de Nell et Eva – qui restent toujours au même endroit – l'expérience répétée de la marche et du campement suffisent pour créer une relation de familiarité avec la nature. Effectivement, comme l'affirme le géographe Yi-Fu Tuan, l'expérience se manifeste d'abord et avant tout à travers la capacité d'apprendre :

> Experience thus implies the ability to learn from what one has undergone. To experience is to learn; it means acting on the given and creating out of the given. The given cannot be known in itself. What can be known is a reality that is a construct of experience, a creation of feeling and thought. […] To experience in the active sense requires that one venture forth into the unfamiliar and experiment with the elusive and the uncertain. (Tuan, 1977, 9)

Bien qu'au début de son périple Strayed se sentait complètement démunie et dépassée, chaque journée passée sur la Pacific Crest Trail la voit devenir plus confiante et mieux outillée que la veille. Alors que ses pas ancrent toujours davantage la trace du chemin sur la surface de la terre et que ses notes dans les registres de la PCT conservent la marque de son passage, le chemin influence aussi profondément l'identité de la narratrice qui, grâce à cette expérience, parvient à guérir de son deuil et prend conscience de son immense résilience.

2.5.5 Adaptation à la forêt et appropriation de l'arbre creux

Changer le regard que nous posons sur notre milieu, tout comme déménager dans un nouvel endroit, a nécessairement un impact sur notre identité. Nos habitudes de vie se modifient, nous développons de nouveaux repères qui nous permettent de mieux fonctionner dans cet environnement auparavant inconnu. L'ouverture à l'environnement, s'inscrivant dans une dynamique d'adaptation à un milieu plus vaste, a donc pour effet de remettre en question notre perception de nous-mêmes. Par exemple, dans le cas de Nell, son observation pointue de la forêt et des plantes qui la peuplent lui offre les outils pour comprendre comment, en tant qu'humaine, elle fait autant partie des dynamiques écosystémiques que toute autre forme du vivant. Ce changement de perspective à l'égard de la forêt entraine, d'ailleurs, un autre mouvement qui s'avère particulièrement marquant pour Nell et Eva, celui de l'appropriation graduelle de l'arbre creux de leur enfance en tant que nouvelle demeure. De fait, alors que Nell souligne à plusieurs reprises le décentrement de son regard qui se trouve toujours plus influencé par l'espace de la forêt, la position de la maison familiale en tant que centre à partir duquel l'espace environnant s'organise devient de moins en moins évidente. Face à l'inefficacité de ce bâtiment à les protéger des menaces

extérieures, face à son effondrement imminent causé par son état de décrépitude avancé, les deux sœurs doivent rapidement trouver un nouveau lieu sécuritaire où élire domicile.

Dans ce contexte, l'arbre creux semble être l'endroit tout désigné. De fait, l'arbre semble de tout temps avoir été associé à des valeurs de refuge et de sécurité, protégeant, le temps d'une nuit – ou de plusieurs – tout être qui chercherait à s'isoler de l'immensité de la forêt :

> La fonction hospitalière de l'arbre se rencontre donc fréquemment. Les personnages égarés ou abandonnés en forêt se réfugient dans le tronc d'un arbre creux ou parmi ses branches pour se protéger des intempéries et des bêtes sauvages. « L'arbre est naturellement hospitalier, protégeant des atteintes du soleil comme de la pluie, apportant ombrage et fraicheur aux rudes chaleurs des étés, écrit Alain Montandon. […] Le nid dans l'arbre éveille ce sentiment de repli, de sécurité que donne l'hôte à son invité, un sentiment de vie essentielle, condensée[32]. » (Legros Chapuis, 2016, 130)

Or, ce sont ces mêmes valeurs qui caractérisent les figures de la maison et de la cabane respectivement décrites par Bachelard et Loubes. Dans la mesure où l'arbre, en tant qu'abri, est d'abord et avant tout un élément constituant de la forêt, les frontières entre l'intérieur et l'extérieur ainsi qu'entre l'intimité et l'immensité s'ouvrent, résultant en un développement de l'immensité intime symptomatique de la transformation du rapport à l'espace et de la perception de soi : « La forêt n'est donc pas seulement un refuge, mais aussi la base d'une mutation, d'une régénération, d'une renaissance de l'individu qui vient s'y abriter. » (225)

Évidemment, le déplacement du centre d'intimité de la maison familiale à cet abri dans les bois se fait graduellement puisque les jeunes femmes commencent par l'utiliser pour emmagasiner des réserves de nourriture en prévision de l'hiver qui approche : « We finished harvesting a few days ago. For our work we have five barrels full of acorns and a quarter of a barrel of dried blackberries. We've decided to leave them all in the stump […]. That way, whatever happens, we'll always have a cache in the woods. » (Hegland, 1996, 193) Mais, rapidement, l'arbre creux se dote des valeurs d'abritement et de sécurité propres à la maison alors que la demeure familiale devient de plus en plus oppressante. En effet, au fil de leur familiarisation avec la forêt, les deux sœurs en viennent à se méfier de leur maison, où elles ne se sentent jamais complètement en sécurité. Il semble que le traumatisme de l'agression d'Eva reste incrusté dans la charpente même du lieu, le danger d'une

---

[32] Cette citation est tirée de Montandon, Alain. « Arbres hospitaliers » (2003) in *L'arbre, symbole et réalité : actes des premières journées universitaires de Hérisson*. Paris : L'Harmattan. p. 221.

récidive se faisant constamment sentir. S'y sentant plus exposées et enfermées que protégées, les personnages se tournent instinctivement vers la forêt pour se protéger[33].

Conscientes du danger grandissant que leur maison natale représente, les protagonistes entreprennent de modifier l'arbre creux afin de faire de cette ruine naturelle un endroit habitable à long terme. Elles commencent tout d'abord par établir une frontière encerclant l'abri qui deviendra bientôt leur nouveau chez-soi. L'espace est défriché afin de créer une clairière au sein de laquelle il leur est dorénavant possible d'accomplir bon nombre de leurs activités quotidiennes telles que faire sécher des glands et des fruits en vue d'augmenter leurs réserves de nourriture :

> Eva hiked home for more barrels, leaving me to cut three of the scrawny firs that choked the space in front of the stump. As each one crashed through the tangle of branches, the circle of sky widened and a little more light entered the clearing. By the time Eva returned, I had the drying racks laid out and waiting in a new patch of sun. (Hegland, 1996, 191)

Évidemment, cette frontière tout juste instaurée n'est pas aussi différenciatrice que pouvait l'être le cercle de tulipes. Loin d'être symptomatique d'une faiblesse de cette limite, sa porosité témoigne plutôt de la familiarité développée par les jeunes femmes à l'égard de la forêt. Puisqu'elles la parcourent quotidiennement pour récolter des plantes comestibles et médicinales, elles ne ressentent plus autant le besoin de séparer le lieu où elles habitent du reste de l'espace. À cet égard, la clairière entourant l'arbre creux a pour principale fonction non pas de protéger l'intimité de l'extérieur, mais de marquer un lieu où elles habitent plus activement que dans le reste de la forêt.

Plus encore, le travail d'appropriation se manifeste aussi à travers certaines modifications de l'architecture de l'arbre creux en vue de le rendre plus confortable. Nell passe ainsi plusieurs jours à rénover leur abri : « I spent the last two days nailing a roof of plywood and corrugated tin over [the stump], so that now it looks more like a hobo shack than the fairy cottage we used to pretend it was. » (194) Fait intéressant, à partir du moment où Eva et Nell remplissent l'arbre creux des gestes de leur quotidien, tels que la cuisine ou l'entretien, le vocabulaire employé pour décrire ce lieu se modifie subrepticement, adoptant le champ lexical normalement associé à la maison. Au fil

---

[33] Au moment où Eva et Nell sont persuadées que l'agresseur est de retour, leur première réaction est de se sauver dans la forêt plutôt que de se cacher dans la maison : « From the blocked-off utility room there came a creaking and snapping and crashing that seemed to go on forever. […] Eva gave me a look of terror and pleading. "What should we do?" she begged. "Hide," I whispered. "Where" she asked, and I didn't know what to tell her, for *in that moment I understood that whatever corner or closet she hid in would only end up being her trap* when he finally broke through the door. "Wait by the front door," I whispered. "I'll see what's out back, and *if I yell, you run off into the woods*." » (Hegland, 1996, 208, je souligne)

du temps, l'arbre creux, gagnant en confort, se dote d'un toit, d'une porte et même d'un foyer: « [W]e built [a fire pit] just outside the *door* of the stump. […] In the creak near the stump we've opened a pool for collecting water […] and well away from the stream we've dug a latrine. » (Hegland, 1996, 193, je souligne) Offrant maintenant un accès facile à du feu, de l'eau et même à des toilettes rudimentaires, l'abri sylvestre traverse de grandes métamorphoses actualisant le bâtir, une étape incontournable autant du ménagement de l'espace tel que décrit par Heidegger que de l'appropriation de la maison explorée par Serfaty-Garzon. Le roman de Hegland donne donc à voir deux dimensions de cette entreprise qu'est le bâtir alors que les sœurs doivent à la fois construire – dans le sens concret du terme – une nouvelle maison, mais aussi rebâtir un sentiment de chez-soi au sein de l'endroit qu'elles ont choisi :

> L'édifice, la construction ou l'objet bâti semble alors être le moyen qui permet d'atteindre la fin qu'est l'habiter. […] Pour habiter, il serait d'abord nécessaire d'être dans une maison, ou de bâtir une habitation. Bâtir, au sens non seulement de l'usage de la pelle et de la truelle, du creusement des fondations et de l'érection des quatre murs, mais aussi au sens de création d'un lieu d'habitation par des gestes d'appropriation, de soin, de personnalisation. (Serfaty-Garzon, 1999, 51)

Dans un autre ordre d'idée, l'appropriation de l'arbre creux a aussi pour effet de ramener Eva et Nell au temps de leur enfance. Le lieu de leurs mises en scène enfantines devient, plusieurs années plus tard, celui où elles sont à même de faire l'expérience d'un nouveau mode de vie fondamentalement ouvert aux rythmes et aux éléments de la nature. Elles accueillent avec enthousiasme ce retour à la simplicité d'autrefois :

> Just after dawn we scrambled back up the hill, huffing and laughing in the bright mists […]. We were planning a breakfast of mint tea and acorn mush and blackberries over the campfire we were going to build, and I think we were both feeling almost as light-hearted as the children we had once been, happy to be playing together in the forest again. (192)

Grâce à ce lieu, les jeunes femmes retrouvent leur complicité d'antan, faisant l'expérience d'un intense bien-être, sentiment qui a pour effet de métamorphoser l'arbre creux en demeure. Attirées par le bonheur qu'elles y ressentent et la légèreté des jours passés en forêt, les personnages ne peuvent s'empêcher de répondre, encore et encore, à l'appel de ce lieu. De fait, selon Bachelard, le bien-être est l'un des éléments propres aux lieux d'intimité. Il affirme: « Il n'y a pas d'intimité vraie qui repousse. Tous les espaces d'intimité se désignent par une attraction. Répétons une fois de plus que leur être est bien-être. » (Bachelard, 2012 [1957], 30) Ainsi, malgré la menace potentielle d'un ours qui parcourt la forêt, Nell et Eva prennent la décision de braver leurs peurs et de passer toujours plus de temps à l'arbre creux : « I don't think it was logic that finally persuaded us, but

the fact that *it felt good to be out in the woods*, gathering acorns, drying berries, drinking our wild teas, and cooking meals by the day-time fires Eva kindled in the fire pit » (193, je souligne).

L'appropriation de l'arbre creux en tant que lieu habitable tout comme l'attirance que les protagonistes ressentent envers lui font aussi en sorte de modifier la perception qu'elles ont de leur maison natale. Le bâtiment autrefois protecteur est maintenant perçu comme oppressant, ses murs entravant le contact avec la forêt. En ce sens, alors qu'elles y sont enfermées pour la nuit, Nell se projette vers l'abri dans les bois, imaginant les sensations qu'elle ressentirait si elle y était installée pour dormir :

> I wonder what it's like a the stump tonight. I wonder if the roof is tight, if the plywood still holds. I wonder *if anything has taken shelter there, nestled snug* among our barrels of acorns and berries. I wonder what it would be like to be there now, listening to the rain and wind, smelling the night, the wet leaves and the earth, and the old char of the tree. […] Why does that place seem *safer, more alive, than this*? (210, je souligne)

C'est dire qu'une nette dualité se profile entre ces deux lieux de l'intimité, l'abri forestier étant décrit comme propre, aéré et accueillant :

> The fire sparks starward, and shadows the folds and twists of the stump at whose heart *we rest*. We can smell the *clean* scents of oak and bay smoke, of humus and charred redwood and the damp night. […] Tonight it seems *there is nothing in these woods that would want to harm us*. Instead, I think I feel a new benevolence abroad, as if the forest had finally grown sympathetic, as if – *huddled inside the stump* – we finally mattered. (215-216, je souligne)

À l'opposé, la maison se démarque par sa décrépitude et son caractère renfermé : « When we got to the house, it startled me. It was a lair, reeking of chemicals and stale flesh, harsh and cramped, leaking and crumbling. » (233) De tels contrastes lexicaux s'avèrent hautement significatifs dans la mesure où ils témoignent du déplacement du centre de l'intimité, autrefois situé dans la maison, au sein de l'arbre creux. Il ne manque plus que la dimension symbolique de l'appropriation pour que le refuge sylvestre acquière officiellement le statut de chez-soi aux yeux des jeunes femmes.

2.6 Appropriation symbolique et immensité intime

Au fil de leurs expériences et de leur appropriation de la forêt et du désert, autant Cheryl qu'Eva et Nell en viennent à développer une dimension extérieure à leur intimité. De fait, le dehors devient le théâtre de nombreux gestes physiques intimes, tels que le sommeil ou l'accouchement, mais aussi de processus émotifs marquants dont la guérison du deuil. Toutes ces actions se présentent donc comme autant d'actualisations de l'immensité intime. Nous assistons à l'ouverture graduelle

des frontières de l'être des protagonistes, ouverture leur permettant d'établir une relation d'échange, de résonnance avec la vastitude des paysages qui les abritent.

2.6.1 De la logique de la maison à celle de la cabane : Ouverture, hybridité et renaissance

En fréquentant assidûment l'arbre creux, Eva et Nell en viennent à reconsidérer ce qu'elles attendent d'un abri ou d'une maison. Alors qu'auparavant l'étanchéité des murs et des portes de la demeure semblait absolument nécessaire à leur confort et à leur sécurité, le contact prolongé avec l'immensité de la forêt a pour effet de remettre en question cette opinion. De fait, il semble maintenant que l'ouverture du chez-soi soit un élément primordial au bien-être des personnages qui ressentent le besoin de maintenir un contact permanent avec leur environnement. De la logique de la maison, les deux sœurs passent à celle de la cabane :

> La cabane […] vise à réouvrir sur le cosmos. Ce qui est recherché c'est bien d'en laisser pénétrer les manifestations. Par la cabane, il s'agit non de se protéger du monde, mais plutôt de développer la figure contraire : faire l'expérience du monde. La porosité des parois de la cabane est fondamentale : porosités visuelles, olfactives, tactiles, poétiques. (Loubes, 97-98, l'auteur souligne)

Or les jeunes femmes expérimentent à de nombreuses reprises cette porosité sensorielle dont parle Loubes alors qu'elles performent divers gestes intimes qui viennent sceller la transformation de l'arbre creux en chez-soi. Nell est sans contredit celle qui s'ouvre le plus aisément à son milieu, son apprentissage de la reconnaissance des plantes lui permettant de rapidement développer de nouvelles relations avec celui-ci :

> Why didn't we let the flowers grow where they would, healthy and strong and in their own time? I wish my mother were alive so I could tell her that we didn't need those Buy-n-Save petunias, didn't need even her ring of tulips. *Clarkia. Columbine. Red Clintonia. Blue-Eyed Grass. Woolly Paint. Red Thistle. Owl's Clover. Calypso Orchid. Golden Fairy Lantern. Globe Lily. California Poppy. Miner's Dogwood. Buttercup. Windflower. Solomon's Seal. Lupine. Vetch. Moutain Iris. Ceanothus. Fireweed. Shooting Star.* We were **surrounded** by flowers all the time. (Hegland, 1996, 176, je souligne)

Contrairement à la dernière occurrence du terme « surrounded » (entourées), qui témoignait de l'enfermement des protagonistes dans leur maison natale[34], ce mot prend ici une dimension enveloppante et rassurante, témoignant du fait que la frontière de tulipes a été transcendée pour mieux laisser entrer la forêt au sein de l'espace intime.

---

[34] Voir la page 68 du présent chapitre.

Plus encore, cette ouverture des frontières ne concerne pas seulement l'espace, elle touche aussi celles du corps de la narratrice. Ainsi, plus Nell investit du temps et de l'énergie à modifier l'arbre creux afin de le rendre habitable ou encore à développer ses capacités de reconnaissance des plantes, plus elle ressent fortement l'appel du dehors. Son identité change, se rapprochant graduellement de celles des différentes créatures peuplant la forêt. En ce sens, la personnage s'expérimente oniriquement dans un devenir-plante[35] ou encore finit par avoir l'impression d'incarner certaines attitudes et caractéristiques typiques d'un cochon sauvage dont la rencontre l'a profondément marquée. Ayant dû tuer cette truie pour se nourrir et s'assurer qu'Eva ne manque d'aucun nutriment pendant sa grossesse, Nell devient porteuse d'une part de l'animal. À travers ce devenir hybride, à mi-chemin entre l'animal et l'humaine, Nell en vient à adopter des points de vue et des comportements qui étaient autrefois ceux du cochon sauvage :

> Sometimes I feel as though I were bearing her feral old soul along with my own. Sometimes at dusk, when Eva and I come down off the hill and reenter the house to sleep, I find myself looking around these rooms with a sort of sideways terror. I have to remind myself, *That's just a door. Those are only walls. They can't hurt you*. And sometimes when I wake in the morning, my first thought is panic – *I've got to get outside*. (207, l'autrice souligne)

Dans cette optique, la narratrice en vient à craindre l'enfermement dans la maison natale, recherchant activement le confort et la liberté que la forêt lui procure. Son regard, dorénavant acclimaté à la vastitude de ce milieu ainsi qu'aux formes organiques de ses éléments naturels, appréhende l'architecture humaine de la maison avec méfiance. Une tension se développe entre ces deux facettes de son identité dont les visions du confort et de la sécurité sont fondamentalement opposées. C'est dire que non seulement les limites du corps de la protagoniste se brouillent, accueillant les métamorphoses vécues au contact des plantes et des animaux de la forêt, mais ce sont aussi les frontières entre les règnes – animal, végétal, humain – qui sont remises en question dans la mesure où la jeune femme devient porteuse de caractéristiques propres à d'autres formes du vivant. Les hiérarchies qui plaçaient autrefois l'humanité au-dessus du reste du monde naturel perdent leur valeur alors que le développement de cette identité hybride s'accompagne de la découverte de la dimension spirituelle de l'habiter. Au fil de ses expériences,

---

[35] « I nap at the stump in a patch of pale sunlight, dream I am buried in the earth up to my neck, my arms and legs like taproots tapering to a web of finer roots until at last there *is no clear demarcation* between those root hairs and the soil itself. As I look out over the earth, my skull expands *as though I were absorbing the above-ground world* and the sky itself through my eye sockets. My head grows until it is a shell encompassing the whole of the earth. I wake softly, with a sense of infinite calm. » (Hegland, 1996, 206, je souligne)

Nell en vient donc à comprendre la nécessité d'appréhender la nature avec humilité[36] et de négocier, plutôt que d'imposer, la place qu'elle occupe dans cet écosystème.

Reconnaissante des apprentissages permis par la forêt et de la biodiversité assurant leur subsistance, la jeune femme vient naturellement s'inscrire dans un cycle d'échanges avec son environnement, déposant des offrandes à la frontière de la clairière entourant l'arbre creux. Loin de chercher à repousser les animaux à l'extérieur de l'intimité, ces cadeaux visent à les y accueillir :

> I breathed the moist, green-tinged air, and then, on an impulse I never tried to understand, I took the mush-pot and walked around the stump, pausing four times to spoon a pile of steaming food onto the wet earth. […] It was then that she [the bear] came. She sniffed the circumference of the stump, stopping to lap the four cold lumps of food. She paused at the doorway while I pressed my body against the back wall. She entered, circled like a weary dog, and lay down. […] It seemed I lay there for hours […] trapped by the bulk and will of a bear, listening to the drip of the forest, to my breathing and to hers. […] I woke at dawn and she was gone. […] I saw paw prints in the soft dead ashes of my fire, and it felt as though I were rising out of my broken body into a new flesh. (229-231, l'autrice souligne)

Il va sans dire que cette communion avec l'animal possiblement le plus dangereux de toute la forêt, au cœur même de l'intimité de l'arbre creux, est une expérience profondément marquante pour Nell. L'ourse devient ainsi l'emblème de sa renaissance, de son entrée en symbiose avec la forêt.

2.6.2 Accouchement

En ce qui concerne Eva, sa consécration de l'arbre creux en tant que nouveau chez-soi prend place au moment de son accouchement. Dans la mesure où la maternité se révèle une expérience corporelle pour le moins extraordinaire, tendant à déstabiliser, le temps de la gestation et de l'accouchement, les frontières du corps et son individualité, la jeune femme se trouve dans une posture particulièrement réceptive à l'égard de son environnement. En effet, le fait d'attendre un enfant, avec toutes les métamorphoses du corps – dont la plus spectaculaire est sans contredit le gonflement du ventre – que cela implique, s'avère une expérience unique et parfois troublante en ce qui a trait à l'intégrité des frontières de l'enveloppe corporelle. Puisque ces nombreux changements se font de manière progressive, mais suivant un rythme tout de même rapide, ils ont

---

[36] « They are old, quiet trees, laden with tough, curled leaves and clusters of honey-brown nuts, and *it is to them we went to learn about harvesting acorns*. If you want to gather acorns, you have to crawl. *You have to go down on all fours like an animal or a suppliant and crawl* through dust and duff, crawl across the earth on you palms and knees » (Hegland, 1996, 188, je souligne).

pour effet de remettre en question les perceptions et sensations habituelles et, bien évidemment, de brouiller les frontières entre le dehors et le dedans, mais surtout entre l'autre et soi :

> The integrity of my body is undermined in pregnancy not only by this externality of the inside, but also by the fact that the boundaries of my body are themselves in flux. In pregnancy I literally do not have a firm sense of where my body ends and the world beings. My automatic body habits become dislodged; the continuity between my customary body and my body at this moment is broken. (Young, 2005b, 50)

C'est dire que cette extension graduelle des frontières corporelles ainsi que l'expérience de l'occupation d'une région de son corps par un être faisant à la fois partie de soi, tout en en étant distinct, a pour résultat le développement d'un nouveau rapport à l'étanchéité de la peau. Dans une telle situation, le corps n'apparait effectivement plus aussi isolé alors qu'il s'ouvre à toutes les sensations uniques à la maternité. Ces nouvelles expériences permettent aussi parfois à la femme enceinte de « parvenir à une nouvelle relation avec elle-même grâce au plaisir et aux sensations de vide et de plein qu'elle reçoit de l'intérieur de son corps et, finalement, [d']arriver à créer une nouvelle relation avec sa propre corporéité et une nouvelle relation avec le monde extérieur. » (Marzano Parisoli, 2002, 113-114) La maternité se révèle donc une expérience marquante pour certaines femmes qui sont à même de développer une relation plus ouverte et sensible non seulement à leur corps, mais aussi à leur environnement. Dans le cadre de *Into the forest*, ce nouveau lien avec le milieu se met en place au moment où Nell, face à la souffrance d'Eva qui est en travail depuis déjà deux jours, décide de quitter la maison familiale pour installer sa sœur dans l'arbre creux[37]. Dans la douleur primordiale de l'enfantement, l'identité d'Eva semble s'ouvrir, laissant poindre les dynamiques fondamentales qui unissent et traversent l'ensemble du vivant :

> She doesn't scream, but she groans, and the sounds she makes are beyond the pain and work of labor, beyond human – or even animal – life. They are the sounds that move the earth, the sounds that give voice to the deep, violent fissures in the bark of the redwoods. They are the sounds of splitting cells, of bonding atoms, the sounds of the waxing moon and the forming stars. (Hegland, 1996, 216)

---

[37] « And it comes to me : *We must leave this house. If Eva is to survive, we must leave this place where she is stuck*. […] There is an urgency to that thought so compelling that I speak before I have a chance to question it. […] "I want us to go for a walk." "Where?" "To the stump," I answer before I can think. » (Hegland, 1996, 213, l'autrice souligne)

2.6.3 Du vide au plein : L'immensité intime comme élément de guérison

De manière similaire, les frontières de l'être de Cheryl s'ouvrent au fil de son parcours, l'immensité majestueuse des paysages naturels traversés finissant par remplir l'énorme trou que le décès de sa mère a laissé dans son cœur[38]. De fait, au moment où sa mère succombe au cancer, la narratrice perd non seulement un être cher, mais bel et bien une part d'elle-même. À plusieurs reprises, Strayed insiste sur le caractère fusionnel de leur relation, comme dans cet extrait relatant le moment où elles sont informées du décès imminent de Bobbi : « We didn't exchange a word. Not because we felt so alone in our grief, but because we were so together in it, as if we were one body instead of two. » (Strayed, 2012, 12) Face à l'énorme vide laissé par la disparition d'une des personnes les plus chères à son cœur, la narratrice va même jusqu'à avaler des fragments d'os ayant résisté à l'incinération dans une tentative désespérée de conserver une part de sa mère auprès d'elle :

> *I'm with you always*. She wanted us to remember that, and I did. It felt like she was with me always, metaphorically at least. And in a way it was literal too. When we'd finally laid down that tombstone and spread her ashes into the dirt, I hadn't spread them all. I'd kept a few of the largest chunks in my hand. I'd stood for a long while, not ready to release them to the earth. I didn't release them. I never ever would. I put her burnt bones into my mouth and swallowed them whole. (269, l'autrice souligne)

Malheureusement, ce trou qui lui transperce le cœur ne peut être comblé de la sorte. Le retour à la complétude ne peut avoir lieu que si elle entreprend un long processus de deuil et de guérison. Et c'est grâce à son parcours de la Pacific Crest Trail qu'elle y parviendra : « She would always be my mother, I told her, but I had to go. She wasn't there for me in that flowerbed anymore anyway, I explained. I'd put her somewhere else. The only place I could reach her. In me. The next day I left Minnesota forever. I was going to hike the PCT. » (29)

En faisant le choix de changer radicalement d'environnement et de mode de vie, la narratrice sait que cette expérience aura un impact majeur sur son identité. Au cours de cette aventure, son regard est influencé par la vastitude des paysages désertiques et montagneux, déplaçant la focalisation sur sa seule personne à la vastitude de l'espace qui l'entoure autant qu'il l'accueille. De cette manière, la protagoniste parvient à faire la paix avec ses souffrances passées ainsi qu'à retrouver sa place dans le monde :

---

[38] « Every now and then I could see myself – truly see myself – and a sentence would come to me, thundering like a god into my head, and as I saw myself then in front of that tarnished mirror what came was *the woman with the hole in her heart*. That was me. » (Strayed, 2012, 38, l'autrice souligne)

> Perhaps being amidst the undesecrated beauty of the wilderness meant I too could be undesecrated, regardless of what I'd lost or what had been taken from me, regardless of the regrettable things I'd done to others and to myself or the regrettable things that had been done to me. Of all the things I'd been skeptical about, I didn't feel skeptical about this: the wilderness had a clarity that included me. (143)

Sa souffrance profonde s'apaise lentement grâce à son contact avec la sagesse intemporelle des paysages naturels. Ainsi, la narratrice trouve une certaine forme de réconfort en plus d'une motivation à guérir en observant la magnificence de Crater Lake, autrefois la plus haute montagne de la chaine des Cascades et maintenant une énorme caldera remplie d'une eau pure et turquoise :

> I sat […] staring at the lake. I still had 334 miles to hike before I reached the Bridge of the Gods, but something made me feel as if I'd arrived. Like that blue water was telling me something I'd walked all this way to know. This was once a mountain that stood nearly 12,000 feet tall and then had its *heart removed*. This was once a wasteland of lava and pumice and ash. This was once an empty bowl that took hundreds of years to fill. But hard as I tried, I couldn't see them in my mind's eye. […] They simply were not there anymore. There was only the stillness and silence of that water: what a mountain and a wasteland and an empty bowl *turned into after the healing began*. (Strayed, 2012, 273, je souligne)

Cheryl voit donc une ressemblance entre cette montagne dont le cœur a été retiré et son propre cœur dans lequel le décès de sa mère a laissé un énorme trou. Après tous les miles parcourus, après tous les efforts fournis, la narratrice prend conscience de l'impossibilité de retrouver ce qui a été perdu, sans pour autant que cette constatation s'avère tragique. La caldera devient un exemple de guérison, montrant à quel point l'œuvre du temps et de la nature est en mesure de faire renaitre ce qui semblait autrefois voué à la désolation et à la stérilité.

2.7 Clore pour mieux ouvrir

Ce deuxième chapitre m'a permis d'explorer les multiples aspects de l'habiter s'établissant quand des femmes vivent en contact prolongé avec un milieu naturel caractérisé par sa vastitude. Dans l'intensité de la relation qui s'instaure entre ces espaces, les diverses formes de vivant qui les peuplent et les protagonistes, ces dernières font face à des réalités qui leur étaient jusque-là inconnues, vivent de nombreuses nouvelles expériences et arrivent à des apprentissages qui ont pour résultat de changer radicalement leur manière de percevoir le monde. Strayed témoigne de son expérience en ces termes :

> As with mountains, there'd been no deserts where I grew up, and though I'd gone for day hikes in a couple of them, I didn't really understand what deserts were. I'd taken them to be dry, hot, and sandy places full of snakes, scorpions and cactuses. They were not that. […] They were layered and complex and inexplicable and analogous to nothing. My new existence

> was beyond analogy, I realized on that second day on the trail. I was in entirely new terrain. (63)

Par ailleurs, en m'intéressant au ménagement de l'espace grâce au parcours jusqu'à l'appropriation du chez-soi à travers certaines pratiques du corps, en passant par les soins apportés à l'abri, j'ai pu constater non seulement la complexité, mais aussi les actualisations virtuellement infinies des processus de ménagement et d'appropriation. J'ai aussi pu observer le rôle central du corps dans ces entreprises puisqu'il se présente comme l'interface par excellence pour établir un contact avec l'environnement. La prochaine section continuera donc sur cette lancée en s'intéressant, cette fois, aux impacts que ces processus – et les adaptations qu'ils conditionnent – ont sur le corps lui-même ainsi qu'aux similarités entre les mouvements de l'écriture, de la lecture et du corps.

CHAPITRE III

CORPORALITÉS

3.1 Ouverture et exploration

Après avoir exploré la dimension spatiale de la relation entre les femmes et la nature, j'aborderai, dans ce dernier chapitre, la facette corporelle de ce lien. Dans la mesure où le corps est l'interface première pour entrer en contact avec l'environnement, le véhicule grâce auquel nous vivons de nouvelles expériences et faisons des apprentissages, il s'avère pertinent d'observer comment non seulement les corps des protagonistes, mais aussi le rapport qu'elles entretiennent avec ceux-ci, se modifient à la rencontre des milieux naturels.

La familiarisation avec un espace sauvage et avec les nouvelles pratiques de l'habiter qui lui sont inhérentes, laissent nécessairement des traces. La peau se constelle de blessures en tous genres infligées par les branches ou les roches; les muscles se renforcent douloureusement pour endurer l'intensité de la marche sur de longues distances; l'œil s'habitue à repérer plantes et animaux sauvages… Ce qui s'écrit sur le corps change, faisant de cette surface non plus un véhicule de la loi sociale, mais bien un témoin de celles de la nature. En ce sens, le corps devient un lieu privilégié de résistance aux normes sociales encarcanantes. Plus encore, l'émancipation de ces normes, s'accompagnant forcément de remises en question rendent possible la construction – d'un point de vue littéraire, il serait possible de parler de réécriture – d'une identité propre, libérée des diktats patriarcaux occidentaux.

Ce travail de réappropriation ne peut évidemment se faire sans douleur, sensation incontournable et nécessaire quand il est question d'adaptation. Dans ce contexte, la douleur acquiert une dimension positive, agissant en tant qu'agent de transformation et de guérison. De fait, la douleur

du corps s'imposant à la conscience[39] fait parfois en sorte de reléguer la douleur psychique à l'arrière de la pensée, ouvrant la porte à la guérison et à la reconstruction. De même, le fait d'endurer des expériences douloureuses permet à une personne donnée de prendre conscience de l'ampleur parfois inattendue de sa force et de sa résilience. Pour les femmes, aller volontairement à la rencontre de la douleur s'inscrit ainsi dans une entreprise de réhabilitation et de guérison du corps féminin profondément marqué par les violences patriarcales.

Or, ce sont de telles entreprises de guérison que donnent à lire Strayed et Hegland. Corps et écriture se nouent, s'entremêlent, mettant à jour les tensions entre marquage par la loi sociale et travail de réécriture de soi dont les protagonistes rendent compte dans leurs journaux. Espaces de réflexion et d'exploration, ces carnets portent les traces de leur intériorité, nous permettant de suivre le flot de leurs pensées et de leurs transformations. Plus encore, dans le cas du récit de Strayed, c'est la progression de son parcours de la Pacific Crest Trail que nous suivons, constatant l'influence de l'environnement sur son écriture. En ce sens, un dialogue fécond peut être établi entre le mouvement de l'écriture – et celui de la lecture qui s'en suit – et celui de la marche. C'est dire que la forme des textes s'inspire de l'environnement alors que les expériences et découvertes vécues en nature instaurent une résonnance entre propos et structure.

3.1.1 *Tracks*

L'exploration des problématiques liant corps, mouvement, espaces naturels et écriture est une entreprise complexe, foisonnante, car convoquant des notions particulièrement vastes et pouvant être appréhendée à partir de multiples points de vue. L'élection d'une piste d'analyse à suivre pour arriver à lier tous ces éléments se révèle ainsi cruciale. Par où commencer? Pour ma part, j'ai choisi, encore une fois, de me mettre à l'écoute des textes de mon corpus, de revenir à la source pour ensuite mieux repartir. Mon exploration prend donc comme point de départ le terme polysémique « *tracks* » (traces, marques, routes) – titre d'une des sections de *Wild*. La seule lecture de ce mot on ne peut plus commun a pour effet d'ouvrir de nombreuses possibilités pour réfléchir aux rapports entre corps, espace et écriture – autant littéraire que celle de la loi sur les corps. Faisant écho à la

[39] « En réalité, nous avons tous une expérience de la douleur physique. Quand elle arrive, elle demande notre attention et nous oblige à nous concentrer sur notre corps et à nous identifier à lui, bien que la réaction la plus immédiate soit le désir de quitter son corps pour ne plus souffrir. » (Marzano Parisoli, 2002, 63-64)

traversée de Strayed, il convient alors de suivre les sentiers des diverses significations afin de voir où elles mènent et comment elles peuvent nous éclairer. Quoi de mieux, en ce sens, que de débuter par la définition arborescente de *track* proposée par le *Oxford English Dictionary* : « The mark, or series of marks, left by the passage of anything; a trail; […] a series of footprints; the scent followed by hounds; » (*OED*) Plus loin, on spécifie: « A line of travel, passage or motion, the actual course or route followed; » (*OED*) Ce terme représente donc à la fois la trace laissée par le mouvement et celle suivie après coup, son utilisation en tant que verbe (*to track*) présentant d'énormes similarités avec l'acte de lecture qui, par le mouvement de l'œil sur la page, suit la trace du sens : « To follow up the track or footsteps of; to trace the course or movements of, to pursue by or as by the track left; » (*OED*) *Track* convoque, par ailleurs, une dimension profondément corporelle dans la mesure où il peut être employé pour décrire « the course of a nerve or blood vessel, or the like, the course of a wound; » (*OED*) Un rapprochement s'établit entre les marques laissées par le passage d'un corps, errant ou suivant le cours de *tracks* déjà tracées, et les traces qui sillonnent la chair, laissant s'épanouir des cartographies inattendues. De ces cartographies réelles et corporelles, il n'y a plus qu'un pas pour atteindre celles, infiniment vastes, de la pensée. Employé de manière figurative, *track* peut ainsi signifier « a train or sequence of events, thoughts; » (*OED*)

Il semble donc qu'une *track* soit laissée pour être suivie, son existence postulant nécessairement un acte d'écriture – celle d'un corps sur son milieu, celle d'un crayon sur la page – et celui, complémentaire, d'une lecture qui, après coup, traque, chasse, interprète tout élément laissé derrière. Le mouvement – physique, psychique ou littéraire – remontant le cours de ces traces se transforme alors en recherche : recherche de sens, recherche de soi, de l'autre. Les marques sont appréhendées comme autant d'indices disséminés au fil du parcours, repérables, pour l'œil attentif, dans une bifurcation du chemin, le commencement d'un nouveau paragraphe ou l'angle d'une jambe pliée sous l'effort. D'une simple ligne solitaire se construit une cartographie, un récit. À cet égard, Bouvet, Carpentier et Chartier observent, non sans poésie :

> Trace laissée par les pas, itinéraire dessiné sur une carte, le parcours est une ligne, une construction de l'esprit, un projet, un plan, un préalable, une téléologie, un signe qui s'enracine dans une dimension géographique, topographique. C'est un mode de rencontre de la réalité spatiale pratiquée. Indice d'un passage, de la saisie d'un espace, l'empreinte laissée sur le sol donne également lieu au travail du texte, de l'interprétation, de la lecture. (2006, 9)

Empreintes laissées, traces suivies, mouvements, parcours et corps s'entremêlent aux fondements de ce terme dont la polysémie arborescente invite à plonger au cœur du texte de Strayed.

3.2 *Reclaim*

Comment définir, alors, l'objectif de cette traque littéraire, de cette immersion dans les textes de Strayed et Hegland? Quel(s) sens, quelle(s) interprétations émergent de ces récits de métamorphose et de guérison? Pourraient-ils contribuer à modifier nos perceptions – des corps, des femmes, de la nature –, nos valeurs? Viennent-ils s'inscrire dans la vaste entreprise de *reclaim*[40] des mouvements écoféministes, entreprise qui s'intéresse, notamment, aux différentes manières, pour les femmes, de se réapproprier leurs corps et, par le même mouvement, leur relation à la nature? S'actualisant selon quatre principes – la transformation, la réhabilitation, l'invention et la réciprocité –, cette notion, polyvalente, s'avère particulièrement opérante pour réfléchir aux dynamiques à l'œuvre lors de la rencontre entre les femmes et la nature. Puisqu'elle traverse l'ensemble de mon analyse, elle sera donc, pour ce chapitre, le fil d'Ariane de ma réflexion.

Ceci étant dit, il apparait pertinent de revenir sur la définition de *reclaim* proposée par Émilie Hache, directrice du recueil de même nom :

> Il [le terme *reclaim*] signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant. (2016, 22-23)

Les actualisations de *reclaim* sont multiples et polymorphes, touchant à la fois le corps féminin, mais aussi la nature en tant que telle, dans les rapports entretenus entre les différentes formes du vivant, dans la volonté de protéger nos milieux afin de maintenir la biodiversité. Puisque corps féminin et nature sont associés et dévalorisés dans le cadre de la pensée dualiste patriarcale, se réapproprier l'un implique donc nécessairement de revaloriser l'autre à travers la revendication volontaire et assumée du lien qui les unit. Ainsi, Hache affirme :

> Cette importance donnée au corps, au corps féminin, est une façon de nous réapproprier la part biologique de notre existence, là encore, pour sortir du dualisme nature/culture nous demandant de choisir entre un corps sans esprit et un esprit sans corps. Aucun déterminisme ici, […] mais la revendication et l'affirmation d'une puissance d'agir et de penser sensible. […] La force de l'écoféminisme est d'avoir réussi à retourner cette association négative des femmes avec la nature propre à notre culture patriarcale, qui nous coupe de nous-même

---

[40] La centralité de *reclaim* dans le développement de la pensée écoféministe trouve sa confirmation dans le titre du premier recueil de textes écoféministes paru en 1983 : *Reclaim the Earth : Women Speak Out For Life on Earth*. C'est dire que cette notion, ainsi que les préoccupations qui lui sont associées, est une des bases sur lesquelles se sont construits et s'étendent encore aujourd'hui le mouvement et les théories écoféministes.

> comme de la nature/terre, en objet de revendication et de lutte politique qui concerne potentiellement tout le monde (2016, 25)

Reclaim consiste à revendiquer ce qui est traditionnellement dévalorisé, à revendiquer la puissance et la résilience de la nature et des corps féminins, à revendiquer la complexité et la diversité de la sexualité, à revendiquer les héritages, les histoires et les savoirs invisibilisés depuis des générations. Dans cette grande entreprise de réappropriation, la littérature s'avère un outil particulièrement puissant. Ses récits donnent à vivre des expériences inédites, renseignent et sensibilisent à diverses luttes et revendications, enrichissent et modifient nos regards. Sa tribune peut aussi être utilisée pour réhabiliter certaines valeurs, histoires et connaissances invisibilisées dans nos sociétés actuelles. Par ailleurs, le caractère fictionnel de certains textes cautionne la proposition ou l'invention de pratiques et de modes de vie alternatifs qui, bien que parfois irréalistes, encouragent des réflexions et des inventions bien réelles. Ces histoires qui nous inspirent nous incitent à reprendre contact avec notre environnement et à nous mettre à l'écoute non seulement de notre milieu, mais aussi de nous-mêmes.

3.3 Corps

Évidemment, cette reconnexion avec l'environnement ne peut avoir lieu sans une modification du rapport que nous entretenons avec les corps – le nôtre et ceux des autres. Siège des réflexions et des sensations se situant à la rencontre du biologique et du social, le corps est porteur de nombreuses tensions. Lieu de multiples luttes de pouvoir qui, dans le cas des femmes, opposent individualité et identité à objectification, oppression et exploitation, il se révèle dans toute sa complexité et son ambiguïté, cautionnant tantôt l'assujettissement, tantôt la résistance et la subversion. Manifestation concrète de l'identité et des expériences, il demeure, par ailleurs, toujours le véhicule premier de nos actions, l'interface permettant le contact avec l'environnement.

Dans le contexte de nos sociétés patriarcales occidentales cherchant à maintenir la séparation entre esprit et corps, penser ce dernier dans ses innombrables facettes relève d'une certaine forme de résistance, car remettant en question le dualisme fondamental sur lequel reposent nos systèmes de pensée. Cela implique donc d'appréhender le corps non plus en tant que machine, en tant que seul réceptacle de l'intellect ou outil nécessaire à l'accomplissement de séries de tâches, mais bien en tant que manifestation de toutes les dynamiques – environnementales, sociales, culturelles,

économiques, genrées, raciales, etc. – qui ont fait et font encore de chaque personne qui elle est. Michel Collot parle, à cet égard, de « corps-cosmos » :

> Le corps n'est pas le simple réceptacle de la pensée, qu'on pourrait localiser dans quelqu'une de ses parties; il est, tout au contraire, à la fois par son inscription dans le monde et par son aptitude à se projeter vers lui, le principe actif d'une sorte d'ubiquité paradoxale qui définit l'homme comme être-là, c'est-à-dire à la fois comme situé dans l'ici et ouvert aux lointains. Ce « débordement ontologique » rend la pensée « spacieuse » et le corps propre indissociable de la chair du monde. (2008, 32-33)

La reconnaissance du corps en tant que principe actif ouvre la porte au développement de stratégies de résistance subtiles ou explicites, se façonnant au sein même des systèmes auxquels elles s'opposent. Il devient alors possible de « réécrire » son corps, de modifier ses récits identitaires pour qu'ils correspondent davantage à l'intériorité.

3.3.1 Marquage du corps

Véritable cartographie de l'existence d'une personne, archive de ses expériences et apprentissages, le corps est aussi la surface d'inscription par excellence des normes sociales. Dans ce contexte, le corps de chaque membre d'une société donnée devient un véhicule pour maintenir et reconduire les normes sur lesquelles elle repose. À la rencontre entre chair et écriture se situe ainsi ce que Michel de Certeau nomme le « marquage du corps ». Le théoricien soutient que l'importance de l'économie scripturaire dans nos sociétés occidentales serait liée au fait que la loi, auparavant inscrite à même les corps des citoyen.ne.s, a maintenant été transférée sur le papier. Nonobstant cette transition de la peau à la feuille, il n'en demeure pas moins que toutes les normes sociales concernant l'apparence sont, et resteront toujours, des outils de marquage. Or, cette écriture est en fait la manifestation d'un pouvoir qui, par cette action, institue un contrôle sur la chair même de ses sujets : « Tout pouvoir, y compris celui du droit, se trace d'abord sur le dos de ses sujets. Le savoir en fait autant. […] Les livres ne sont que les métaphores du corps. Mais dans les temps de crise, le papier ne suffit plus à la loi et c'est sur le corps qu'elle se trace de nouveau. » (Certeau, 1990, 207) Cette entreprise d'incarnation[41], visant avant tout à maintenir la force de la loi, a aussi pour effet de rendre les individus « lisibles » par les autres membres de la société, leur assurant l'inclusion au sein d'une communauté:

---

[41] « Ces écritures effectuent deux opérations complémentaires : par elles, les êtres vivants sont "mis en texte", mués en signifiants des règles (c'est une intextuation) et, d'autre part, la raison ou le *Logos* d'une société "se fait chair" (c'est une incarnation). » (Certeau, 1990, 206, l'auteur souligne)

> La souffrance d'être écrit par la loi du groupe se double étrangement d'une jouissance, celle d'être reconnu […], de devenir un mot identifiable et lisible dans une langue sociale, d'être changé en fragment d'un texte anonyme, d'être inscrit dans une symbolique sans propriétaire et sans auteur. (207)

Or, ce travail de marquage nécessite une gamme d'outils variés, touchant à toutes les facettes du corps. Que ce soit les vêtements, les perçages ou les tatouages, les instruments de chirurgie plastique ou de torture, la loi dispose d'une infinité d'outils pour mener à bien son entreprise d'incarnation, tantôt retirant, tantôt ajoutant[42]. De nos jours, le marquage du corps ne se fait généralement plus de manière aussi violente qu'autrefois. Malgré tout, alors que les outils adoptent la forme de modes vestimentaires ou de certaines pratiques encouragées, la motivation du marquage demeure identique, la lisibilité inhérente au fait d'incarner la loi se révélant synonyme de capital social. La reconnaissance des pairs exerce toujours son irrésistible attrait :

> Cette première opération de retirer ou d'ajouter n'est donc que le corollaire d'une autre, plus générale, qui consiste à *faire dire le code aux corps*. […] L'économie libérale n'est pas moins efficace que le totalitarisme pour effectuer cette articulation de la loi par les corps. Elle procède seulement selon d'autres méthodes. Au lieu d'écraser les groupes pour les marquer au fer unique d'un pouvoir, elle les atomise d'abord et elle multiplie les réseaux serrés des échanges qui conforment des unités individuelles aux règles (ou au « modes ») des contrats socio-économiques et culturels. (217, l'auteur souligne)

Mais que se passe-t-il lorsqu'il n'y a personne pour lire les corps à des kilomètres à la ronde? Quitter la cité pour s'installer au cœur d'un milieu naturel semble signer la nécessité – ou la volonté – d'abandonner certaines normes sociales dont l'efficacité semble se restreindre aux espaces fréquentés par les humain.e.s.

3.3.2 Transformations : Passage de la loi sociale aux lois de la nature

Pour les protagonistes, la fréquentation d'un milieu naturel isolé de la société a tôt fait de modifier leurs pratiques de l'habiter et, par le fait même, leurs corps. Certaines postures sont rapidement abandonnées au moment où les protagonistes constatent leur inefficacité dans le cadre de l'environnement où elles évoluent dorénavant. L'éloignement de la civilisation fait donc en sorte de grandement diminuer l'emprise des normes sociales – et des outils par lesquels elles se

---

[42] « [C]ette activité extractrice ou adjonctrice renvoie à *un code*. Elle tient les corps dans une norme. À cet égard, les vêtements eux-mêmes peuvent passer pour les instruments grâce auxquels une loi sociale s'assure des corps et de ses membres, les règle et les exerce par des changements de mode en des manœuvres militaires. » (216, l'auteur souligne)

reconduisent – sur les jeunes femmes. Mais, loin de se manifester uniquement dans leur apparence, le passage de la loi sociale aux lois de la nature altère profondément les protagonistes. Notamment, face à la rigueur des éléments, les efforts à fournir pour combler ses besoins les plus primaires et l'expérience de longues périodes de solitude, Strayed délaisse graduellement le personnage qu'elle s'était construit pour aller à la rencontre de sa véritable identité. Dans l'isolement des montagnes, la jeune femme apprend à se connaitre et fait l'expérience de l'authenticité. La disparition de ses habituels outils de marquage du corps – vêtements, maquillage, produits nettoyants, etc. – agit comme un catalyseur l'obligeant à abandonner les diverses formes de performance du genre féminin derrière lesquelles elle se cachait pour être acceptée socialement. Dans la liminarité, mais aussi dans le retour aux sensations et aux besoins les plus primaires de son corps, Strayed saisit l'occasion de changer de peau, expérimentant de nouvelles manières d'interagir avec autrui :

> I'd been a girl forever, after all, familiar with and reliant upon the powers my very girlness granted me. […] Being one of the guys meant I could not go on being the woman I'd become expert at being among men. It was a version of myself I'd first tasted way back when I was a child of eleven […]. The one I'd banked on all through high school, *starving myself thin, playing cute and dumb so I'd be popular and loved.* The one I'd fostered all through my young adult years while trying on *different costumes* – earth girl, punk girl, cowgirl, riot girl, ballsy girl. The one for whom behind every *hot pair of boots or sexy little skirt or flourish of the hair* there was a trapdoor that led to the least true version of me. *Now there was only one version. On the PCT I had no choice but to inhabit it entirely* (Strayed, 2012, 111, je souligne).

Le passage de la loi sociale à celles de la nature nécessite donc de se délester d'outils dorénavant inutiles, de laisser lentement s'effacer les dernières traces d'écriture sociale alors qu'on retourne à l'essentiel – celui du corps, de ses besoins et sensations. La cacophonie de tous ces outils devant sans cesse être (ré)utilisés pour renouveler la lisibilité en marquant, enserrant, habillant ou définissant le corps se tait finalement, le silence qui s'en suit permettant d'accorder une attention nouvelle aux perceptions. C'est d'ailleurs grâce à ces perceptions que peut se développer la relation entre les protagonistes et la nature. Car, comme le mentionne David Abram :

> In the act of perception, in other words, I enter into a sympathetic relation with the perceived, which is possible only because neither my body nor the sensible exist outside the flux of time, and so each has its own dynamism, its own pulsation and style. Perception, in this sense, is an attunement or synchronisation between my own rhythms and the rhythms of the things themselves, their own tones and textures. (1996, 54)

En l'absence des dérangements causés par le marquage du corps, les jeunes femmes se mettent à l'écoute de la mélodie de la nature, découvrant en elles-mêmes des harmonies inattendues.

3.3.2.1 Outils

Cette harmonie avec l'environnement n'est évidemment pas aisément atteinte. L'adaptation à une nouvelle réalité comprend nécessairement une période d'inconfort pendant laquelle le corps doit endurer la disparition de certains marquages et l'apparition de nouveaux. Or, comme Certeau l'a si bien observé, le marquage du corps ne se fait jamais sans douleur et même si la nature offre davantage de liberté, elle nécessite tout de même des adaptations de la part des protagonistes qui doivent apprendre à survivre aux conditions de vie exigeantes propres aux confins.

C'est dans ce contexte que Strayed doit remplacer ses souliers de ville pour de solides bottes de marche, troquer son sac à main pour un énorme sac à dos. Ces équipements dont elle dépend pour effectuer son parcours deviennent ainsi les outils qui marquent son corps du sceau de la nature. Dès le départ, une tension s'installe donc entre les rudes matériaux de ces objets et la peau de la narratrice, les traces de son nouveau mode de vie s'imposant douloureusement. Après seulement quelques semaines passées sur la PCT, Strayed les énumère, non sans humour :

> I did not so much look like a woman who had spent the past three weeks backpacking in the wilderness as I did like a woman who had been the victim of a violent and bizarre crime. Bruises that ranged in color from yellow to black lined my arms and legs, my back and rump, as if I'd been beaten with sticks. My hips and shoulders were covered with blisters and rashes, inflamed welts and dark scabs where my skin had broken open from being chafed by my pack. Beneath the bruises and wounds and dirt I could see new ridges of muscle, my flesh taut in places that had recently been soft. (Strayed, 2012, 129)

Heureusement, au fil du temps, le corps de la protagoniste s'adapte aux exigences du parcours, ses muscles gagnant en force et, surtout, sa peau s'endurcissant, finissant par incarner de manière permanente les traces de cette traversée :

> The patches on my hips and shoulders and tailbone that had repeatedly bled and scabbed over in the places where Monster's [her back-pack] straps rubbed my body had finally surrendered, becoming rough and pocked, my flesh morphing into what I can only describe as a cross between tree bark and a dead chicken after it's been dipped in boiling water and plucked. (190)

Tout comme Le Breton remarque dans son ouvrage *La peau et la trace*, la peau de Strayed archive son vécu, conservant la trace de ses expériences comme autant de marques modifiant à la fois son apparence et son identité. Devient visible à l'œil nu une expérience profonde et transformatrice, car « si la peau n'est qu'une surface, elle est la profondeur figurée de soi, elle incarne l'intériorité. En la touchant, on touche le sujet au sens propre et au sens figuré. » (Le Breton, 2003, 26)

Ces marques corporelles, réminiscences des paysages traversés, gardent la trace des expériences vécues, des apprentissages effectués. Mais, si le rapprochement entre paysage et corps s'actualise à travers le marquage que le premier exerce sur le second, il se remarque aussi dans la résonnance qui s'établit entre les deux. Telle une carte géographique offrant des renseignements essentiels au sujet d'une région, la peau peut être appréhendée d'un point de vue cartographique, l'ensemble des marques qu'elle porte informant sur l'identité et le passé d'une personne donnée. Dans le cadre de récits tels que celui de Strayed, la peau « devient carte, *topos* littéraire s'il en est, lorsque traces, marques, griffures, scarifications, réseaux, s'inscrivent sur le corps » (Louvel, 2018, 197).

3.3.3 Potentiel de résistance du corps et émancipation des normes sociales

Leur contact engendrant le traçage de nouvelles cartographies sur les corps, les espaces naturels permettent aussi la remise en question des normes patriarcales occidentales marquant normalement les corps féminins. Dans l'isolement du reste de la civilisation, l'importance d'être lisible, justification principale du marquage du corps, apparait de moins en moins primordiale alors que les impératifs de la survie prennent le dessus. Les protagonistes de *Wild* et *Into the forest* en viennent donc inconsciemment à se détacher des normes sociales auxquelles elles adhéraient jusqu'alors, prenant conscience de l'ampleur de leur distanciation lors de situations particulières.

Ainsi, ce n'est qu'au début de ses premières menstruations sur le chemin que Strayed remarque à quel point la perception de son corps a changé au cours des premières semaines de son parcours :

> I was getting my period, I realized. […] I'd almost forgotten it could come. The new way I'd been aware of my body since beginning my hike had blunted the old ways. No longer was I concerned about the delicate intricacies of whether I felt infinitesimally fatter or thinner than I had the day before. There was no such thing as a bad hair day. The smallest inner reverberations were obliterated by the frank pain I always felt in the form of my aching feet or the muscles of my shoulders and upper back that knotted and burned (Strayed, 2012, 164).

Le poids, la propreté ou la beauté perdent leur importance dans l'intensité de son expérience. L'attention qu'elle accordait autrefois à son apparence est dorénavant concentrée sur les sensations – certaines agréables, d'autres franchement moins – ressenties au contact de la nature. Forcée au dénuement le plus extrême, Strayed cesse de prendre en considération les normes sociales auxquelles, en tant que femme, elle devrait se soumettre et parvient, de ce fait, à développer une relation saine avec son corps.

Son non-respect des normes sociales est d'ailleurs parfois perçu comme un acte de résistance, inspirant d'autres femmes à faire de même. À cet égard, une conductrice qui a accepté d'embarquer Strayed lui dit, en remarquant la pilosité de ses jambes :

> « You need a shave, girl! » […] « Nah, » she said, blowing smoke from her mouth. « I'm just giving you shit. I think it's neat you do what you want. Not enough chicks do that, if you ask me – just tell society and their expectations to go fuck themselves. If more women did that, we'd be better off. » (186)

Cet extrait montre clairement le potentiel de résistance des corps féminins qui, en s'émancipant des attentes déraisonnables imposées par les sociétés patriarcales, travaillent à (re)normaliser toutes les facettes, toutes les actualisations, de la féminité en plus d'encourager toujours plus de femmes à aimer leurs corps tels qu'ils sont. Refusant les normes sociales, ces actions mettent en lumière la possibilité de resignifier nos corps afin qu'ils reflètent des valeurs qui nous correspondent véritablement. À ce sujet, Elizabeth Grosz, mentionne que

> If the body is the strategic target of systems of codification, supervision and constraint, it is also because the body and its energies and capacities exert an uncontrollable, unpredictable threat to a regular, systematic mode of social organisation. As well as being the site of knowledge-power, the body is thus also a site of *resistance*, for it exerts a recalcitrance, and always entails the possibility of a counterstrategic reinscription, for it is capable of being self-marked, self-represented in alternative ways. (1997, 238, l'autrice souligne)

Fait intéressant, cette volonté de réappropriation et de revalorisation des corps féminins se manifeste aussi dans plusieurs textes littéraires écrits par des femmes qui entreprennent de décrire en détails les réalités propres au corps féminin. Pied de nez exemplaire au discours hégémonique, donnant uniquement à voir des corps féminins idéalisés, parfaits dans leur propreté, leur minceur et leur jeunesse, ces œuvres littéraires viennent ainsi déstabiliser une économie littéraire héritière des valeurs et points de vue patriarcaux occidentaux :

> The feminine text which writes of and from the body is thus subversive and volcanic, exploding through the crust of the masculine economy. Such writing does not contain or restrict, it is not a possession of the other but acknowledges the self as relational, infinitely extended, in a fleeting embrace with the other. (Phillips, 2014, 451)

Ces écrits donnent non seulement à voir la complexité et la diversité des corps féminins, mais aussi l'influence de l'environnement sur leur développement. La description des marques laissées par la nature implique nécessairement une réévaluation de notre manière de percevoir cet espace qui, loin d'être passif comme les discours patriarcaux le laissent entendre, démontre plutôt l'ampleur de son agentivité par son aptitude à modifier les corps. Non plus simple décor des interactions humaines, la nature reprend sa place de personnage ou, à tout le moins, de force transformatrice

et vivante poursuivant des objectifs qui lui sont propres. En ce sens, Grewe-Volpp mentionne que « Val Plumwood [une des théoriciennes précurseures de l'écoféminisme] speaks of nature not as dead matter, but as "the earth other, as a centre of agency or intentionality" that actively participates in the relationship between humans and non-humans. » (2016, 214) C'est dire que ces textes littéraires contribuent à réhabiliter la nature en insistant sur son agentivité, celle-là même qui tend à s'exprimer au moment où sont retrouvées la complexité et la fluidité des corps féminins. Cette acceptation et revalorisation corporelle s'accompagne d'ailleurs souvent de nombreuses autres revendications touchant les facettes de nos sociétés où subsistent encore des inégalités[43].

3.3.4 Métamorphose de la danse d'Eva : Actualisation de l'émancipation

Si le passage des protagonistes de la loi sociale aux lois de la nature engendre forcément des métamorphoses autant corporelles qu'identitaires, celles-ci se manifestent de manière flagrante dans l'évolution du style de danse d'Eva. De fait, le début du roman montre son corps profondément marqué par plusieurs années de pratique assidue du ballet. Faisant un usage stratégique de l'encyclopédie lue par Nell, Hegland expose la rigidité de ce style de danse, insistant sur l'intensité du marquage corporel requis pour exceller dans cette discipline : « *Its [ballet's] characteristic movements emphasize a stylized and ethereal grace. In order to achieve this effect, the aspiring dancer must begin at a very early age to train his body to perform in ways that are not within the natural range of movements for the human body.* » (Hegland, 1996, 26, l'autrice souligne) Passant de la théorie à la pratique, ce fragment est suivi d'une description des interminables séries d'exercices effectuées par Eva:

> Usually she'll be at the barre, working her way through the endless chain of exercises that began with her first wavering, stiff-armed *plié* and won't end until she quits dancing. […] That dance continues – *pliés, relevés, battements tendus, ronds de jambes, développés*, first at the barre and then in the center, that same little alphabet, over and over and over again to the relentless tick of the metronome, until now, a million repetitions later, each move is pliant, fluent, perfect. (26-27, l'autrice souligne)

Tous ces mouvements, dans l'infinie répétition et la précision quasi-mécanique qu'ils imposent, se présentent comme une parfaite actualisation du marquage du corps auquel les personnes acceptent volontairement de se soumettre pour faire partie d'une société. Comme je l'ai mentionné plus tôt,

---

[43] « Another central area of concern in which women may employ ecofeminism to overcome mysoginist dualism is that of body consciousness. Accepting our own bodies just as they are, knowing how they look, feel, smell, and learning to work with them to become healthier is a basis for cultural and political liberation. » (King, 1990, 119)

les outils nécessaires à cette entreprise de marquage prennent aussi la forme d'un ensemble de pratiques et d'habitudes de vie que les individus sont encouragés à adopter :

> Within our own culture, the inscription of bodies occurs both *violently* […] and by *less openly aggressive* but no less coercive means, through cultural and personal values, norms and commitments. The latter involve a psychic inscription of the body through its adornment, its rituals of exercise and diet, all more of less « voluntary » inscriptions by lifestyle, habits and behaviours. (Grosz, 1997, 238, l'autrice souligne)

La passion d'Eva pour le ballet se trouve donc élevée au rang de mode de vie, influençant toutes les sphères de son existence. Dans ce contexte, le corps de la protagoniste doit s'adapter afin de répondre aux exigences de l'entrainement : « Her periods became inconsistent and she danced until her blisters bled […].But she never got injured, was never sick, and slowly Mother became convinced that perhaps her daughter was meant to be a dancer » (Hegland, 1996, 30-31).

Malgré toute cette rigueur et cette rigidité, la nature, celle du corps jamais entièrement domestiqué, demeure tapie, attendant le moment propice pour poindre. Dans l'isolement de leur maison en forêt, en l'absence de cours et, comble du malheur, en l'absence de musique pour soutenir ses efforts, Eva se laisse aller à l'expérimentation. Elle délaisse graduellement la familiarité des normes pour mieux explorer l'inconfort et le malaise de chorégraphies sortant de l'ordinaire, laissant l'intensité d'émotions telles que la peur, l'attente ou l'inquiétude imprégner ses mouvements :

> Then, with her feet still spread in second, she rose *en pointe*, her open legs making her look **unsettlingly strong and tall**. There was a sense of suppression, a feeling of waiting to it. Yet **for all its tight control, there was also the disconcerting feeling of something wild rising**, as though some **untamed** thing were being unleashed by those cocked angles and crooked elbows, by those **clean turns and perfect leaps**, as if some **wilderness** in Eva that I had never known was struggling to surface. (27, je souligne)

C'est dans cet inconfort, dans cette tension entre contrôlé et sauvage, que se condense le potentiel subversif du corps. Même après tant d'années de marquage volontaire et assidu, un interstice demeure à travers lequel les émotions et l'intensité des sensations corporelles trouvent à s'exprimer. Dans le cas d'Eva, les manifestations de cette dimension « sauvage », corporelle, émotive, s'avèrent d'autant plus subversives qu'elles font irruption au cœur d'une danse tellement « civilisée » qu'elle nie jusqu'aux corps qui la performent. Faisant fi des normes par lesquelles on croyait l'avoir bannie de la cité, la nature, toujours fluide, fait retour pour mieux remettre en question le bien-fondé des frontières et structures. Non pas extérieure au corps, cette fois, elle s'exprime à même celui-ci, vibrant au diapason d'une harmonie depuis longtemps oubliée.

Ce retour au corps et à ses sensations est précisément ce qui inspire la notion d'érotisme (*erotic*) d'Audre Lorde, visant la reconnection avec une puissance, un corps, un héritage: « When I speak of the erotic, then, I speak of it as an assertion of the lifeforce of women; of that creative energy empowered, the knowledge and use of which we are now reclaiming in our language, our history, our dancing, our loving, our work, our lives. » (1984, 55) La passion d'Eva pour le ballet devient le véhicule par le biais duquel elle apprend à se connaitre, mais aussi à ressentir sa connexion profonde au monde. La toute fin du roman montre ainsi une puissante manifestation de l'érotisme alors que la jeune femme, survivante d'une agression sexuelle et d'un accouchement en pleine forêt, danse à la lueur de sa maison familiale en flammes. Abandonnant la rigidité du ballet, elle célèbre, par une chorégraphie propre à elle-même, car nourrie autant par son entrainement que par ses expériences de vie, le début d'une nouvelle ère, celle de la forêt :

> Lifting her arms high above her head, she began to dance. There, beside the burning house, she danced a dance that sloughed off ballet like an outgrown skin and left the dancer fresh and joyous and courageous. She danced with a body that had sown seeds, gathered acorns, given birth. With new and unnamed movements, she danced the dance of herself, now wild, now tender, now lumbering, now leaping. (Hegland, 1996, 240)

Dans l'intensité de ces mouvements qui n'appartiennent qu'à elle, Eva exprime la réhabilitation et la réappropriation de son corps, montre que la puissance et la beauté peuvent éclore du terreau infertile de la souffrance. En dansant avec ce corps qui lui appartient pleinement, elle suit – ou plutôt trace – un des innombrables chemins menant à l'émancipation des normes sociales oppressantes. À l'échelle autant individuelle que collective, un tel mouvement de reconnexion et de (re)connaissance de soi, nous dit Lorde, ne peut que nous faire prendre conscience de la puissance présente en chacun.e d'entre nous, puissance pouvant ensuite être convoquée dans le cadre des revendications pour l'égalité, le respect et la réhabilitation de toutes les formes de vivant :

> When we begin to live from within outward, in touch with the power of the erotic within ourselves, and allowing that power to inform and illuminate our actions upon the world around us, then we begin to be responsible to ourselves in the deepest sense. For as we begin to recognize our deepest feelings, we begin to give-up, of necessity, being satisfied with suffering and self-negation, and with the numbness which so often seems like their only alternative in our society. Our acts against oppression become integral with self, motivated and empowered from within. In touch with the erotic, I become less willing to accept powerlessness, or those other supplied states of being which are not native to me, such as resignation, despair, self-effacement, depression, self-denial. (1984, 58)

3.4 Réhabilitation

Qu'entend-t-on par « réhabilitation », notion si chère aux écoféministes? Que signifie cette dimension de *reclaim*? Pour saisir les implications de cette entreprise, il convient, encore une fois, de remonter à la source, soit à la définition des composantes de ce terme. Premièrement, « habiliter » signifie : « Rendre quelqu'un apte à accomplir un acte, une action. » (*Larousse*) En tant que capacité d'agir, l'habilitation peut donc être comprise comme un synonyme d'agentivité. S'ajoute ensuite le préfixe ré- exprimant le « retour à un état antérieur […]; un renforcement » (*Banque de dépannage linguistique*). Ce « retour » à une habileté, à une agentivité perdue pour être ensuite mieux retrouvée implique un retour en force, l'apparition d'une puissance originellement absente. S'ajoute à cette définition de « réhabiliter » le fait de « rétablir quelqu'un dans un état, dans des droits, des privilèges perdus […]; rétablir quelqu'un, quelque chose dans l'estime et la considération d'autrui » (*Centre de ressources textuelles et linguistiques*). C'est dire que le sens de « réhabiliter » s'avère beaucoup plus vaste que celui d'« habiliter », signifiant non seulement la récupération d'une agentivité, mais aussi la fin du mépris ou de la dégradation.

C'est précisément cette réhabilitation en tant que retour d'une agentivité et fin de la discréditation que tous les féminismes revendiquent pour les femmes et, dans le cas de l'écoféminisme, pour la nature. Pour ce faire, ces mouvements travaillent à déconstruire les discours et actions visant à justifier ou à normaliser l'oppression et l'exploitation. Les écoféministes, appréhendant les femmes et la nature du point de vue de leurs oppressions communes, rejettent donc en bloc toute posture discursive visant à dégrader les corps ou les identités des femmes ou encourageant l'exploitation à outrance des ressources naturelles. Sont donc revendiquées la puissance et la complexité de la relation, normalement dévalorisée, entre les femmes et la nature ainsi que le potentiel d'un mode de vie alternatif, plus harmonieux et respectueux, qu'elle contient :

> Les écoféministes sortent de l'identification des femmes avec la nature au sens patriarcal et « dualiste » de « les femmes sont inférieures parce qu'elles sont du côté de la nature et la nature est inférieure parce qu'elle s'oppose à la culture (et qu'elle est féminine) ». Elles en sortent en se réappropriant à la fois la « nature » et ce qui est habituellement attribué aux femmes […], en retrouvant une conception de la nature non appauvrie, non naturalisée, une version pourrait-on dire écologique de la nature, intelligente, sensible (Hache, 2016, 22).

Ici, la complexité du terme « réhabiliter » prend tout son sens, s'actualisant dans la réappropriation d'un élément ou d'un espace détruit et méprisé et/ou d'une identité exploitée et opprimée dans un objectif de reconstruction dont le résultat est le retour de la puissance et de l'agentivité.

3.4.1 Errance

Avant d'entreprendre le travail de reconstruction, un passage à vide, une perte de repères doit souvent avoir lieu. Une fois les structures déconstruites et le familier abandonné, apparait une béance qui ne peut être remplie que graduellement. Durant cette période, la personne concernée se retrouve en flottaison, errant – symboliquement et/ou spatialement – à la recherche de nouveaux ancrages. Dans le cas de Strayed, le décès de sa mère déclenche son errance, ses ancrages spatiaux et familiaux disparaissant en même temps que l'une des personnes les plus chères à son cœur. Comble du malheur, son difficile divorce achève de couper les derniers liens qui l'amarraient encore à une quelconque forme de familiarité ou de chez-soi. Ainsi, la narratrice constate :

> I had no « home, » even though the house we built still stood. Leif and Karen and I were inextricably bound as siblings, but we spoke and saw one another rarely, our lives profoundly different. Paul and I had finalized our divorce the month before […] . I had beloved friends whom I sometimes referred to as family, but our commitments to each other were informal and intermittent, more familial in word than in deed. (Strayed, 2012, 30-31)

Au plus creux de sa souffrance et de sa solitude, la protagoniste décide d'entreprendre son parcours de la PCT, incarnant, par l'adoption de ce mode de vie ancré dans le parcours et le déplacement, l'errance psychique et relationnelle dans laquelle la mort de sa mère l'a projetée. Désorientée, en quête de nouveaux repères, elle devient une parfaite représentante de la figure de l'errant.e qui

> ignore encore où ses pas le mèneront; […] il est en fuite, et dans ce cas le moment marquant de son parcours est le point de départ, ce lieu qui reviendra hanter la mémoire, de manière lancinante, chargé des peines, des souffrances, des rancœurs liées aux motifs de la rupture; […] Si l'on connait des histoires tragiques de peuples déplacés, voués à l'errance, le trajet erratique peut également prendre la forme du parcours solitaire, non fixé d'avance, inventé en cours de route et allant de pair avec le mouvement de l'écriture. (Bouvet, 2006b, 35)

En partant pour son périple sur la Pacific Crest Trail, Strayed souhaite laisser derrière le Minnesota, décor tragique de toutes ses souffrances et de celles de sa mère. Dans cette situation, la protagoniste n'a aucune idée de l'endroit où elle s'installera à la fin de son parcours, son besoin de recommencer à zéro et les contraintes économiques entretenant son indécision. Lors d'une discussion avec son frère, les paroles de leur mère agonisante lui reviennent en mémoire, motivant son exil :

> I thought about where I'd live. […] It could be anywhere. The only thing I knew was that it wouldn't be here. *Not in this state!* […] my mother had disconcertedly insisted in the days before she died, when I'd pressed her to tell where she'd like us to spread her ashes. I couldn't ever get from her what she meant by that, if she was referring to the state of Minnesota or the state she was in – her weakened and confused condition. (Strayed, 2012, 212)

Son départ vers la PCT signe bel et bien sa rupture d'avec sa vie d'avant, Strayed laissant derrière elle non seulement l'État qui l'a vue grandir, mais aussi ses proches. Elle entreprend ainsi son parcours libre de toute relation intime qui aurait pu l'ancrer dans un espace ou une identité donnée.

Errant dans l'espace comme dans ses relations, la narratrice en vient d'ailleurs à incarner cette posture à même son nom de famille qu'elle change au moment de son divorce. Saisissant l'occasion de choisir une identité qui la représenterait mieux que les patronymes portés jusqu'alors, Cheryl adopte le nom Strayed, décidant d'embrasser l'errance qui l'a profondément marquée, pour le meilleur et pour le pire, dans les années suivant la disparition de sa mère :

> One day […] the word *strayed* came into my mind. Immediately, I […] knew it was mine. Its layered definitions spoke directly to my life and also struck a poetic chord: *to wander from the proper path, to deviate from the direct course, to be lost, to become wild, to be without a mother or father, to be without a home, to move about aimlessly in search of something, to diverge or digress.* I had diverged, digressed, wandered and become wild. I didn't embrace the word as my new name because it defined negative aspects of my circumstances or life, but because even in my darkest days – those very days in which I was naming myself – I saw the power of the darkness. Saw that, in fact, I *had* strayed and that I *was* a stray and that from the wild places my straying had brought me, I knew things I couldn't have known before. (96-97, l'autrice souligne)

Par cette décision, Strayed accepte ses souffrances et mauvaises décisions en tant que parties intégrantes de son identité. Consciente de leur caractère aussi destructeur que formateur, la narratrice fait le choix de réhabiliter ses souffrances en les appréhendant avec un regard de survivante, constatant à quel point les épreuves traversées l'ont rendue plus forte, plus résiliente. Changer son nom pour revendiquer les années de désorientation vécues, tout comme entreprendre de parcourir la Pacific Crest Trail, sont ainsi des solutions trouvées par Strayed pour venir à bout de la confusion et de l'impuissance qui l'habitent depuis si longtemps. Plutôt que de s'opposer à elles, la jeune femme décide de les prendre pour guides dans sa recherche de guérison :

> L'individu en rupture avec son existence ne sait plus où il va, où il en est, il a l'impression d'être condamné à piétiner à jamais devant un monde qui lui échappe. Sortir de l'impasse impose la force intérieure d'ouvrir une fenêtre dans ce mur, c'est-à-dire de jeter une allée de sens, de se fabriquer une raison d'être, une exaltation, provisoire ou durable, renouveler le sentiment d'existence. L'issue tient parfois au chemin ouvert devant soi par une marche de longue durée. (Le Breton, 2012, 151)

Entamant son parcours en tant qu'errante, Strayed finit par retrouver, au fil de sa traversée, un sens à sa vie. La PCT devient ainsi un repère l'aidant à sortir du deuil pour se reconstruire.

3.4.2 Marche : Décentrement, douleur et traversée du deuil

3.4.2.1 Pourquoi marcher?

Toutes les facettes de la vie de Strayed, du décès de sa mère à son divorce en passant par son éloignement de sa famille et sa dépendance à l'héroïne, font en sorte de la projeter sur la Pacific Crest Trail, lui offrant non seulement l'occasion de redonner un sens à sa vie, mais aussi la liminarité dont elle a besoin pour se reconstruire. Dernière solution pour se sortir de l'auto-destruction et du désespoir profond qui la rongent, la narratrice fonde tous ses espoirs en ce voyage qui doit lui permettre de changer :

> I had to change was the thought that drove me in those months of planning. Not into a different person, but back to the person I used to be – strong and responsible, clear-eyed and driven, ethical and good. And the PCT would make me that way. There, I'd walk and think about my entire life. I'd find my strength again, far from everything that had made my life ridiculous. (Strayed, 2012, 57)

Dans sa recherche identitaire, Strayed est à même d'apprécier les effets de la marche de longue durée. Faisant l'expérience de la solitude la plus complète, elle peut laisser tomber le masque, mettre un terme à la mascarade pour mieux se mettre à l'écoute d'elle-même :

> La marche libère des contraintes d'identité. Hors de la trame familière du social, il n'est plus nécessaire de soutenir le poids de son visage, de son nom, de sa personne, de son statut social… Elle amène à se défaire du fardeau parfois d'être soi, elle relâche les pressions qui pèsent sur les épaules, les tensions liées aux responsabilités sociales et individuelles. […] Pour une durée plus ou moins longue, le marcheur change son existence et son rapport aux autres et au monde (Le Breton, 2012, 26).

La marche offre ainsi l'espace nécessaire pour forger un nouveau chemin de vie, pour se réécrire et se réinventer alors même que les traces laissées par les pas écrivent le récit d'une traversée.

3.4.2.2 Décentrement et recentrement

En quittant sa vie d'avant pour se lancer dans cette entreprise inédite[44] pour elle, Strayed espère abandonner les chemins de pensée et les comportements toxiques développés depuis le décès de sa mère. En d'autres termes, elle veut changer le regard qu'elle pose sur son existence, déplacer sa focalisation centrée sur sa seule souffrance psychique pour y (ré)inclure son environnement. En

---

[44] « In spite of all the things I'd done that struck me as related to backpacking, I'd never actually walked into the wilderness with a back-pack on and spent the night. Not even once. » (Strayed, 2012, 32)

s'extirpant de son quotidien, Strayed souhaite vivre de nouvelles expériences et sensations qui, par leur intensité, ne pourront que renouveler sa perspective. De fait, dans le contact direct avec la nature que son parcours lui procure, la narratrice est submergée par les sensations physiques qui, rapidement, prennent le pas sur ses souffrances émotionnelles. Car, dit Le Breton,

> Éminemment sensible et sensuelle, la marche est un dépaysement des routines sensorielles, la certitude de se surprendre en permanence, et de renouveler ses repères de significations et de valeurs au fil de la route. […] Loin des automatismes propres à un environnement familier, le voyageur est soumis en permanence à l'étonnement de voir, de goûter, de toucher, de sentir, d'entendre et de plonger même dans d'autres dimensions sensorielles relevant de perceptions qui lui étaient inconnues. […] Une continuité se noue en permanence entre le corps du voyageur et la chair du monde. La géographie extérieure est sensuelle, vivante, elle menace, elle respire, elle saigne, elle s'ébroue ou s'endort, elle est une seconde chair. (2012, 49)

Des perspectives inédites s'ouvrent, des chemins de pensés inattendus apparaissent et sont explorés au détour du chemin réel. La pensée, libérée des contraintes du quotidien, vagabonde sans pour autant être inactive, toute aux sensations corporelles qui la traversent. Suivant le corps, elle se met elle aussi en mouvement, conditionnant de ce fait la reconnexion profonde entre ces deux entités trop souvent appréhendées séparément dans nos sociétés. Selon Le Breton,

> La marche est une relance, un refuge intérieur pour se reconstruire en élaguant un moment toute sollicitation extérieure à la reconquête de soi. Elle est une échappée belle loin des routines de pensée ou d'existence, et même de celles de l'inquiétude ou de la tristesse. La pensée elle-même retrouve son mouvement. En mettant le corps et les sens au centre de l'expérience sur un mode actif, elle rétablit l'homme dans une existence qui lui échappe souvent dans les conditions sociales et culturelles qui sont aujourd'hui les nôtres. (151)

Cette existence au sein de laquelle la marche nous rétablit se fonde, en fait, sur le lien profond nous unissant à nos milieux. Le mouvement du corps, en contact avec l'environnement, encourage à (re)prendre conscience de toutes les dynamiques qui nous incluent et nous influencent constamment. La marche, accompagnée de toutes les sensations qu'elle convoque, contribue donc au développement, à la reconstruction d'une relation harmonieuse entre un individu et son environnement, les rythmes du corps entrant en résonnance avec ceux de la nature :

> Walking itself is the intentional act closest to the unwilled rhythms of the body, to breathing and the beating of the heart. […] Walking, ideally, is a state in which the mind, the body, and the world are aligned, as though they were […] three notes suddenly making a chord. Walking allows us to be in our bodies and in the world without being made busy by them. It leaves us free to think without being wholly lost in our thoughts. (Solnitt, 2000, 5)

C'est dans cette disposition d'esprit que le retour à soi et la guérison deviennent possibles. Loin du quotidien, les habitudes peuvent être observées avec un plus grand détachement en vue d'identifier ce qui se cache sous la douleur et les soucis :

> La marche procure une distance propice avec le monde, une disponibilité à l'instant, plonge dans un état diffus de méditation, sollicite une pleine sensorialité. Quand elle dure des heures ou des jours, elle se dissout dans une transe où les ressources physiques se donnent dans une sorte de plénitude. Elle élague les pensées trop lourdes qui empêchent de vivre par leur poids d'inquiétude. Si la souffrance a présidé au départ du marcheur, elle se dilue au fil des pas et cesse de prendre à la gorge avec une telle intensité. Remise en ordre du chaos intérieur, la marche n'élimine pas la source de la tension, mais elle la met à distance, favorise les solutions. Elle éloigne d'une histoire trop figée en remettant justement l'existence en mouvement. Elle est un remède au sentiment d'être à l'écart du monde. (Le Breton, 2012, 154-155)

La marche offre la distance nécessaire à l'introspection afin de faire sens de circonstances en apparence chaotiques. De la solitude et des perceptions émergent de nouveaux chemins de pensée, issus de la rencontre entre le corps et l'environnement. Néanmoins, cette rencontre ne génère pas seulement des réflexions alternatives, le mouvement de l'esprit entrainé par celui du corps n'étant accessible qu'à un certain prix, celui de la douleur.

3.4.2.3 La douleur : Puissant agent de transformation

Bien que les extraits de Le Breton et Solnitt qui ponctuent les pages précédentes insistent sur la plénitude que la marche procure, il ne faut pas oublier les exigences physiques intenses de la marche de longue durée. Le poids du sac pèse sur les épaules et le dos, certaines sections de peau sont irritées par le frottement incessant des matériaux, les muscles deviennent douloureux sous l'effort constant. Malgré leur caractère fondamentalement désagréable, ces sensations sont loin d'être négatives puisqu'elles conditionnent un retour à soi, au corps. À cet égard, la concentration de l'attention sur les douleurs de cette activité permet d'atteindre un état d'esprit quasi-méditatif, focalisant la pensée en un seul et même endroit. À ce propos, Le Breton mentionne : « La qualité de pensée lors d'une marche dépend aussi des circonstances, parfois la chaleur, la fatigue, le rythme plongent dans une sorte de transe et induisent plutôt une sorte d'effacement de soi au profit d'une sensation du monde plus physique, musculaire. » (2012, 29) Ainsi, lors des premiers jours de son parcours, Strayed, nullement préparée aux exigences physiques de son entreprise, ne parvient pas à se concentrer sur autre chose que ses sensations et expériences immédiates. La narratrice laisse donc involontairement de côté toutes les inquiétudes et la tristesse ayant motivé son départ, oubliant jusqu'à leur existence dans l'intensité de sa souffrance physique :

> I'd set out to hike the trail so that I could reflect upon my life, to think about everything that had broken me and make myself whole again. But the truth was, at least so far, I was consumed only with my most immediate and physical suffering. Since I'd begun hiking, the struggles of my life had only fluttered occasionally trough my mind. […] I'd imagined endless meditations upon sunsets or while staring out across pristine mountain lakes. I'd thought I'd

> weep tears of cathartic sorrow and restorative joy each day of my journey. Instead, I only moaned, and not because my heart ached. It was because my feet did and my back did and so did the still-open wounds all around my hips. (Strayed, 2012, 84-85)

La marche, par les difficultés et inconforts physiques qu'elle génère, impose un déplacement de la focalisation de Strayed de sa souffrance psychique aux sensations physiques désagréables qui assaillent son corps. Elle est amenée à remettre en perspective les soucis qui l'accablaient avant son départ en les plaçant sur la même échelle que celle de la douleur physique ressentie à ce moment. Le reste de son existence acquiert, dans cette situation, un caractère lointain, presqu'irréel, face à l'intensité de la souffrance physique réclamant l'entièreté de l'attention[45]. Et, quand enfin la douleur de la chair se fait moins accaparante et que le soulagement s'installe, la narratrice peut aborder ses souffrances psychiques d'un regard neuf, les réévaluant à la lumière de l'expérience corporelle tout juste traversée. C'est donc grâce au stress auquel son corps est soumis tout au long de son parcours de la PCT que Strayed parvient finalement à appréhender les situations difficiles qu'elle a vécues au cours des dernières années avec davantage de relativité :

> I stopped in my *tracks* when that thought came into my mind, that hiking the PCT was the hardest thing I'd ever done. Immediately, I amended the thought. Watching my mother die and having to live without her, that was the hardest thing I'd ever done. Leaving Paul and destroying our marriage and life as I knew it for the simple and inexplicable reason that I felt I had to – that had been hard as well. But hiking the PCT was hard in a different way. In a way that made the other hardest things the tiniest bit less hard. (Strayed, 2012, 95, je souligne)

Dans cet extrait, le terme « *tracks* » représente non seulement les traces de pas laissées par Strayed sur la route, mais aussi les chemins de pensée qu'elle a tant de fois parcourus sans jamais parvenir à une quelconque forme de guérison. C'est dire que les douleurs et difficultés rencontrées sur la Pacific Crest Trail poussent véritablement la narratrice à sortir des sentiers mentaux maintes fois battus et rebattus, faisant apparaitre dans son raisonnement des bifurcations jusqu'alors inexplorées. Dans ce contexte, la dimension transformatrice de la douleur peut être appréciée :

> Toute douleur induit une métamorphose, elle transforme en profondeur pour leur meilleur ou pour le pire l'homme qui en est frappé. Même modeste, elle projette dans une dimension inédite de l'existence, elle ouvre en l'homme une métaphysique qui bouleverse l'ordinaire de sa relation aux autres et au monde. (Le Breton, 2010, 26)

---

[45] « Nous avons tous une expérience de la douleur physique. Quand elle arrive, elle demande notre attention et nous oblige à nous concentrer sur notre corps et à nous identifier à lui » (Marzano Parisoli, 2002, 63-64).

3.4.2.4 Marcher pour guérir du deuil

Marcher peut aussi être une manière de traverser le deuil. L'état liminaire procuré par cette activité permet d'entrer en contact avec la souffrance de la perte, encourageant son acceptation. Libéré des responsabilités quotidiennes, l'esprit se laisse porter par les mouvements du corps, entrant dans un état propice à l'introspection et au retour des souvenirs. Un dialogue s'instaure entre l'avant et l'après, entre les personnes disparues et celles qui demeurent :

> Marcher est toujours une longue prière aux absents, une conversation ininterrompue avec les fantômes, ceux qui ne sont plus là mais demeurent les compagnons ou les compagnes d'une vie, les hommes et les femmes croisés au fil de l'existence et qui ont disparu mais dont la mémoire persiste en soi. Les conversations intérieures trouvent là un terrain d'élection dans la sérénité et la disponibilité. (Le Breton, 2012, 153)

Strayed trouve ainsi dans la nature qui l'environne, principalement dans les plantes rencontrées, une entité représentant la mémoire de sa mère et avec laquelle elle peut dialoguer. Le contact avec certaines plantes stimule la réémergence de souvenirs : « Le chemin déroule alors une spatialité à deux niveaux : le premier dans la marche actuelle, le second dans le temps de la mémoire. L'un et l'autre ne sont pas nécessairement superposés, ils se croisent et se recroisent par le rappel des sensations éprouvées. » (Reichler, 2007, 41) Un exemple de ce croisement entre passé et présent prend place le jour de ce qui aurait été le cinquantième anniversaire de sa mère, alors que Strayed, en marchant sur la PCT, laisse courir sa pensée, s'autorisant à formuler toutes les frustrations qu'elle n'a pas pu partager avec elle avant sa mort. Pour la première fois, la jeune femme accepte la colère qu'elle ressent en tant qu'émotion légitime :

> She had so profoundly failed me. […] *Fuck her*, I chanted as I marched on over the next few miles, my pace quickened by my rage, but soon I slowed and stopped to sit on a boulder. A gathering of low flowers grew at my feet, their barely pink petals edging the rock. *Crocus*, I thought, the name coming into my mind because my mother had given it to me. […] I reached out and touched the petals of one, feeling my anger drain out of my body. By the time I rose and started walking again, I didn't begrudge my mother thing. The truth was, in spite of all that, she'd been a spectacular mom. (Strayed, 2012, 267-268, l'autrice souligne)

Trouvant dans l'environnement une oreille attentive à ses griefs, la narratrice peut enfin laisser aller les émotions qui pesaient sur ses épaules depuis si longtemps, parvenant véritablement à pardonner sa mère. C'est dire que le mouvement physique de la marche l'aide à sortir de sa torpeur émotionnelle, son arrêt inattendu auprès des crocus l'autorisant, par la suite, à se poser pour faire de l'ordre dans les sentiments éveillés par son parcours. Représentant la mère, les crocus établissent un lien entre paysage intime et paysage réel, entre passé et présent, permettant à la protagoniste de symboliquement traverser, en parallèle de son parcours réel, les régions douloureuses de son passé.

La Pacific Crest Trail se présente donc comme son fil d'Ariane, l'empêchant de sombrer dans les eaux noires de sa souffrance, comme le phare éclairant la route vers la guérison :

> Le deuil se fait souvent en marchant dans la solitude, le silence, l'immensité du ciel ou du paysage. Au fil de la progression, même si quelque chose s'est arrêté, le monde se remet en marche. Ces pas sans destination traduisent l'impossibilité de rester en place, écrasé par la peine, arraché à soi-même. Il faut prendre de la distance et maintenir le dialogue avec l'autre qui vient de disparaitre. L'intériorité, la lenteur, la suspension du monde environnant sont propices à ce cheminement, à ces remémorations. (Le Breton, 2012, 157)

Une entreprise de réhabilitation semble bel et bien à l'œuvre alors que la protagoniste apprend à percevoir sa mère non plus comme une part d'elle-même que son décès aurait cruellement arrachée, mais en tant que personne à part entière, distincte de sa fille. Plus encore, la rencontre des crocus instaure les prémisses d'une réappropriation, par Strayed, de l'héritage laissé par sa mère, un héritage de connaissances – c'est bien grâce celle qui lui en a « donné le nom » que Strayed est en mesure de reconnaitre la plante – et de valeurs, mais aussi d'une relation au monde profondément ancrée dans la sensibilité et la sensorialité[46]. Travaillant à se construire une identité propre, Strayed entreprend d'ailleurs de se réhabiliter elle-même, réussissant à s'aimer telle qu'elle est, malgré ses erreurs passées. De cette manière, elle parvient à retrouver sa place dans le monde, prenant conscience qu'elle en fait autant partie que toutes les formes du vivant rencontrées au fil du chemin. Les réflexions et expériences vécues pendant son parcours s'accumulent pour remplir le trou béant dans son cœur qui, à l'image de la caldera – cet énorme cratère au centre d'un paysage dévasté se remplissant progressivement de l'eau la plus pure – finit par être habité par la magnificence et l'immensité des paysages naturels :

> There were so many other amazing things in this world. They opened up inside me like a river. […] I laughed with the joy of it, and the next moment I was crying my first tears on the PCT. I cried and I cried and I cried. I wasn't crying because I was happy. I wasn't crying because I was sad. […] I was crying because I was full. Of those fifty-some hard days on the trail and of the 9,760 days that had come before them too. […] I felt fierce and humble and gathered up inside, like I was safe in this world too. (Strayed, 2012, 233-234)

---

[46] Au fil de son récit, Strayed décrit plusieurs moments où sa mère l'encourage à entrer en contact avec le monde de manière sensible, comme ce moment où elle lui enseigne à monter à cheval : « My mother had thought me [to ride] on her horse, Lady […]. I clutched Lady's mane with my hands at first, scared even when she walked, but eventually I relaxed and *my mother implored me to close my eyes so I could feel the way the horse moved beneath me and the way my body moved with the horse.* » (Strayed, 2012, 156, je souligne)

3.4.3 *Reclaim* de la sexualité

Dans un autre ordre d'idée, l'entreprise de *reclaim* concerne aussi la sexualité féminine que plusieurs centaines d'années de patriarcat ont fait en sorte d'invisibiliser en la rendant tabou. Aspect de la vie des femmes trop souvent abordé en termes de dangers et de conséquences et selon une perspective hétéro-normative – on parle bien plus de grossesse non-désirée et de transmission d'ITSS que de plaisir et de désir au féminin – la sexualité féminine demeure malheureusement un domaine faisant l'objet de peu d'éducation et de sensibilisation. Or, la réhabilitation et la transmission d'informations au sujet des infinies manières de vivre sa sexualité en tant que femme font depuis longtemps partie intégrante des préoccupations des différents mouvements féministes. Dans la mesure où le corps se trouve au centre de l'analyse écoféministe, au même titre que la nature, il va de soi que sa dimension sexuelle soit explorée. Évitant la plupart du temps de reconduire les rapprochements convenus entre les femmes et la « Terre Mère », les écoféministes abordent surtout la sexualité en tant que lieu de certaines formes d'exploitation et d'oppression :

> Women's right to bodily self-determination, the foundation of feminism, becomes an ecological issue as well in a context of economic globalization that continues social, political, economic, and gendered forms of colonization that appropriate women's bodies and environmental bodies alike. […] The associated devaluation of women and environments matters more than mere cultural ideology or gendered stereotype; it means economic profit in a system of global accounting that describes the reproductive and subsistence work of women in the home […] and the work of environments (sustainability) as « externalities » (Waring 1988) that count for nothing. (Gaard, 2016, 71)

En opposition à la dépossession des corps et de la sexualité féminine entretenues par les systèmes et discours patriarcaux, il convient d'envisager la sexualité en tant que dimension de l'existence propice à la reconnexion avec soi, mais aussi avec d'autres personnes. De fait, dans l'intimité et l'intensité que la sexualité permet, il devient possible de développer des relations profondes, authentiques. Des moments de vulnérabilité et de disponibilité sont partagés dans la confiance en l'autre et en soi, le respect des différences et le consentement, donnant lieu à l'éclosion de rapports réellement égalitaires. Ce partage est d'ailleurs une des fonctions primordiales de l'érotisme:

> The erotic [provides] the power which comes from sharing deeply any pursuit with another person. The sharing of joy, whether physical, emotional, psychic, or intellectual, forms a bridge between the sharers which can be the basis for understanding much of what is not shared between them, and lessens the threat of their difference. (1984, 56)

La puissance réhabilitatrice de l'érotisme nous est donnée à voir dans *Into the forest* au moment où Nell et Eva partagent un moment d'intimité, la première usant de la compassion de ses mains pour

aider la seconde à se remettre du traumatisme de son agression sexuelle. Après que sa sœur a pris soin de son dos endolori, Nell souhaite lui rendre la pareille en l'aidant à se réapproprier son corps :

> When it seemed she had relaxed back into herself, I dug deeper, pushing and kneading and squeezing the horrible memories and new habits the rest of her body harbored. […] For the first time since the rape, her flesh was not afraid, and I felt a **joy** rise in me, through my hands, up my arms, swelling my heart because it seemed it was **in my power to help my sister heal**. […] *I love you*, my hands said. *Remember this is yours*, they told her. *This body is yours. No one can ever take it form you, if only you will accept it yourself,* ***claim it again***. (Hegland, 159-160, je souligne)

Par ce partage, les deux jeunes femmes reprennent possession de leurs corps et de leur agentivité. Nell découvre l'influence positive de ses actions alors que le sentiment de joie (*joy*) qui éclot en elle fait directement écho à celui vécu dans le cadre de l'érotisme. En contribuant activement à la guérison de sa sœur, Nell découvre l'impact qu'elle peut avoir sur le monde et les personnes qui l'entourent, prenant conscience de la dimension guérisseuse d'un moment corporel intime. Avec ses mains, elle guide Eva sur le chemin de la réappropriation et de la revalorisation de son corps, lui montrant qu'il est possible d'y vivre comme elle l'entend, d'en reprendre la propriété unique et entière, propriété que l'agression avait tenté de lui retirer. La narration fait d'ailleurs appel au terme « *claim* » (réclamer, revendiquer), celui-là même que l'on retrouve au cœur de la composition de la notion si féconde de *reclaim*. C'est donc une expérience puissante et inspirante de *reclaim* que Hegland nous donne à voir alors qu'Eva parvient à retrouver confiance en elle et envers le monde et à se reconnecter avec ses désirs que son traumatisme avait oblitérés. Grâce à l'amour et la sororité qui les unissent, Nell et Eva entreprennent, ensemble, de rédiger une histoire nouvelle, une histoire pour déconstruire les événements et oppressions qui leur ont été si violemment imposés, une histoire pour retrouver le bonheur et le confort dans la certitude que leurs corps leur appartiennent à elles et à elles seules :

> We made love, my sister and I. *Together we resurrected the joy of both our bodies*. Together we remembered that not all force is violence, and when Eva, who had huddled into her shame and silence and pain, arched and opened and cried out, I knew that *something precious had been redeemed*. (160, je souligne)

3.5 Écriture: Formes, mouvements et potentialités

3.5.1 Fragmentation et non-linéarité ou l'influence de l'environnement

Reclaim vise aussi à changer le regard que nous posons sur la nature afin qu'elle soit comprise non plus comme passive, mais bien comme dotée d'une agentivité propre. Pour ce faire, les théories et récits écoféministes travaillent à mettre en lumière les multiples impacts de l'environnement sur

les êtres qui y vivent. Dans ce contexte, il apparait intéressant de se pencher sur les formes littéraires choisies par les autrices de mon corpus afin de voir comment la nature – ainsi que son appréhension par les protagonistes – décrite dans les récits influence leur construction même.

Wild et *Into the forest*, empruntant la forme du journal intime, nous offrent, à travers des fragments alternant entre le présent de l'écriture et les souvenirs relatés, un accès direct à la subjectivité et à l'intimité des protagonistes. Entre récit de soi et description de l'environnement et des situations vécues par les jeunes femmes, la narration oscille constamment entre deux temporalités. Or ce mouvement de balancier, établissant une tension, un dialogue entre présent et passé, se révèle stimulé par l'apparition, dans l'espace, d'éléments étrangers au flot de pensée – plante, paysage, entrée d'encyclopédie, etc. – suivi par les protagonistes, éléments étrangers qui ont pour effet de modifier le cours de la narration, la projetant dans le passé ou la faisant bifurquer de sa trajectoire. Le récit de soi se trouve entremêlé de descriptions des paysages rencontrés, créant une résonnance entre intimité et extériorité, une autre manifestation de l'immensité intime.

Un exemple de cette stratégie littéraire peut être observé au moment où Nell rencontre l'entrée encyclopédique dédiée à la forêt. Elle interrompt sa lecture alors que cet espace pénètre dans sa pensée et y prend de l'expansion. Happée par la luxuriance de la végétation, Nell délaisse le présent pour plonger dans ses souvenirs. C'est ainsi que la narration se trouve sans cesse relancée, entamant un nouveau cycle de remémoration qui, éventuellement, ramènera la protagoniste au présent :

> Today I reached *Forest, an extensive and complex ecological community dominated by trees and having the potential for self-perpetuation*. But before I could memorize the five major types of forest, along with their typical tree densities, climates and soils, I was interrupted by yet another memory, and I raised my gaze from the page to look out the window at the forest. (Hegland, 1996, 49)

Une fois son regard levé de la page, la protagoniste est à même d'observer la forêt qui a été le théâtre de bon nombre de ses souvenirs. Ce contact visuel a pour effet de rendre encore plus prégnantes les scènes remémorées, qui semblent presque se rejouer sous le couvert de la canopée.

Similairement, la narration de Strayed expose les nombreux moments où une résonnance s'établit entre récit intime et éléments du paysage. En plus de l'épisode du crocus analysé quelques pages plus tôt, un autre moment de ce type prend place alors qu'elle traverse un segment de la PCT complètement déboisé par les coupes à blanc. Le malaise que la narratrice ressent en voyant cette nature détruite fait remonter à sa mémoire de douloureux souvenirs familiaux. Elle trouve dans le

vide résultant de l'exploitation éhontée de la nature une métaphore pour décrire la dissolution des liens familiaux ayant rapidement pris place après la disparition de sa mère :

> By evening, the forest opened into a wide swath of what can only be called wilderness rubble, a landscape ripped up by its seams and logged clear, the PCT picking its way faintly along its edges. […] I mounted a steep berm to reach the flattened clear-cut above and pitched my tent among the stumps and upturned mounds of soil, feeling lonely the way I seldom did on the trail. I wanted to talk to someone, and it wasn't just anyone I wanted to talk to. I wanted to talk to Karen or Leif or Eddie. I wanted to have a family again, to be folded into something I believed was safe from destruction. Right alongside my longing for them, I felt something as hot as hate for each of them now. […] Because we had not been safe from destruction after my mom died, total destruction would come now as a relief. *The loss of my family and home were my own private clear-cut.* (Strayed, 2012, 209-210, je souligne)

D'autres moments du récit de Strayed voient aussi le mouvement même de la marche provoquer le retour des souvenirs. Alors que sa pensée vagabonde, portée par le rythme redondant du parcours, la narratrice entre dans un état de disponibilité l'autorisant à faire retour sur de nombreux moments marquants de sa vie. Car, comme l'indique Solnitt,

> Moving on foot seems to make it easier to move in time; the mind wanders from plans to recollections to observations. The rhythm of walking generates the kind of rhythm of thinking, and the passage trough a landscape echoes or stimulates the passage through a series of thoughts. This creates an odd consonance between internal and external passage, one that suggests that the mind is also a landscape of sorts and that walking is one way to traverse it. (2000, 5-6)

Suivant ce raisonnement, le parcours effectué sur la PCT permet à Strayed de « traverser » parallèlement toutes les actions et situations l'ayant menée à s'engager dans cette aventure. Le récit de sa progression géographique s'accompagne ainsi de multiples retours en arrière visant à examiner, pour mieux les comprendre, les moments et décisions ayant marqué le cours de son existence. Paysage intime et paysage réel s'entrecroisent, générant des rencontres et des dialogues aidant la narratrice à faire sens du chaos vécu pendant les années suivant le décès de sa mère. Non plus comprises comme une cruelle succession d'événements aléatoires, les circonstances de son départ vers la PCT sont dorénavant perçues comme une série d'étapes, de places unies par un cheminement : le sien. Malgré la nostalgie qu'elle ressent à certains moments, Strayed ne regrette rien, choisissant plutôt d'être reconnaissante de la trajectoire prise par son existence :

> I missed my life. But I didn't want to go back to it either. That awful moment when […] I told him [Paul] the truth about my infidelities kept coming to me in waves, and I realized that what I'd started when I'd spoken those words hadn't led only to my divorce but to this: to me sitting alone in Old Station, California, on a picnic table beneath the magnificent sky. I didn't feel sad or happy. I didn't feel proud or ashamed. I only felt that in spite of all the things I'd done wrong, in getting myself here, I'd done right. (Strayed, 2012, 189)

3.5.2 Écrire pour guérir

La forme journalistique offre un accès privilégié à l'intériorité des protagonistes. Or, même si l'acte d'écriture sous-entend généralement l'existence de lecteur.trice.s pour en recevoir le résultat, il se présente, dans ce cas-ci, avant tout comme un outil pour apprendre à mieux se connaitre et pour comprendre et guérir de ses souffrances. Le récit, sous forme écrite, des expériences et émotions vécues au contact de la nature permet aux jeunes femmes d'adopter une posture plus détachée et réflexive à l'endroit de leur passé. Le décentrement de leur regard – passant d'une focalisation humaine et individuelle à une autre plus vaste et ouverte sur le milieu – se prolonge, modifiant leurs réponses émotionnelles. En ce sens, Allister remarque les effets bénéfiques que peut avoir, pour une personne en processus de deuil, le fait de relater un contact avec la nature : « By writing of a subject that moves them deeply, by working to understand themselves primarily in relation to the non-human world around them, they learn ways of responding that teach them how to reenvision their own pasts, which helps them temper their disabling grief. » (2001, 1)

C'est dire que la rédaction d'un journal offre la possibilité de donner un sens aux expériences de vie en apparence chaotiques et fragmentées en les arrangeant en un récit cohérent. Dans la mesure où la création d'un tel récit nécessite le réexamen des événements passés d'un œil nouveau, de les envisager non plus comme épars, mais plutôt en tant que potentiels segments d'une narration plus vaste, les narratrices saisissent l'occasion d'effectuer un retour sur leur passé en vue de mieux le comprendre, de guérir et de s'améliorer. Or, la compréhension de son passé, ainsi que la guérison qui l'accompagne, s'avère, nous dit Meth, source d'*empowerment* :

> The diary is capable of forming a key tool for empowerment in terms of its ability to offer longitudinal personal insight into day to day (and historical) processes that may lose significance after time. The diary also provides the capacity to offer reflection on events that shape one's perceptions of safety and vulnerability. (2003, 201)

Le journal intime devient donc autant un espace d'exploration de soi qu'une archive[47], sa lecture permettant de retracer le cours des expériences et réflexions des protagonistes. Il donne à voir l'évolution des narratrices dont la perception d'elles-mêmes change. Parallèlement, la lecture de

[47] Au sujet de l'écriture, White affirme : « Une des fonctions premières de l'écriture est de maintenir, de perpétuer la mémoire. La parole s'use, se perd dans la confusion. L'écriture cristallise la parole. Par ses qualités de clarté, de concision, de logique, elle permet aussi de faire évoluer la pensée […]. L'écriture a donc une fonction à la fois de mémoire et de recherche. » (2008, 95)

ces témoignages permet de constater la modification des récits à travers lesquels les protagonistes se racontent et, conséquemment, définissent leur identité. Il est alors possible d'envisager l'identité comme un ensemble de récits, certains reconduits par la personne elle-même, d'autres transmis par les individus qui l'entourent. C'est d'ailleurs ce que propose Willis, faisant appel à la notion de *narrative self* (soi narré.e) pour observer comment le contact avec la nature peut contribuer à la (re)construction de récits de soi *empowering* et guérisseurs :

> In brief, the concept of the narrative self proposes that on a very fundamental level people understand their experiences, give meaning to their lives, make decisions about what to do and come to identify their very selves with the stories that they and others tell about who they are. One of the most appealing aspects of this concept is that it allows for a certain degree of agency, while at the same time conceiving of individuals as fundamentally embedded in relationship and in social context. (2011, 93)

La rédaction d'un journal intime s'avère donc une manière privilégiée, pour une personne donnée, de modifier les récits par le biais desquels elle se définit afin de mettre de l'avant les dimensions de son identité qu'elle souhaite développer au fil du temps. Témoin d'un passé, le journal contribue à forger l'avenir, guidant son auteur.trice dans les processus de guérison et de connaissance de soi.

3.5.3 Marche, lecture et écriture : Similarité des mouvements et réciprocité

Si la marche permet à la fois de parcourir un paysage réel et de traverser, symboliquement ou mentalement, un paysage intime, le mouvement inhérent à cette activité en convoque aussi un autre, littéraire cette fois : celui de la lecture. De fait, là où la lecture nécessite le déplacement des yeux sur la page, la marche convoque plus activement le corps. Néanmoins, tous deux conditionnent l'entrée dans le musement, l'esprit vagabondant au hasard des souvenirs qui surgissent. Au fil des mots disséminés sur la page, les lecteur.trice.s mènent une promenade inférentielle[48], convoquant les souvenirs et connaissances stockées dans leurs mémoires en vue de décoder le texte, d'en construire une interprétation. De nouveaux espaces autant mentaux que concrets s'ouvrent alors que le mouvement de la lecture en vient nécessairement à dépasser le simple espace textuel, projetant l'esprit vers l'extérieur, encourageant la curiosité et l'exploration :

> Le mouvement inhérent à la lecture se poursuit après la traversée du texte, les signes écrits se transformant en pistes d'envol pour la rêverie, qui nous déporte vers l'ailleurs. C'est dans l'intimité de la lecture que l'on ressent parfois l'appel du dehors et que prend naissance le désir d'une envolée, d'un départ vers de lointains horizons. (Bouvet, 2015, 243)

---

[48] Pour davantage d'informations sur la notion de promenade inférentielle, voir Eco, Umberto. (1985 [1979]) *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*. Paris: Grasset.

Comme Strayed trouvant l'inspiration de parcourir la Pacific Crest Trail à la vue du guide de voyage[49], le mouvement de la lecture déclenche souvent celui du corps. À la base de la géopoétique, cette réciprocité entre lecture et exploration *in situ* conditionne un changement du regard, l'expérience concrète des lieux enrichissant les interprétations développées lors de la lecture.

C'est précisément cette disponibilité aux stimuli extérieurs – prenant la forme, dans le cas de la lecture, des signes rencontrés sur la page et, dans le cas de la marche, des éléments naturels, personnes rencontrées ou expériences vécues – qui rendent ces deux mouvements si compatibles d'un point de vue créatif. La découverte nécessairement progressive du chemin trouve ainsi son pendant dans le parcours de l'œil à travers les pages. En ce sens, Solnitt remarque :

> Part of what makes roads, trails, and paths so unique as built structures is that *they cannot be perceived as a whole* all at once by sedentary onlooker. *They unfold in time as one travels along them, just as a story does as one listens or reads* […]. *Just as writing allows one to read the words of someone who is absent, so roads make it possible to trace the route of the absent.* Roads are a record of those who have gone before, and to follow them is to follow people who are no longer there. […] This is what is behind the special relationship between tale and travel, and, perhaps, the reason why narrative writing is so closely bound up with walking. *To write is to carve a new path through the terrain of the imagination*, or to point out new features on a familiar route. (2000, 72, je souligne)

Là où les pas laissent les marques d'un passage, la main remplit la page de signes destinés à être décodés par d'autres. Tout comme on suit les traces laissées sur la route par les personnes passées par là avant nous, la lecture permet de retracer les chemins de pensée de nos prédécesseur.e.s et contemporain.e.s, récoltant les mots comme autant de cailloux dans la forêt du Petit Poucet.

Les récits de marche, en plus de rendre compte des déplacements géographiques de leur auteur.trice, relatent aussi les tours et détours effectués par leur pensée. À cet égard, « as a literary structure, the recounted walk encourages digression and association, in contrast to the stricter form of a discourse or the chronological progression of a biographical or historical narrative. » (21) Trace, témoin permanent du mouvement éphémère de la marche, ce genre de récit relève ainsi du

[49] « I'd been standing in line at an outdoor store waiting to purchase a foldable shovel when I picked up a book called *The Pacific Crest Trail, Volume I: California* from a nearby shelf and read the back cover. […] I turned the book over and gazed at its front cover […] then placed it back on the shelf, paid for my shovel, and left. But later I returned and bought the book. The Pacific Crest Trail wasn't a world to me then. It was an idea, vague and outlandish, full of promise and mystery. Something bloomed inside me as I traced its jagged line with my finger on a map. I would walk that line, I decided » (Strayed, 2012, 4, l'autrice souligne).

témoignage d'une agentivité prenant racine dans la décision même d'aller à la rencontre du monde. En ce sens, Havercroft, reprenant les termes de Dupré, affirme :

> Reliée à l'agentivité, la marche est une « figure de mouvement, de trajet [qui] entre en choc avec l'enfermement, l'enlisement, et propulse le texte sur la voie d'une positivité, empêchant que l'écriture elle-même ne s'immobilise dans le désespoir. » Si la marche se caractérise par la répétition perpétuelle du même mouvement, elle est pourtant associée à la recherche « d'une identité positive qui ne soit pas immuable. » (1999, 99)

À la lumière de ces observations, il est possible d'avancer qu'autant le mouvement de la marche que ceux de l'écriture et de la lecture postulent une disponibilité à l'environnement. À travers ces parcours, un dialogue est à même de s'établir dans la mesure où les paysages traversés, les textes rédigés, les livres lus nous influencent autant que nous les influençons en retour. Le chemin porte la trace des pas, les récits sont publiés et partagés, s'ajoutant à l'édifice des connaissances tout en contribuant parfois à modifier les regards, les valeurs ou les opinions hégémoniques. Ce dialogue s'inscrit ainsi dans la réciprocité prônée par les écoféministes. Postulant *de facto* l'égalité et l'échange[50], la réciprocité trouve ses fondements dans la volonté d'établir des relations égalitaires entre toutes les formes de vie. Pour ce faire, il importe de considérer tous les points de vue :

> An ecofeminist ethic is a kind of *narrative* about humans, human-human relationships, and human-nonhuman animal or nature relationships. […] Conceived as a sort of *narrative*, a contextualized ethic is a shift from a monist focus on absolute rights and rules to a pluralist focus on various values, principles, narrative constructions and forms of intelligence. (Warren, 2000, 99, je souligne)

Dans cet extrait, Warren propose une manière intéressante d'atteindre la réciprocité : la création d'un *narrative* (histoire, narration, récit) fluide pouvant toujours être modifié pour inclure de nouveaux fragments, de nouvelles péripéties. La narration s'avère ainsi un excellent outil pour rendre compte de ce qui ne peut être décrit qu'en contexte, de ce qui n'a de sens que dans le mouvement, dans le cours des événements. Les relations, les émotions, les sensations, pour éveiller l'empathie et la compréhension, doivent, en ce sens, nécessairement s'inscrire dans un récit :

> A narrative approach contextualizes ethical discourse in ways that make relationships and beings-in-relationships central to ethics. The use of narrative can be more that just a helpful literary device for describing ineffable experience or a methodology for documenting personal and social history; it can be an invaluable vehicle for revealing what is ethically significant in human interactions with humans and the nonhuman world. (102)

---

[50] Le *Larousse* définit ce qui est réciproque en ces termes : « Qui marque un *échange équivalent* entre deux personnes, deux groupes; […] Se dit d'un verbe pronominal qui exprime *l'action exercée par deux ou plusieurs sujets les uns sur les autres*; » (je souligne)

Dans cet ordre d'idée, la littérature, en tant que source inépuisable de récits et de témoignages issus de points de vue aussi nombreux que variés, se révèle une voie privilégiée pour développer une réflexion féconde sur la réciprocité.

3.5.4 Écrire pour dialoguer avec l'environnement

Comme je l'ai précédemment observé, la lecture d'œuvres de fiction, au même titre que celle de témoignages, est une activité toute désignée pour observer la construction de relations avec l'environnement ainsi que les influences qu'elles ont sur les personnes qui s'y inscrivent. C'est dire que pour l'auteur.trice de tels écrits, l'acte d'écriture permet d'entrer en dialogue avec un milieu, de réfléchir aux liens qui nous unissent – en tant qu'humain.e.s, tou.te.s parties intégrantes des dynamiques régissant l'ensemble du vivant – et à la réciprocité inhérente à l'épanouissement de telles relations. En mettant de l'avant les liens profonds nous inscrivant au sein de nos environnements, ces écrits exposent comment les valeurs véhiculées par les discours patriarcaux occidentaux entretiennent les préconceptions de passivité à l'endroit de la nature afin d'en justifier l'exploitation – problématique qui, nous le savons bien, influe directement sur les traitements réservés aux femmes. La multiplication des récits, témoignages et comptes-rendus insistant sur l'agentivité de la nature vient ainsi défier, remettre en question, voire même déconstruire, les définitions monolithiques et encarcanantes de catégories de pensée telles que « nature » ou encore « femmes » en démontrant la diversité des réalités incluses dans ces termes.

Pour revenir aux textes de Strayed et Hegland, il semble que la rédaction d'un journal intime offre aux narratrices le recul nécessaire pour constater le rôle central que les espaces naturels jouent dans leur recherche et leur (re)construction identitaire. La lecture de ces récits est donc l'occasion d'observer le *becoming* (devenir) des jeunes femmes qui, au fil de leurs expériences et du développement de leurs relations avec l'environnement, traversent de grandes métamorphoses. Ancrée dans la réciprocité, la notion de *becoming* permet de réfléchir aux échanges forgeant l'identité des protagonistes alors même qu'elles laissent leur marque au cœur de leur milieu :

> « Becoming » is itself a generative notion that involves *a rejection of rigid and reductive accounts of identity* […]. Literary texts carry out « becoming » as defined by Rosi Braidotti: « The actualization of the immanent encounter between subjects, entities and forces which are apt mutually to affect and exchange parts of each other in a creative and non-individuous manner. » (Jeremiah, 2018, 2, je souligne)

Cette notion s'avère des plus pertinentes pour rendre compte, dans les récits, de l'influence unique, sur le vivant, des dynamiques et relations environnementales. Or, la véritable force de cette notion réside dans la conception fluide de l'identité qu'elle propose. Faisant éclater les catégories de pensée rigides, l'emploi de *becoming* dans le cadre d'analyses littéraires permet de mettre de l'avant des manières alternatives de reconnecter avec l'environnement, en plus de contribuer à exposer les limitations de nos langages humains. Puisque l'identité est conçue en tant qu'entité fondamentalement évolutive et mouvante, tout comme la nature, il devient impossible de saisir par le langage la complexité des influences travaillant incessamment à la sculpter. Loin de se révéler un échec, cette constatation peut plutôt être envisagée comme une réussite écoféministe, dans la mesure où elle implique la compréhension, de la part des humain.e.s, de l'impossibilité d'aborder la nature – et, par la même occasion, les femmes qui lui ont de tout temps été associées – d'un point de vue masculin et anthropocentré et de la nécessité, dans le cadre de relations égalitaires, de respecter l'altérité fondamentale de notre environnement. Ce qui ne peut être dit ou écrit dans nos langages s'avère alors tout aussi important que ce qui l'est puisque l'acceptation du mystère, de l'incompris, de la différence, se révèle la seule base sur laquelle peuvent se construire des relations véritablement équitables. Les discours écoféministes s'articulent ainsi autour de ces deux objectifs : le refus d'imposer une compréhension anthropocentrée au monde non-humain et le respect de la différence et de la diversité. En ce sens, Sandilands soutient qu'une éthique écoféministe doit nécessairement s'accompagner de la reconnaissance des limitations du langage :

> There are thus two simultaneous trajectories in this ecological ethic of the Real: one is to articulate liberatory discourses around nature with struggles for social justice as a way of continuing and deepening a democratic and emancipatory project; the other necessary accompaniment to the first is to show the limits of that discursive project as a way of fostering forms of experience that are not readily absorbable by an anthropocentric reliance on speech. Ecological democracy thus seems to require a sense of its linguistic limits; it is not only that we need to speak differently, in a way that fosters the democratic appearance of nature, but that we need to remember the limits of precisely that speech as a way of avoiding an ideological relation to nonhuman nature. (1999, 193)

À cet égard, il est possible d'envisager l'écriture en tant qu'outil propice à la construction d'une relation avec l'environnement, cet acte encourageant les réflexions, les remises en question et l'observation attentive de la nature. Puis, une fois cette connexion bien établie, il devient possible de transcender l'écriture, de transcender le langage humain pour s'ouvrir entièrement aux voix de la nature. Nous sommes d'ailleurs témoins d'une telle ouverture alors qu'à la toute fin du roman de Hegland Nell se questionne sur les raisons qui la motivent à continuer de rédiger son journal :

> I *watch* the fire, *listen* to the fog, *muse* more than I write. This writing is an old habit. I wonder if I won't *outgrow* it even before I run out of paper. *I wonder if it is still English that I am writing here*. I'm just a core, a kernel, a coal tucked in a bit of breathing flesh, *listening* to the rain. *My life fills this place*, no longer meager, no longer lost or stolen or waiting to begin. (1996, 228, je souligne)

Cet extrait montre comment la personnage « dépasse » (« *outgrows* ») le langage en s'ouvrant toujours plus à ses sensations en phase avec les éléments et les cycles naturels. Alors que la narratrice trouve finalement sa place au sein des dynamiques de la forêt, ses frontières intimes s'ouvrent, son énergie vitale remplit cet espace, entrant en relation avec celles des autres formes de vivant avec qui elle le partage. Elle accueille ainsi la vastitude de la forêt au cœur même de son intimité, là où le langage n'est plus nécessaire.

3.6 (Ré)inventions

L'invention est le dernier élément de la définition de *reclaim* formulée par Hache. D'abord et avant tout comprise comme nouveauté, comme révolution, l'invention ne peut néanmoins pas être pensée en vase clos. Au même titre que le terme révolution signifie à la fois changement et cycle, l'invention doit être appréhendée en prenant compte du contexte dont elle a émergé, les succès et les échecs ayant pavé le chemin vers l'innovation. Il apparait ainsi primordial d'observer le passé en vue d'arriver à des solutions jusqu'alors impensées. C'est pourquoi *reclaim*, en tant que mouvement d'invention, mais aussi de réappropriation et de revalorisation, implique un retour aux histoires oubliées et aux savoirs déligitimés afin de s'en inspirer pour développer des réflexions et outils adaptés aux problématiques actuelles. Selon Maria Puig de la Bellacasa, *reclaim* serait

> Une réappropriation qui modifie et non pas qui simplement dévoile un déjà-là ou une expérience originaire qu'il s'agirait de purifier à nouveau. Dans le partage et la valorisation d'expériences, dans le processus de nommer, l'on peut parler d'une (re)construction : ni une construction de novo ni une découverte d'une expérience essentielle. L'expérience des femmes en lutte est située au milieu de l'histoire – dans laquelle elle est impliquée, imbriquée, *qui la situe*, et dont elle est, et se fait, l'héritière. (2013, 47, l'autrice souligne)

Il conviendrait, dans cette situation, de parler de réinvention, ce mouvement qui permet de « donner une nouvelle dimension à quelque chose qui existe déjà, [de] le découvrir de nouveau » (*Larousse*). Dans ce contexte, l'héritage culturel et les savoirs ancestraux se révèlent des sources intarissables de connaissances sur lesquelles il devient possible de se baser pour transformer positivement le présent. Car, pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient.

3.6.1 Savoirs et souvenirs ou l'importance des livres

Dans ce retour à l'héritage de nos aïeul.e.s, la transmission orale joue un rôle central. Des connaissances et valeurs sont passées de mère en fille, de maitresse à apprentie, suivant un mode d'enseignement ancré dans l'expérience. Malheureusement, le temps et la dévalorisation de ces savoirs féminins rendent souvent la recherche de mentores bien difficile, certain.e.s novices devant se résoudre à apprendre par eux.elles-mêmes. C'est dans cette situation que les livres trouvent toute leur importance, s'inscrivant en complémentarité de la transmission orale pour combler les ruptures et les absences[51]. Gardiens des mémoires, des savoirs, des traditions et des histoires, quelques-uns d'entre eux acquièrent même une signification particulière aux yeux des personnes qui les possèdent. En plus des informations ou récits qu'ils contiennent, ils peuvent ainsi devenir des artéfacts d'un temps révolu, abritant entre leurs pages la mémoire d'êtres chers, gardant la trace, entre leurs lignes, de moments marquants ayant pris place parallèlement à la lecture.

C'est notamment pour cette raison que Nell ressent un attachement particulier aux livres. Lors de situations inédites, son premier réflexe est de consulter les ouvrages à sa disposition pour y trouver une solution. C'est pourquoi au fil des apprentissages qu'elle fait pour s'adapter à son nouveau mode de vie dans la forêt, certains livres finissent par occuper une place centrale dans sa vie et dans celle de sa famille. Quand vient le moment d'incendier leur maison natale pour aller s'installer dans l'arbre creux, Nell décide d'en sauver trois – un pour chaque membre de sa famille – de la destruction. Malgré la difficulté du choix, elle parvient à préserver des flammes des ouvrages condensant tous un fragment du vécu, une part de l'identité de la personne à qui ils sont associés. Grâce à ces artéfacts d'une époque révolue, les personnages conservent donc la mémoire d'où elles viennent et du chemin qu'elles ont parcouru pour en arriver là :

> I told myself that the life we were entering was one in which books would not matter. […] Then I remembered how my father had loved books, how much faith he had in them, and it seemed that leaving empty-handed would be as much a desecration as leaving his unburied

[51] Blair Stonechild, dans *The Knowledge Seeker*, note que de nombreux.euses ancêtres autochtones reconnaissent la nécessité, pour la postérité, de mettre à l'écrit des savoirs et récits originellement seulement transmis oralement. C'est donc suivant cette intention que l'auteur a publié son ouvrage. Dans son introduction, il affirme : « My purpose is to articulate concepts of sacred heritage in order that our people and others will better understand and appreciate the coherence and complexity of an Indigenous belief system. Such teachings were not traditionally shared outside ceremonial contexts. However, progressive Elders recognize that times have changed and it is important to share their insights now. Modern tools, such as books, can facilitate understanding of their ways. » (Stonechild, 2016, 2)

> body for the pigs. *I'll just take three*, I bargained myself – *a book apiece for Eva, Burl, and me*. […] Eva's book was easy to choose. I took *Native Plants of Northern California* for her, since it may have already saved her life, since **it is the only grandmother she will ever have**. […] I decided to take for Burl **the book of songs and stories of those humans who had peopled the forest before us** […]. Then it was my turn. […] I could not save all the stories, could not hope to preserve all the information – that was too vast, too disparate, perhaps even too dangerous. But I could take the encyclopedia's index, could try to keep that master list of all that had once been made or told or understood. **Perhaps we could create new stories; perhaps we could discover a new knowledge that would sustain us.** In the meantime, I would take the *Index* for memory's sake, so I could remember – and show Burl – the map of all we'd had to leave behind. (Hegland, 1996, 238-239, je souligne)

Les livres choisis mettent en lumière les bases sur lesquelles les jeunes femmes souhaitent reconstruire leur vie. Alors que la narratrice réfère à l'ouvrage sélectionné pour Eva comme « the only grandmother she will ever have » (la seule grand-mère qu'elle aura jamais) la dimension ancestrale des savoirs botaniques contenus dans ce livre est mise de l'avant. L'acquisition de ces connaissances semble ainsi (ré)inscrire les protagonistes au sein d'une lignée de femmes dont elles avaient jusqu'à présent été coupées. En ce qui concerne le recueil que la narratrice choisit pour Burl, relatant les récits des communautés autochtones qui habitaient la forêt auparavant, la décision de conserver ces témoignages contribue à réintégrer dans l'Histoire, à sortir de l'oubli, la mémoire et l'héritage de ces communautés presqu'entièrement annihilées par les violences coloniales.

Dans ce contexte, les livres transcendent leur fonction de contenants d'informations, transcendent, même, le langage qui les compose, s'inscrivant au sein d'un réseau beaucoup plus vaste, celui qui regroupe tous les éléments et interactions contribuant à forger l'identité d'un individu. Ils deviennent alors des outils pour transmettre non seulement des connaissances, mais aussi la mémoire des personnes à qui ils ont appartenu, deviennent représentatifs d'une vision du monde particulière. Or, puisque Nell a consacré les dernières années de sa vie à apprendre les langages de la forêt, elle est à même d'effectuer une synthèse de ses savoirs et expériences afin de les transmettre à son neveu. Son entreprise signe donc le retour de la transmission orale alors que la narratrice assure la reconduction des connaissances et héritages qu'elle a dû apprendre seule :

> His head turned so he could look out at the world I carried him through. I began to murmur to him then, to tell him about the forest, about mushrooms and ferns, bears and boars, redwoods and oaks and madrone trees. I told him about his family, about his grandfather and grandmother, about Eva and Eli and me – a web of stories spinning round him, catching him already in their weave. (224)

De sa parole émerge une nouvelle vision du monde axée sur les relations – entre humain.e.s et nature, entre personnes, entre passé et présent – permettant de mieux saisir l'ensemble des

influences qui nous sculptent. La démarche d'apprentissage et de transmission de Nell peut donc être comprise comme une actualisation de la réinvention recherchée par les écoféministes puisqu'elle s'accompagne d'une modification profonde de sa perception de l'environnement, sa vision – informée par ses expériences ainsi que par les savoirs ancestraux qu'elle s'est réappropriés – s'ouvrant toujours plus largement pour accueillir l'immensité et la complexité de la forêt.

3.6.2 La littérature comme outil d'activisme

Son potentiel d'éducation, de sensibilisation et de partage de points de vue inédits, fait de la littérature un excellent outil pour accompagner des mouvements de justice sociale tels que l'écoféminisme. Laboratoire fictionnel pour envisager des solutions innovatrices à des problèmes aussi réels que farfelus, théâtre imaginaire au sein duquel on peut s'évader ou se retrouver, la littérature ouvre le champ des possibles, faisant fi des restrictions du réel. En tant qu'outil de projection, elle s'essaie même parfois à réécrire l'Histoire, tentant de réparer les blessures du passé. Pour les autrices[52], le travail d'écriture est aussi l'occasion d'explorer leur intériorité, leur identité, leur potentiel, de trouver leur voix et de la faire entendre. Dans le contexte de nos sociétés patriarcales occidentales, où les voix des femmes sont trop souvent passées sous silence ou discréditées, les textes publiés s'avèrent une excellente tribune pour partager des expériences et des points de vue différents de l'hégémonie, les lecteur.trice.s y trouvant parfois une source de réflexion, le réconfort d'un témoignage similaire à leur vécu... C'est dire que l'acte même d'écrire se présente comme une forme d'agentivité[53] dans la mesure où il permet de s'expérimenter et de se développer en tant que sujet à part entière et, surtout, d'avoir une influence sur son milieu en ouvrant un espace où observations et revendications peuvent être formulées librement :

> Il est évident que la littérature au féminin possède un grand potentiel d'agentivité non seulement parce que l'écriture littéraire est une forme majeure de représentation culturelle, mais aussi puisqu'elle accorde aux écrivaines l'occasion de *décrire leurs expériences, de les critiquer ou de les reformuler, en même temps qu'elles se construisent comme sujets dans et par leur écriture.* Le texte autobiographique au féminin, centré comme il est sur la vie, la pensée et la subjectivité, sur le

---

[52] De nombreux auteurs explorent les questions identitaires et intimes dans leurs écrits. Seulement, pour la clarté de mon argumentaire, j'ai décidé de m'intéresser aux spécificités de l'écriture au féminin.

[53] Élyse Bourassa-Girard parle ainsi d'agentivité interdiscursive : « L'agentivité interdiscursive se base sur la prémisse que "[l]a parole n'est pas seulement un outil, [mais] aussi un exutoire; une forme d'action, un moyen de s'affirmer comme être social [...]". (Yaguello, 1982 [1978] p. 19) La parole est un instrument privilégié de la subjectivité. Elle permet à l'individu de s'emparer du territoire langagier et de s'affirmer comme sujet de discours. » (2013, 80)

> devenir-sujet de la femme, se prête bien à une réflexion sur les normes et à leur contestation – bref, à l'inscription de l'agentivité. (Havercroft, 1999, 97, je souligne)

Wild et *Into the forest* donnent à voir une telle forme d'agentivité littéraire dans la mesure où ils exposent toutes les étapes de construction de soi traversées par les narratrices. La rédaction de leurs journaux intimes respectifs leur offre non seulement la chance de faire sens de leurs expériences pour en tirer des apprentissages, mais aussi l'occasion de les reformuler en vue de les inscrire au sein de leurs identités en construction. Ce travail d'écriture est donc un moyen de se réinventer, sculptant par écrit les formes des personnes qu'elles souhaitent devenir. Jouant de cet interstice entre la réalité et ce qui en est perçu, ce qui blesse ou dégrade peut ainsi être réapproprié, réinvesti, resignifié à l'avantage de celles qui écrivent non pas l'Histoire avec un grand « H » – celle des dominant.e.s – mais bien celles des survivant.e.s, des résistant.e.s, des opprimé.e.s qui, en prenant la plume, travaillent pour cesser de l'être.

3.6.2.1 Littérature et *reclaim*

Plus globalement, puisque, comme l'affirme Havercroft, la littérature « est une forme majeure de représentation culturelle » (1999, 97) offrant une tribune pouvant toucher une grande part de la population, elle est à même de jouer un rôle primordial dans le travail de *reclaim* des savoirs, histoires, cultures et valeurs depuis longtemps invisibilisées ou dévalorisées dans les systèmes patriarcaux. Donnant accès à des discours et points de vue différents de l'hégémonie, les textes littéraires s'inscrivant dans une perspective écoféministe de la société travaillent, notamment à

> Proposer des façons positives de parler des femmes, passant par la revalorisation du corps féminin comme de la relation de ces dernières à la nature. […] Il faut lire ces textes comme des actes de guérison et d'émancipation (*empowerment*), des tentatives pragmatiques de réparation culturelle face à des siècles de dénigrement des femmes et de reconnexion à la terre/nature. (Hache, 2016, 31, l'autrice souligne)

Dans la mesure où les écoféminismes ont pour objectif de mettre fin à toute forme d'oppression et pas seulement à celle des femmes et de la nature, le travail de réhabilitation présent dans la littérature ne peut logiquement pas s'arrêter à la seule question de leur oppression et de leur exploitation conjointe. Pour parvenir à (re)construire des sociétés réellement égalitaires pour tou.te.s, l'injustice sous toutes ses formes doit être éliminée. À ce sujet, Larrère affirme :

> Faire figurer le « naturisme » […] à côté du sexisme ou du racisme, c'est ouvrir l'espoir que la lutte contre une domination n'en renforce pas une autre. L'écoféminisme, bien loin d'assimiler les femmes et la nature, étudie des dominations croisées. Plus les croisements sont nombreux, plus critique est le regard. (2015, 120-121)

De nombreux textes littéraires pouvant être considérés comme écoféministes vont donc puiser dans les traditions et histoires de communautés elles aussi opprimées et exploitées dans le cadre des sociétés patriarcales occidentales pour développer et donner à voir des manières alternatives de percevoir et d'entrer en contact avec la nature ainsi qu'avec les autres communautés humaines.

Dans le cas de Strayed et Hegland, ce souci de représentation et de reconnaissance s'actualise notamment par le partage de récits et de traditions des communautés autochtones qui, autrefois, habitaient les espaces que les protagonistes fréquentent. Strayed partage, à plusieurs reprises, les croyances autochtones associées aux monuments naturels rencontrés sur son parcours. Notamment, elle renseigne les lecteur.trice.s sur l'origine du nom du *Bridge of the Gods* :

> It's […] named for a natural bridge that was formed by a major landslide approximately three hundred years ago that had temporarily dammed the Columbia River. The local Native Americans had called it the Bridge of the Gods. […] Native Americans have lived on the river for thousand of years, sustained by its once-bountiful salmon […]. Meriwether Lewis and William Clark had paddled down the Columbia in dugout canoes on their famous expedition in 1805. One hundred and ninety-years later […] here I was. (Strayed, 2012, 308-309)

Par cet exercice descriptif, l'autrice travaille à redonner une place au sein de l'histoire des lieux aux populations autochtones y vivant depuis plusieurs milliers d'années. Le rapprochement de divers événements historiques ayant pris place à cet endroit met en lumière le lien profond qui les unit : celui de l'espace. Entremêlant tous ces récits, la narration expose comment, devant la puissance de la nature, chaque personne est égale aux autres, liée à elles car s'inscrivant dans des dynamiques environnementales, sociales, culturelles, etc. aussi vastes et complexes que la nature elle-même.

Par ailleurs, en entrant en contact avec des connaissances et des points de vue de communautés dont elle ne fait pas partie, la vision du monde de Strayed s'enrichit et se nuance alors qu'elle trouve des réponses à certaines de ses questions, réponses qui n'avaient pas été envisagées par les communautés dont elle est issue. Face à la magnificence de Crater Lake, l'explication scientifique de la couleur saisissante de l'eau ne suffit pas, selon la narratrice, à rendre compte de l'intensité des sensations éprouvées devant ce spectacle. Elle va donc puiser dans les croyances autochtones locales pour comprendre la puissance de ses émotions au contact de ce chef-d'œuvre naturel :

> Because the water was so deep and pure it absorbed every color of visible light except blue seemed like a perfectly sound and scientific explanation, and yet there was still something about Crater Lake that remained inexplicable. The Klamath tribe still considered the lake a sacred site and I could see why. […] I could feel the lake's power. It seemed a shock in the midst of this great land: inviolable, separate and alone, as if it had always been and would always be here, absorbing every color of visible light but blue. (272)

Le récit de Strayed contribue à redonner à certains monuments naturels une dimension symbolique, sacrée, principalement inédite pour qui ne fait pas partie des communautés autochtones ayant parcouru, pendant des milliers d'années, les territoires traversés par la PCT. Malgré ses appartenances, l'écriture de Strayed n'est pas seulement dominée par le discours hégémonique états-unien puisqu'elle travaille à construire, pour elle-même et pour son lectorat, une vision du monde plus nuancée et représentative des réalités de toutes les communautés.

Dans le même ordre d'idée, Hegland mentionne, tout au long de son récit, les populations autochtones qui vivaient autrefois dans les luxuriantes forêts californiennes. Engagée, l'autrice utilise la tribune de son roman pour dénoncer ouvertement les violences coloniales dont ces communautés ont été victimes[54], mais aussi pour montrer la richesse de leurs cultures et de leurs connaissances. De fait, à plusieurs reprises, ce sont des savoirs autochtones qui permettent aux protagonistes de survivre à leurs conditions de vie difficiles, contribuant de ce fait à modifier le regard que les jeunes femmes posent sur leur environnement. Une de ces révélations majeures prend place au moment où Nell, en se renseignant sur les habitudes alimentaires des communautés autochtones d'autrefois, souhaite calquer les siennes sur ce modèle :

> I used to shudder when I cut into an acorn and found a worm writhing there. Then *I read* that the Pomo considered worms to be a delicacy, and now I feel ashamed when I cut them out. I wish, I too, could eat those larvae […]. I wish I could bite into them, chew them up, swallow them down. *I want to learn to eat worms.* (Hegland, 1996, 190, je souligne)

Le récit de Hegland accorde une grande importance au processus d'apprentissage de Nell en montrant non seulement les résultats de ses recherches menées en consultant les différents ouvrages théoriques et pratiques à sa disposition, mais aussi les expériences concrètes vécues au contact de la forêt. Au fil des pages, nous assistons donc à une véritable démarche géopoétique grâce à laquelle la narratrice parvient à développer une relation sensible à son environnement ainsi

---

[54] Encore une fois, Hegland fait appel à l'encyclopédie pour donner à son lectorat des indices pour interpréter son roman : « I opened the encyclopedia, reread what I had read last winter […]: *The Indians who came to inhabit the region of Northern California now known as Sonoma, Lake, and Southern Mendocino counties are referred to as Pomo, although they did not comprise a single tribe. For at least ten thousand years before the arrival of the Spaniards, the Pomo enjoyed a rigorous but relatively peaceful life. […] Today California's native population is of only vestigial importance. Between 1769 and 1845, the Indian population of the state decreased from an estimated 310,000 to 150,000. By 1900, there were fewer than 20,000 Indians living in California.* » (Hegland, 1996, 177-178, l'autrice souligne) Cette entrée d'encyclopédie est presque directement suivie par le récit tragique d'une femme autochtone, Sally Bell, dont toute la communauté a été sauvagement assassinée par des hommes blancs. Suite à cette lecture troublante, Nell écrit : « Finally I begin to understand what the encyclopedia means when it says *by 1900, there were fewer than 20,000 Indians living in California.* » (179, l'autrice souligne)

qu'à reconnaitre l'importance et la richesse des cultures et traditions autochtones profondément ancrées dans l'harmonie et la compréhension du territoire. En ce sens, Nell en vient à ressentir une connexion profonde avec les femmes qui l'ont précédée dans la forêt. Sa lecture du témoignage de Sally Bell, dernière représentante de la communauté Sinkyone presqu'entièrement décimée lors du massacre de Needle Rock (Hegland, 1996, 178), ou encore de celui de *the lone woman of San Nicolas Island* (la femme solitaire de l'Ile Saint-Nicolas), lui fait prendre conscience de l'ampleur des souffrances subies par les autochtones, mais plutôt que de suivre le chemin facile de la pitié, Nell choisit de trouver dans ces récits une source d'inspiration, de courage et de résilience.

C'est donc guidée par ces témoignages que Nell s'engage sur le chemin menant à la reconnexion avec la nature et elle-même. Au fil de ses expériences, elle se détache graduellement de la sécurité rigoureuse de l'encyclopédie pour pénétrer dans l'univers foisonnant des expériences concrètes, des sensations corporelles et connaissances ancestrales. Les femmes autochtones dont elle a lu les vies, mais aussi la truie qu'elle a dû tuer pour se nourrir, semblent ainsi lui montrer la route à suivre, les apprentissages à faire. Suivant un des principes fondamentaux des spiritualités autochtones – *miyo-wîcêhtowin*, la Grande Loi des Relations[55] –, Nell en vient à considérer tout être vivant comme son égal. De fait, Blair Stonechild mentionne que, dans le cadre de la vision spirituelle autochtone

> *All entities* – whether animal, plant, reptile, insect, and even what others consider to be inanimate objects – have life, energy, and supernal significance. In other words, *all* entities in this world – animate and inanimate – are purposeful *beings* in their own right. Indigenous peoples believe that kinship exists in all things. (2016, 3, l'auteur souligne)

Comprenant les liens profonds l'unissant à l'ensemble du vivant, la protagoniste prête oreille aux voix de la nature. Au moment de l'accouchement d'Eva, Nell abandonne l'encyclopédie, s'en remettant à la guidance des femmes et animaux ayant vécu sur le territoire avant elle :

> What does the encyclopedia know about instinct? Instinct is older than paper, wilder than words. Instinct is wiser than any article about the three stages of delivery, any article about obstetrical interventions. But where do instincts come from? And how can I find them now, after living without them for so long? Sally bell had instincts. […] The Lone Woman had instincts. […] The sow had instincts. […] Surely I have instincts, too. (212-213)

---

[55] « The Great Law of Relationships (*miyo-wîcêhtowin*), also known as the Great Law of Peace or Law of Harmony, has its roots in the Great Principle that we are spirit beings on a physical journey. Having assumed physical being and the separateness it implies, there is an imperative to restore unity among all created things. […] Taking on the trappings of physical consciousness means we become psychically disconnected, thinking of ourselves as individuals. All earthly beings interact with one another through exchanges of energy, and part of the challenge of learning through life is to discover the appropriate and positive relationships necessary for spiritual harmony. » (Stonechild, 2016, 69-70, l'auteur souligne)

Into the forest donne à voir non seulement l'entreprise de *reclaim* des protagonistes, mais aussi la réhabilitation de cultures et savoirs autochtones qui l'accompagne. En expérimentant pour s'adapter à leur nouvelle réalité, les jeunes femmes en viennent à se réapproprier, à réactualiser certaines connaissances et techniques, montrant un parfait exemple de la dernière phrase de la définition de *reclaim* formulée par Hache : « Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant. » (2016, 22-23) En mettant en scène une telle réhabilitation et, par le fait même, en rendant accessibles les récits qui motivent cette entreprise, le roman dépasse la seule recherche littéraire ou sa fonction de divertissement fictionnel, devenant un outil de sensibilisation et d'éducation grâce auquel la guérison des blessures et des torts du passé peut commencer. En ce sens, ce récit correspond parfaitement aux objectifs écoféministes insistant sur l'importance de la guérison au sein de l'entreprise de (re)construction des relations sociales, environnementales, culturelles, etc. :

> The political and philosophical project of ecofeminism is to reconcile what has hitherto been torn asunder, to show the actual integration of what historically has been polarized and hierarchically valued. To heal the wounds between nature and culture, between men and women, between mind and body, between reason and emotion, it is necessary to challenge dominant dualistic traditions of Western thought and to replace them with a more integrated or holistic understanding, one that emphasizes the interconnections among various aspects of human and nonhuman life. (Sandilands, 1999, 195)

3.6.3 Changer le(s) récit(s)

Les récits que nous racontons nous définissent. Ils définissent nos identités, nos sociétés; ils sont les bases sur lesquelles se construit notre perception de nous-mêmes, des autres, de notre environnement. Ils s'inscrivent sur nos corps, déterminent nos pratiques et habitudes, influencent nos manières d'entrer en relation. Parfois individuellement construits et volontairement adoptés, les récits dont nous sommes porteur.euse.s nous sont, bien plus souvent, transmis, voire même imposés par les structures et discours hégémoniques. Heureusement, la nature même des récits fait en sorte qu'ils peuvent être modifiés, réécrits à volonté; il existe bien plusieurs centaines de versions du conte du Petit Chaperon Rouge, une multitude de variations du mythe des douze travaux d'Héraclès… Le point de vue, le ton, les détails ou les péripéties, tous ces éléments peuvent – et sont – constamment repris et adaptés pour répondre aux attentes d'un public, d'une époque… Bien plus qu'une simple stratégie littéraire, ce travail de remaniement peut aussi prendre comme objet les récits inscrits sur nos corps, la personne qui l'entreprend parvenant, la plupart du temps,

à se les réapproprier en jouant de l'interstice entre la peau et l'outil, cet infime espace s'avérant suffisant à l'apparition de multiples résistances et subversions.

Dans cet ordre d'idée, les récits – ceux que nous racontons à propos de nous, ceux que les autres reconduisent à notre sujet – qui construisent notre identité perdent leur apparente inaltérabilité pour devenir malléables, suivant les choix et orientations de l'individu auquel ils sont associés. Les nouvelles expériences, les explorations deviennent l'occasion de reconsidérer ces récits alors que nous nous découvrons des capacités insoupçonnées, que nous suivons des fils de réflexion inédits. Il va sans dire que la reconnexion avec les espaces naturels peut se révéler une de ces expériences transformatrices. Ainsi, Willis, au sujet des thérapies en milieux sauvages affirme :

> At their best, therefore, wilderness and adventure therapies intervene in people's lives through providing unique experiences that challenge the limiting stories they may hold about who they are and how they ought to live. However, the experiences wilderness and adventure therapies facilitate can only be transformative to the extent that people use them to create new stories. (2011, 94)

Puisque tous les récits peuvent être modifiés, il devient possible – bénéfique, même – de remettre en question ceux grâce auxquels les normes et structures sociales se reconduisent. Au moment où ces récits sont compris pour ce qu'ils sont, à savoir des histoires, et non pas la vérité ou la manifestation d'un ordre naturel transcendant, il apparait nécessaire d'adopter une posture critique à leur égard, parfois travaillant à les modifier, parfois choisissant de les ignorer complètement.

Strayed offre un bon exemple d'une telle posture critique alors qu'elle décide de s'opposer aux discours destinés à limiter sa fréquentation, en tant que femme, des espaces autres que domestiques. Refusant de laisser la peur instillée par ces discours la décourager d'entreprendre son parcours, la narratrice fait le choix de tout simplement changer le récit qu'elle se raconte :

> It was a deal I'd made with myself months before and the only thing that allowed me to hike alone. I knew that if I allowed fear to overtake me, my journey was doomed. Fear, to a great extent, is born of a story we tell ourselves, and so *I chose to tell myself a different story from the one women are told.* I decided I was safe. I was strong. I was brave. Nothing could vanquish me. Insisting on this story was a form of mind control, but *for the most part, it worked.* (Strayed, 2012, 51, je souligne)

Cet extrait expose bien le potentiel transformateur du refus et de la subversion des discours dominants permettant de remettre en question les fondements mêmes sur lesquels ils reposent. En ce sens, il s'avère intéressant d'envisager les impacts que de telles remises en question pourraient avoir si elles étaient appliquées à nos grandes catégories de pensées – homme/femme,

culture/nature, raison/émotions, etc. –, celles-là mêmes se trouvant à la base de la pensée dualiste patriarcale occidentale. Car, en modifiant les récits qui les définissent en vue d'exposer la fragilité des ancrages sur lesquels elles sont construites ou encore en donnant à voir l'immense diversité des manières, par exemple, d'être femme, ces catégories ne peuvent que perdre de leur efficacité. Ainsi, en traitant spécifiquement de l'association entre les femmes et la nature, Sandilands observe le potentiel de résistance de ces catégories si on les perçoit dans leur caractère mouvant et ambigu :

> The ecofeminist assertion that women and nature are somehow connected can then become a statement of joint subversion; in resistance to but located within hegemonic narratives, the idea of women's naturalness can be taken up as a performative subversion of the solidity of both. If women are connected through statements of women's biological essence to a nature that is radically unstable, then embracing nature means embracing the failure of women as a coherent identity. If nature is connected through feminization to a category « women » that is not coherent, then the gendering of nature calls attention to its own irrepresentability. (1999, 121-122)

Dans ce contexte, la pensée se révèle fluide, constamment informée par toutes les dynamiques et relations qui la nourrissent. Les frontières et les dualismes s'évaporent, le rhizome devenant le schéma de pensée le plus représentatif des infinies tensions et influences qui traversent le monde dans lequel nous vivons. Il ne reste alors plus qu'à s'ouvrir à ces énergies, qu'à prêter oreille aux langages non-humains, afin de se mettre au diapason de la mélodie du monde.

CONCLUSION

Ce mémoire avait pour objectif d'interroger toutes les facettes de la relation entre les femmes et la nature. Pour ce faire, des outils issus de la géopoétique – axée sur la construction d'un « rapport sensible et intelligent à la terre » (Bouvet, 2015, 3) – et des écoféminismes – trouvant leurs fondements dans la remise en question et l'exploration des potentialités de l'association patriarcale des femmes et de la nature – ont été convoqués. Évidemment, ce lien entre les femmes et la nature prend de multiples formes touchant presque toutes les facettes de la vie, du rapprochement entre les capacités reproductives féminines et la fertilité supposément inépuisable de la nature à la logique patriarcale d'objectification et de dévalorisation des femmes qui justifie, par la même occasion, l'exploitation irresponsable et abusive des ressources naturelles. Ce discours s'accompagne d'un travail acharné de séparation du corps et de l'esprit, toute sensation ou émotion se trouvant niée au profit d'un intellect cartésien et désincarné. Dans ce contexte, mon analyse des textes de Hegland et Strayed visait à relever les diverses manières, pour les femmes, de reconnecter à la fois avec l'espace de la nature, mais aussi avec la dimension biologique, corporelle et sensible de leur être. Pour ce faire, j'ai choisi de centrer mon analyse autour de deux axes fondamentaux et indissociables : l'espace et le corps. Je souhaitais ainsi observer de quelles manières le développement d'un rapport profond à la nature influence les perceptions de cet espace, encourage la réappropriation et l'ouverture, modifie la relation des protagonistes avec leurs corps émancipés des normes patriarcales et de leur marquage, et, finalement, conditionne la (re)construction identitaire ancrée dans l'agentivité, le respect de soi et de toutes les formes du vivant.

La rencontre entre la géopoétique et les écoféminismes s'est révélée particulièrement féconde dans la mesure où ces deux approches travaillent, à leur manière, à offrir des alternatives au discours et à la vision du monde patriarcale occidentale. Axée sur l'établissement de relations sensibles et responsables avec l'environnement, les formes de vivant humaines comme non-humaines, la mise en commun de ces théories mérite grandement d'être approfondie. Dans le cadre de ce mémoire, l'apport géopoétique m'a permis de plonger dans la dimension spatiale de la relation entre les femmes et la nature afin de mettre en lumière les tensions entre intimité et immensité, entre ancrage et mouvement, et de démontrer l'efficacité d'un mode d'apprentissage aux confluents de la théorie

et des expériences. Les écoféminismes ont, pour leur part, joué un rôle fondamental dans l'objectif de remise en question et de déconstruction des dualismes et hiérarchies associées aux femmes et à la nature poursuivi par mon analyse. De ces questionnements émerge la volonté d'appréhender le monde avec ouverture, respect et sensibilité. Les valeurs du *care*, depuis toujours dévalorisées, car liées au féminin, se trouvent réinvesties et revalorisées, la pensée écoféministe proposant de mettre de l'avant les multiples relations au sein desquelles chaque individu s'inscrit. C'est dire que la géopoétique comme les écoféminismes prônent l'ouverture et la recherche du contact et de l'expérience pour arriver à des apprentissages transformateurs autant pour la personne qui les fait que pour nos sociétés.

Après un premier chapitre consacré à la mise en contexte des approches géopoétique et écoféministes et à la définition de notions pertinentes, le second chapitre plonge au cœur de la dimension spatiale de la relation entre les femmes et la nature, en analysant, principalement, ses diverses actualisations dans le roman *Into the forest* de Jean Hegland. En premier lieu, il importait de s'intéresser aux espaces de la forêt et du désert dans la mesure où ces environnements fonctionnent selon des dynamiques profondément différentes de celles des milieux humains. En tant que confins, ils sont difficilement accessibles pour l'humanité, conséquemment, leur rencontre se révèle souvent transformatrice pour les individus qui en font l'expérience. L'immensité du paysage entre alors en résonnance avec l'immensité intime, encourageant l'ouverture des frontières de l'être. Cette notion d'immensité intime, développée par Gaston Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*, s'est avérée un excellent ancrage pour interroger trois figures spatiales centrales aux modes d'habiter décrits dans les récits de Strayed et Hegland : la maison, la cabane et le chemin. L'analyse de ces lieux, témoins privilégiés de la rencontre entre les protagonistes et la nature, met à jour différentes manières, pour les jeunes femmes, de vivre leur intimité : complètement isolée de l'extérieur ou ouverte à l'environnement, fixe ou en mouvement, dans la découverte ou l'appropriation. À cet égard, l'analyse des figures de la maison natale et de l'arbre creux dans *Into the forest* fait apparaitre diverses dynamiques spatiales à l'œuvre dans le roman telles que le recentrement et le durcissement des frontières de l'intimité dans les moments où l'intégrité des personnages se trouve menacée ou encore l'ouvertureà la forêt dont l'exploration laisse graduellement place aux mouvements de ménagement et d'appropriation. L'attention portée aux tensions entre enfermement et ouverture ainsi qu'aux multiples étapes des processus de ménagement – théorisé par Heidegger – et d'appropriation – formulé par Serfaty-Garzon – a non

seulement permis de tracer une cartographie du vécu des personnages, mais aussi de générer des réflexions au sujet des stratégies de résistance à l'enfermement domestique patriarcal pouvant émerger de la rencontre, de la reconnexion des femmes avec la nature. Évidemment, un tel fil de pensée comporte de multiples ramifications mettant notamment en lumière les dangers inhérents au fait d'être femme dans les espaces publics ou encore le caractère duel des confins perçus à la fois comme menaçants, car insoumis aux lois humaines, et accueillants pour celles qui cherchent à échapper aux oppressions et exploitations patriarcales. Ce raisonnement, au même titre que l'analyse d'exemples de réappropriation de la nature tirés des textes, ouvre évidemment la porte à des questionnements plus concrets et engagés : Comment transférer ces mouvements de réappropriation dans le monde réel? Comment encourager la familiarisation et la reconnexion avec la nature? Et, surtout, comment la réhabilitation de cette association entre les femmes et la nature peut-elle contribuer à la mise en place de relations justes et égalitaires entre toutes les formes du vivant? Ces questionnements font partie de ceux que je développerai dans le cadre de ma thèse.

Mon troisième chapitre, abordant pour sa part la relation entre les femmes et la nature du point de vue du corps, ouvre une piste intéressante quant aux possibles manières d'encourager cette reconnexion. Dans la mesure où la grégarité humaine fait en sorte que chaque individu nait et évolue toujours au sein d'une forme ou d'une autre de communauté, il apparait que nos corps ne nous appartiennent jamais entièrement, marqués comme ils sont par la loi sociale. Dans ce contexte, corps et écriture se rejoignent, suscitant une réflexion sur la trace à la fois en tant que mouvement, signe et acte d'écriture. Il devient alors pertinent de se pencher sur les possibles stratégies de réappropriation du corps, travaillant à subvertir les outils mêmes qui le marquent en opposant la (ré)écriture de soi à l'hégémonie. Un tel fil de pensée vient aisément se nouer à celui de l'entreprise de *reclaim* écoféministe touchant à la fois le corps, la féminité, la nature, les savoirs, les valeurs… En ce sens, le premier pas en direction d'une société écoféministe respectueuse de toutes les formes du vivant consiste à questionner le regard que nous posons non seulement sur toutes les communautés opprimées – dont les femmes font partie –, mais aussi sur la nature elle-même, afin d'adopter une perspective moins anthropocentrée. C'est exactement l'expérience d'un tel décentrement du regard que font les protagonistes de *Wild* et *Into the forest* au moment où elles vont à la rencontre de la nature qui, pour sa part, trace sur leurs corps des marques différentes de celles laissées par la loi sociale. Dans le cas de Strayed, cette rencontre avec l'environnement se fait par le biais de la marche, la douleur qu'elle cause se révélant un puissant outil de guérison et de

transformation physique et identitaire. Ainsi, sa focalisation s'élargit-elle pour inclure la vastitude des paysages naturels et des formes du vivant qu'ils abritent. Plus encore, les changements corporels vécus par les protagonistes s'avèrent symptomatiques de leur émancipation des structures sociales opprimantes, donnant à voir le potentiel subversif du corps féminin libéré des diktats. Parallèlement à cette émancipation du corps, du désir et de la sexualité féminine s'opère par ailleurs une grande entreprise de réhabilitation s'actualisant autant à travers la guérison de deuils et de traumatismes, la réappropriation de savoirs ancestraux délégitimés ou presqu'oubliés, que par le partage d'héritages issus de communautés exploitées et opprimées dans le cadre des sociétés patriarcales occidentales.

C'est dire que le *reclaim* relève bel et bien du mouvement, valsant aux côtés de ceux du corps, de l'écriture et de la lecture pour mieux déstabiliser les structures en y faisant entrer la fluidité et le dynamisme du vivant, en y ramenant éphémérité et sensibilité. Entrainée dans cette grande entreprise de démantèlement des frontières, l'écriture s'ouvre à la nature, aux sensations du corps, donnant à lire des points de vue, faisant entendre des voix normalement passées sous silence. En tant qu'outil de sensibilisation et d'éducation, la littérature contribue donc au travail de *reclaim*, s'alliant à la transmission orale pour revaloriser les connaissances et héritages dévalorisés, offrant aux personnes qui prennent la plume l'occasion de modifier leurs récits d'elles-mêmes, mais aussi ceux de leurs sociétés, en exposant et en déconstruisant les relations d'oppression et d'exploitation.

Les différentes réflexions proposées dans ce mémoire laissent ouvertes certaines pistes, la première étant théorique : Est-il possible d'utiliser les outils provenant de la géopoétique et des écoféminismes pour analyser d'autres textes littéraires? Il serait intéressant de voir, à cet égard, de quelle manière l'analyse littéraire géopoétique et écoféministe peut s'inscrire et contribuer à soutenir les mouvements de justice sociale en offrant, notamment, une plateforme démocratique où il est possible d'accéder à une plus grande diversité de voix, de connaissances et d'héritages. Par ailleurs, puisque la littérature est nécessairement construite et appréhendée à travers le langage, il apparait nécessaire de se pencher sur ses diverses fonctions, le développement d'un nouveau vocabulaire issu des réalités que nous souhaitons explorer cautionnant, notamment, l'émergence de réflexions inédites, la mise en place de nouveaux chemins de pensée. D'un point de vue plus individuel, le langage permet aussi de s'éprouver en tant que sujet à part entière, en tant que détenteur.trice d'une identité propre et d'une voix unique dont le retentissement a des impacts

dans le monde. Conséquemment, il convient de (re)considérer la parole à la lumière de la notion d'agentivité et de porter attention à la manière dont elle influence l'environnement. À cet égard, il pourrait être pertinent de s'attarder à la question de la transmission orale, prenant en compte le contexte, le langage employé ainsi que les sensations et expériences qui l'accompagnent.

Un dernier aspect qu'il semble nécessaire de mentionner concerne le *care*, une posture au cœur des écoféminismes. Élément particulièrement important de *reclaim*, le fait de prendre soin – de soi, des autres, de l'environnement – acquiert une dimension résistante, s'opposant aux logiques de déshumanisation et d'exploitation patriarcales. En ce sens, il serait intéressant de voir de quelle(s) manière(s) la reconnexion avec la nature influence la réappropriation et la resignification du rôle de soignante traditionnellement attendu des femmes. Même si elle relève bien souvent de l'obligation, cette posture mérite conséquemment d'être explorée en tant que source d'*empowerment* et d'agentivité, la mise en avant d'attitudes et de perspectives divergeant fondamentalement des logiques d'exploitation et de rentabilité patriarcales présentant, selon moi, un énorme potentiel de résistance. Il s'agira, en ce sens, de voir comment le *care*, en conditionnant une appréhension sensible et ouverte de toute chose, contribue à la mise en place de dynamiques sociales et environnementales plus égalitaires et respectueuses de la diversité.

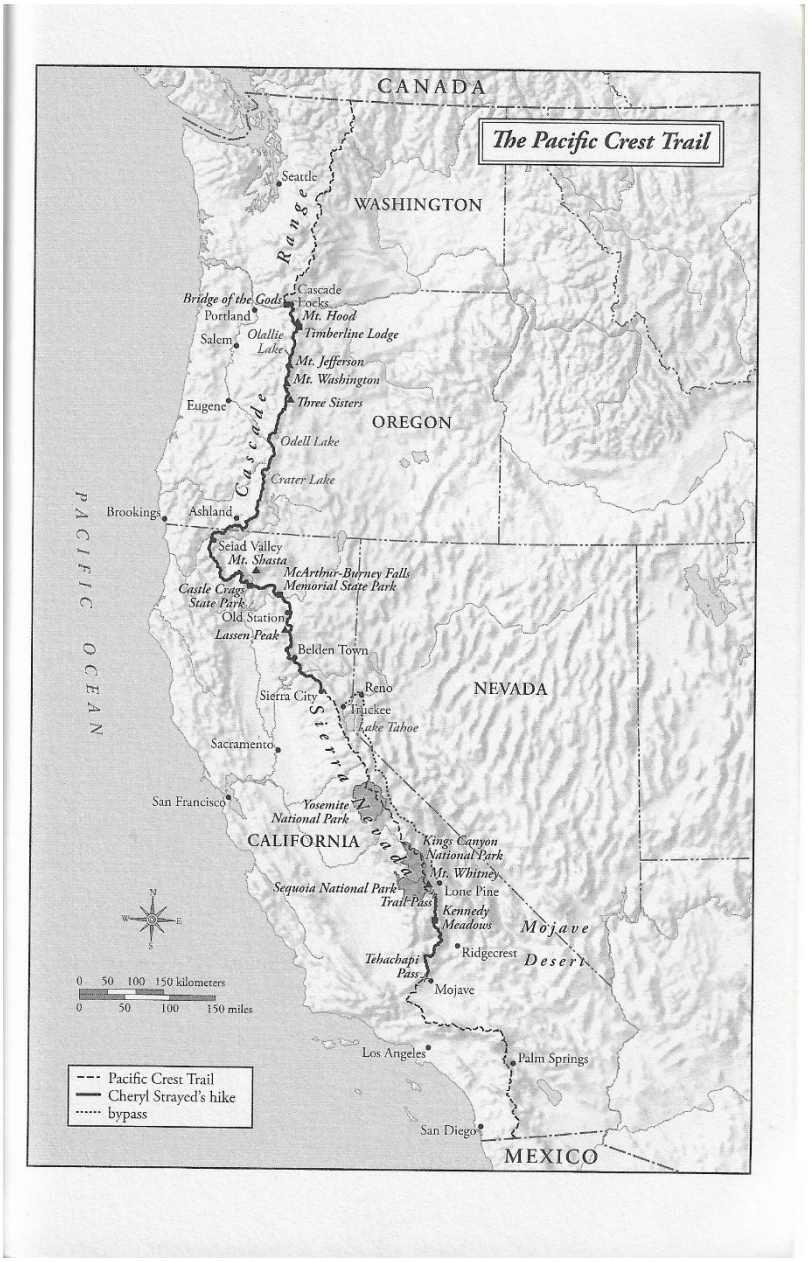
Autant la géopoétique, les écoféminismes que les théories du *care* remettent en question et travaillent à déconstruire les normes et systèmes patriarcaux au profit d'une vision du monde fluide et dynamique. Le défi accompagnant les outils et grilles d'analyse qui en émergent est donc de s'assurer de leur efficacité et de leur polyvalence tout en évitant de retomber dans la rigidité en opposition de laquelle ils ont été formulés. Le fait de travailler avec des théories en constant mouvement, en constante évolution, implique que le flou demeure toujours, qu'aucun ancrage n'est fixe. Or, c'est précisément ce qui fait toute la pertinence de ces approches se refusant aux catégorisations, convoquant le flou en tant que posture d'analyse féconde et pointant, par la même occasion, la beauté et la puissance de tout ce qui demeure entièrement ou en partie sauvage, insaisissable et indompté.

ANNEXE A

ESQUISSE CARTOGRAPHIQUE DU ROMAN *INTO THE FOREST*

ANNEXE B

CARTE INSÉRÉE AU DÉBUT DE *WILD : FROM LOST TO FOUND ON THE PACIFIC CREST TRAIL*



BIBLIOGRAPHIE

CORPUS

Hegland, Jean (1996) *Into the forest*. New York: The Dial Press.

Strayed, Cheryl (2012) *Wild: From Lost to Found on the Pacific Crest Trail*. New York: Vintage Books.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE EN LIGNE

Banque de Dépannage Linguistique. [En ligne] http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/. Consultée le 16/08/20.

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. [En ligne] https://www.cnrtl.fr/. Consultée le 16/08/20.

Larousse. [En ligne] https://www.larousse.fr/. Consultée le 16/08/20.

Oxford English Dictionary. [En ligne] https://www.oed.com/. Consultée le 16/08/20.

OUVRAGES CITÉS

« Questions & Answers ». *Jean Hegland*. [En ligne] jean-hegland.com/about/. Consultée le 09/08/20.

Abram, David (2017 [1996]) *The spell of the sensuous. Perception and Language in a More-Than-Human World*. New York: Vintage books.

Alaimo, Stacy (2000) *Undomesticated Ground. Recasting Nature as Feminist Space*. Ithaca: Cornell U. Press.

Allister, Mark (2001) *Refiguring the Map of Sorrow. Nature Writing and Autobiography*. Charlottesville: U. of Virginia Press.

Amrouche, Sabah (2008) *L'interaction entre le corps et l'espace dans* Ni fleurs ni couronnes *de Souad Bahéchar et* Cérémonie *de Yasmine Chami-Kettani*. Montréal : UQÀM. Mémoire de Maitrise.

Anzieu, Didier (1995) *Le moi-peau*. Paris : Dunod. coll. Psychismes.

Bachelard, Gaston (2012 [1957]) *La poétique de l'espace*. Paris : PUF.

Bedford, Anna. (2018) « Afterword : Ecofeminism Through Literary Activism, Hybridity, Connections and Caring ». in Vakoch, Douglas et Sam Mickey (ed.) *Literature and Ecofeminism. Intersectional and International Voices*. New York: Routledge. pp. 197-208.

Bobbé, Sophie (dir.) (1997) *Les déserts américains. Grands espaces, peuples et mythes*. Paris : Autrement. coll. Monde / Nature extrême.

Bourassa-Girard, Élyse (2013) *Aliénation, agentivité et ambivalence dans* Putain *et* Folle *de Nelly Arcan : Une subjectivité féminine divisée*. Montréal : UQÀM, Mémoire de Maitrise.

Bouvet, Rachel (2006a) *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*. Montréal : XYZ. coll. Documents.

——— (2006b) « Du parcours nomade à l'errance : Une figure de l'entre-deux ». in Bouvet, Rachel; Carpentier, André et Daniel Chartier. (dir.) *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*. Paris : L'Harmattan. pp. 35-51.

——— ; Carpentier, André et Daniel Chartier (2006) « Préface ». in Bouvet, Rachel; Carpentier, André et Daniel Chartier. (dir.) *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*. Paris : L'Harmattan. pp. 9-13.

——— (2015) *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*. Québec : PUQ.

——— et Stephanie Posthumus (2016) « Eco- and Geo- Approaches in French and Francophone Literary Studies », in Zapf, Hubert (dir.), *Handbooks of Ecocriticism and Cultural Ecology*, Berlin, Walter de Gruyter, pp. 385-412

——— (2018) « Paysages des confins : Déserts, mers, forêts ». in Bouvet, Rachel et Rita Olivieri-Godet. (dir.) *Géopoétique des confins*. Rennes : PUR. coll. Interférences. pp. 19-47.

Brown, Megan C. (2013) « Learning to Live Again: Contemporary US Memoir As Biopolitical Self-Care Guide ». in *Biography: An Interdisciplinary Quarterly*. 36: 2. pp. 359-375.

Caldecott, Leonie et Stephanie Leland (ed.) (1983) *Reclaim the Earth. Women Speak Out for Life on Earth*. Londres: The Women's Press.

Carr, Glynis (dir.) (2000) *New Essays in Ecofeminist Literary Criticism*. Lewisburg: Bucknell U. Press. coll. Bucknell Review.

Certeau, Michel (de) (1990) *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard. coll. Folio essais.

Collot, Michel (2008) *Le corps cosmos*. Bruxelles : La lettre volée. coll. Essais.

D'Eaubonne, Françoise (1974) *Le féminisme ou la mort*. Paris : Pierre Horay Éditeur. coll. Femmes en mouvement.

Eco, Umberto (1985 [1979]) *Lector in Fabula. Le rôle du lecteur*. Paris : Grasset.

Field, Terri (2000) « Is the Body Essential for Ecofeminism? ». in *Organization & Environment*. 1: 13. pp. 39-60.

Gaard, Greta (1998) *Ecological Politics. Ecofeminists and the Greens*. Philadelphie: Temple U. Press.

——— et Patrick D. Murphy (1998) *Ecofeminist Literary Criticism. Theory, Interpretation, Pedagogy*. Champaign: U. Illinois Press.

——— (2016) « Ecofeminism ». in Adamson, Joni; Gleason, William A. et David N. Pellow. (ed.) *Keywords for Environmental Studies*. New York: NYU Press. pp. 68-71.

Grewe-Volpp, Christa (2016) « Ecofeminisms, the Toxic Body, and Linda Hogan's *Power* ». in Zapf, Hubert. (dir.) *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology*. Berlin: De Gruyter. pp. 208-225.

Grosz, Elizabeth (1997) « Inscriptions and Body Maps: Representations and the Corporeal ». in McDowell, Linda et Linda P. Sharp. (ed.) *Space, Gender, Knowledge. Feminist Readings*. Londres: Arnold. pp. 236-247.

Guay-Poliquin, Christian (2018) « Dans la forêt ». in *Spirale*. no. 263. pp. 43-45.

Gunter, Barrie (2000) *Psychology of the Home*. Londres: Whurr Publishers.

Hache, Émilie (2016) « Introduction. Reclaim Ecofeminism! ». in Hache, Émilie. (dir.) *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis. coll. Sorcières. pp. 13-55.

Harrison, Robert (2018 [1992]) *Forêts. Promenade dans notre imaginaire*. Paris : Flammarion. coll. Champs essais.

Havercroft, Barbara (1999) « Quand écrire, c'est agir : Stratégies d'agentivité féministe dans *Journal pour Mémoire* de France Théoret ». in *Dalhousie French Studies*. vol. 47. pp. 93-113.

Heidegger, Martin (2017 [1958]) « Bâtir, habiter, penser ». in *Essais et conférences*. Paris : Gallimard. coll. Tel. pp. 170-193.

Howell, Nancy (1997) « Ecofeminism: What one needs to know ». in *Zygon*. 2: 32. pp. 231-241.

Hutner, Heidi (2008) « Ecofeminism, Motherhood, and the Post-Apocalyptic Utopia in *Parable of the Sower*, *Parable of Talents* and *Into the forest* ». in Cook, Barbara J. *Women Writing Nature: A Feminist View*. Lanham: Lexington Books. pp. 67-81.

Jeremiah, Emily (2018) *Willful Girls. Gender and Agency in Contemporary Anglo-American and German Fiction*. Suffolk: Boydell and Brewer.

Kam, Tanya Y. (2006) « Forests of the Self: Life Writing and 'Wild' Wanderings ». in *Life Writing*. 13: 3. pp. 351-371.

Kerridge, Richard (2002) « Narratives of Resignation: Environmentalism in Recent Fiction ». in Parham, John. *The Environmental Tradition in English Literature*. Aldershot: Ashgate Publishing Co. pp. 87-99.

King, Ynestra (1990) « Healing the Wounds: Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism ». in Diamond, Irene et Gloria F. Orenstein (ed.) *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*. San Francisco: Sierra Club Books. pp. 106-122.

Kong, Lily L. *et al.* (1997) « Nature and Nurture, Danger and Delight: Urban Women's Experience of the Natural World ». in *Landscape research*. 3: 22. pp. 245-266.

Koven, Suzanne (2013) « Writing From the Body: Memoirs by Women ». in *Fourth genre: Explorations in Nonfiction*. 15: 1. pp. 175-181.

Larrère, Catherine (2015) « La nature a-t-elle un genre? Variétés d'écoféminisme ». in *Cahiers du genre*. 59 : 2. pp. 103-125.

Le Breton, David (2003) *La peau et la Trace. Sur les blessures de soi*. Paris : Métailié.

——— (2010) *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance*. Paris : Métailié. coll. Traversées.

——— (2012) *Marcher. Éloge des chemins de la lenteur*. Paris : Métailié. coll. Suites.

Legros Chapuis, Elizabeth (2016) *Dans la forêt des livres*. Paris : BoD.

Lineen, Jono (2019) « Travel Writing : Always as Always Will Be ». in *TEXT: Journal of Writing and Writing courses*. no. 56. [En ligne] http://www.textjournal.com.au/speciss/issue56/Lineen.pdf. Consultée le 10/09/20.

Lorde, Audre (1984) « Uses of the Erotic: The Erotic as Power » in *Sister Outsider: Essays and Speeches*. Trumanburg : Crossing Press. coll. The Crossing Press Feminist Series. pp. 53-59.

Loubes, Jean-Paul (2010) *Traité d'architecture sauvage*. Paris : Éditions du Sextant.

Louvel, Liliane (2018) « L'oeil cartographique du texte. Subterfuges de l'iconotexte. De quelques substituts du tableau dans le texte : Effets cartographiques ». in Bouvet, Rachel. (dir.) *Littérature et géographie*. Québec : PUQ. pp. 183-201.

Macy, Joana (2016) « Agir avec le désespoir environnemental ». in Hache, Émilie. (dir.) *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis. coll. Sorcières. pp. 161-183.

Mallett, Shelley (2004) « Understanding Home : A Critical Review of the Literature ». in *The Sociological Review*. pp. 62-89.

Marzano Parisoli, Maria Michela (2002) *Penser le corps*. Paris : PUF. coll. Questions d'éthique.

Mellor, Mary (1997) *Feminism and Ecology*. New York: NYU Press.

Meth, Paula (2003) « Entries and Omissions: Using Solicited Diaries in Geographical Research ». in *Area*. 2: 35. pp. 195-205.

Murphy, Patrick D. (1997) « Ecofeminism and Postmodernism: Agency, Transformation and Future Possibilities ». in *NWSA Journal*. 3: 9. pp. 41-59.

Pezeu-Massabuau, Jacques (1983) *La maison, espace social*. Paris : PUF.

Phillips, Mary (2014) « Re-writing Corporate Environmentalism: Ecofeminism, Corporeality and the Language of Feeling » in *Gender, Work and Organization*. 5: 21. pp. 443-458.

Plumwood, Val (1993) *Feminism and the Mastery of Nature*. Londres: Routledge.

Puig de la Bellacasa, Maria (2013) *Politiques féministes et constructions des savoirs. « Penser nous devons! »*. Paris : L'Harmattan. coll. Ouverture philosophique.

Reichler, Claude (2007) « Le marcheur romantique et la phénoménologie du chemin ». in Lévy, Bertrand et Alexandre Gillet. (dir.) *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*. Genève : Métropolis. pp. 31-64.

Sanders, Shelly (2017) « 'As Certain as the Sky': Appreciating the Fox, Fascination(s), and Style of Cheryl Strayed's *Wild* ». in *South Atlantic Review*. 82: 1. pp. 9-21.

Sandilands, Catriona (1999) *The Good-Natured Feminist. Ecofeminism and the Quest for Democracy*. Minneapolis: U. of Minnesota Press.

Serfaty-Garzon, Perla (1999) *Psychologie de la maison, une archéologie de l'intimité*. Montréal : Méridien.

——— (2003) « L'appropriation ». in Segaud, Marion; Brun, Jacques et Jean-Claude Driant. (ed.) *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*. Paris : Armand Colin. pp. 27-30.

Solnit, Rebecca (2000) *Wanderlust. A History of Walking*. Londres: Penguin Press.

Stonechild, Blair (2016) *The Knowledge Seeker. Embracing Indigenous Spirituality*. Regina: U. of Regina Press.

Sturgeon, Noël (1997) *Ecofeminist natures. Race, Gender, Feminist Theory and Political Action*. Londres: Routledge.

Supervielle, Jules (1996) « Nocturne en plein jour ». in *Œuvre poétique complète*. Paris : Gallimard. coll. Bibliothèque de la Pléiade. pp. 373-391.

Tuan, Yi-Fu (1977) *Space and Place*. Minneapolis: U. of Minnesota Press.

Waller, L. Elizabeth (2000) « Writing the Real : Virginia Woolf and an Ecology of Language ». in Carr, Glynis. (dir.) *New Essays in Ecofeminist Literary Criticism*. Lewisburg: Bucknell U. Press. coll. Bucknell Review. pp. 137-157.

Warren, Karen J. (2000) *Ecofeminist Philosophy. A Western Perspective on What It Is and Why It Matters*. Lanham: Rowman & Littlefield Publishers.

White, Kenneth (1994) *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*. Paris : Grasset.

——— (2008) « L'écriture géopoétique. De la littérature à la littoralité ». in Bouvet, Rachel et Kenneth White (dir.) *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal : UQÀM. Figura : Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire. coll. Figura. pp. 75-104.

Willis, Alette (2011) « Restorying Wilderness and Adventure Therapies: Healing Places and Selves in an Era of Environmental Crises ». in *Journal of Adventure Education and Outdoor Learning*. 2: 11. pp. 99-108.

Young, Iris Marion (2005a) « Throwing Like a Girl: A Phenomenology of Feminine Body Comportment, Motility, and Spatiality ». in *On Female Body Experience. "Throwing Like a Girl" and Other Essays*. Oxford: Oxford U. Press. coll. Studies in Feminist Philosophy. pp. 27-46.

——— (2005b) « Pregnant Embodiment : Subjectivity and Alienation ». in *On Female Body Experience. "Throwing Like a Girl" and Other Essays*. Oxford: Oxford U. Press. coll. Studies in Feminist Philosophy. pp. 46-62.